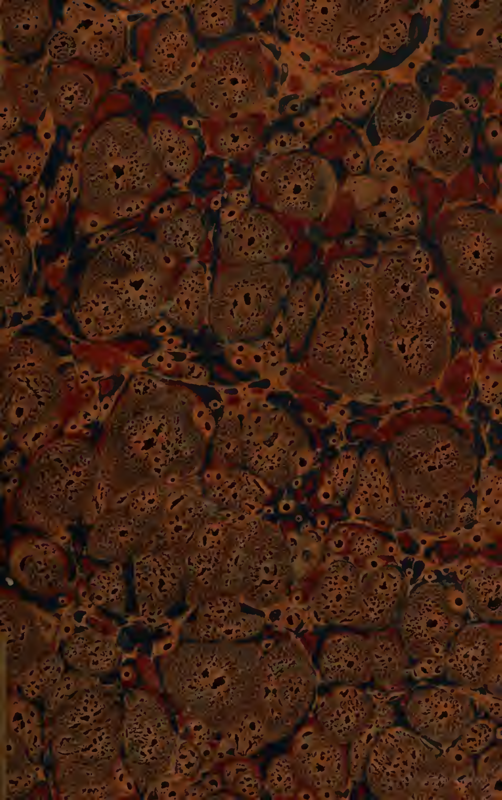


HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME.

II.

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME,

SUIVIE

D'UN TRAITÉ D'HYGIÈNE

Appliquée à son Régime physique et moral aux différentes époques de la vie.

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

Professeur d'Hygiène à l'Athenée de Paris, Sous-Bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, membre des Sociétés médicales de Paris et de Montpellier, de la Société Philomatique, de celle des Observateurs de l'homme, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Bordeaux, etc. etc.

AVEC II PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE DOUCE.

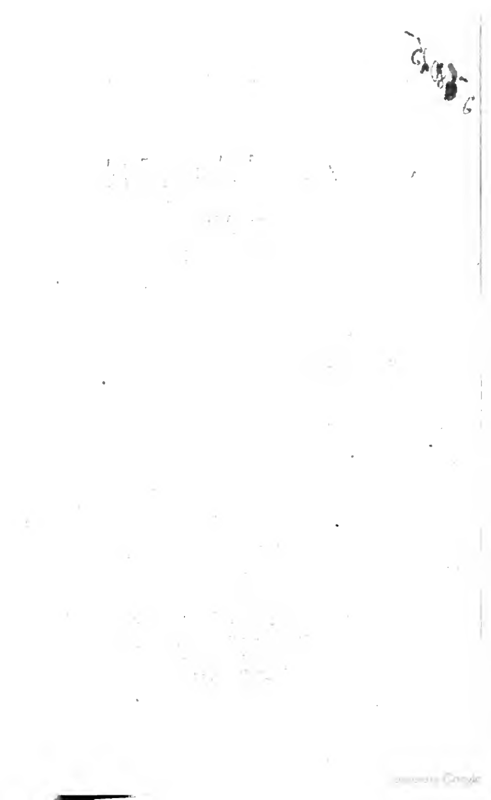
TOME PREMIER.

IIme. SECTION.

A PARIS,

CHEZ J. DUPRAT, LETELLIER ET COMP.,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 46.

M. DCCCIII.



HISTOIRE NATURELLE
DE LA FEMME.

CONTINUATION
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE IV.

DES QUATRE AGES DE LA FEMME, ET DES TEMPÉRAMENS DONT SON ORGANISATION EST LE PLUS SUSCEPTIBLE.

DES phases de la vie en général. Tableau de Wadstroem. Des 4 âges de la femme.

DU 1er. et du 11eme. Tableau de leurs circonstances physiques et morales.

IIIe. AGE. Suite des précédens.

DU IVe. AGE. Tableau de la destruction partielle et graduée des charmes de la femme. Changemens extérieurs ; tems critique ; révolution facile, sans effort

et sans orage, si la nature n'est pas dérangée dans sa marche. Différentes manières dont cette crise peut avoir lieu. Constitution des femmes après leur tems critique... Manière dont elles achèvent la vie.

DES TEMPÉRAMENS dont l'organisation de la femme est le plus susceptible. Généralités préliminaires sur les tempéramens. Du tempérament utérin : de son importance ; de ses divers degrés. Des autres tempéramens considérés dans leurs rapports avec l'utérin, et recevant de lui une modification plus ou moins marquée, d'où résulte en général une plus grande uniformité dans le tempérament des femmes.

POUR arriver de la naissance à la mort, suivant l'ordre de la nature, c'est-à-dire, par une suite de nuances graduées et insensibles, tous les êtres vivans parcourent diverses périodes, pendant la durée respective desquelles ils offrent des phases et des révolutions plus ou moins remarquables.

Ces périodes, que l'on appelle des âges, se succèdent dans un espace de tems plus ou moins rapide ; et, considérés sous ce rapport, les êtres vivans présentent de nombreuses différences.

Ainsi éclore, s'élever, achever son accroissement, se charger de fleurs et de fruits, de

décroître ensuite et périr, sont pour plusieurs plantes que l'on nomme plantes annuelles, à cause de leur courte durée, des évènemens organiques, des changemens de scène qui se succèdent dans l'espace d'une seule et même année. Plusieurs animalcules traversent la vie d'une manière encore plus rapide; et parmi ces êtres éphémères, on doit trouver, sans doute, *des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour* (1); tandis que les grands végétaux, le chêne de nos forêts, le melèse des Alpes, les cèdres du Liban, parcourent avec lenteur les longues saisons d'une vie de plusieurs siècles.

Les animaux, placés à une certaine élévation dans l'échelle zoonomique, tels que l'homme, le cheval, le taureau, et la plupart des grands quadrupèdes, présentent leurs divers âges pendant un espace de tems, six à sept fois plus considérable que celui employé à leur développement (2).

Les changemens d'état, qui font époque et

---

(1) Mot de Bernardin-de-St.-Pierre.

(2) Cette grande loi, qui n'a qu'un très-petit nombre d'exceptions, a été déterminée par Buffon, dont l'esprit supérieur s'élevait avec tant de philosophie aux plus belles généralités.

qui servent à séparer, les uns des autres, les divers âges, ne se prononcent pas avec la même expression ; et comparés, soit dans les plantes et les animaux, ils offrent, ainsi que leur durée, plusieurs diversités remarquables.

Pour le plus grand nombre, tout se réduit à des différences du plus au moins, aux nuances diverses d'une lumière qui brille et s'éteint par degrés, à de simples modifications d'un type qui ne diffère et ne s'altère jamais au point d'être méconnaissable.

Pour quelques autres espèces, plus remarquables, plus étonnantes, les phases de la vie ont toutes les apparences d'une véritable métamorphose.

Tels sont les changemens que l'on observe d'une manière si tranchée, dans les trois périodes de la vie de plusieurs insectes. En effet, combien, chez ces animaux, l'état de fœtus et même la première jeunesse elle-même diffère de l'époque de la puberté, de l'âge du bonheur et des amours! Ces transitions ne sont-elles pas de vraies métamorphoses et des prodiges plus étonnans que les merveilles de la fable ? Voyez, dit Linné, ces changemens de scène se succéder chez le Papillon.

Dans l'état de fœtus ou de larve, cet insecte

qui, dans la suite, doit briller d'un si bel éclat, nous offre une Chenille pourvue de seize pieds, et se traînant avec lenteur sur les feuilles des plantes où elle trouve à-la-fois sa demeure et sa nourriture. La Nymphe ou Chrysalide succède à la Chenille; c'est une masse inorganique en apparence, dépourvue de la faculté de prendre des alimens, et livrée à un sommeil qui paraît aussi profond que celui de la mort : de ce tombeau sort enfin l'insecte adulte, le Papillon brillant des plus vives couleurs, et riche avec luxe d'une vie de reproduction, à laquelle ces derniers instans sont exclusivement consacrés (1).

Les variations de l'organisation humaine en général, et celles de l'organisation de la femme en particulier, n'indiquent pas d'une manière

(1) Swammerdam nous a éclairé sur ces phénomènes qui excitent tant de surprise et d'admiration : il nous a démontré, par ses savantes et délicates dissections, que ce prothée, cet insecte si différent de lui-même était toujours le même animal, et que ses changemens de décoration marquaient seulement ses différens âges, et résultaient, d'une part, du développement gradué des divers organes, et d'une autre part, de la chûte successive de l'enveloppe qui le couvrait lors de la première époque de sa vie.

aussi tranchée les saisons de la vie. Imperceptibles dans les détails, et signalées par de grands traits à des époques très-éloignées, et dont plusieurs phénomènes de liaison remplissent les intervalles, ces variations se tiennent, se succèdent, et la vie se développe et s'éteint par degrés. « L'œil, dit Roussel, ne peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printems vient le ranimer et le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première saison, et le replonger dans l'inertie et l'anéantissement ».

» Mais il est aisé d'appercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement; on saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, et à mêler leur tendre verdure au fonds brun ou grisâtre de ses branches, qu'on était las du froid repos où la nature était depuis long-tems ensevelie. Ils donnent le signal de son réveil; ils annoncent que tout va revivre et prendre une face riante; et s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant; il semble recevoir

lui-même un surcroît de vie, et participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable se prolonge en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours jusqu'au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos sens, et livrer notre ame à une douce extase, à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes. Cet état se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avaient produit ; les feuilles acquièrent bientôt une couleur plus foncée, et prennent une teinte moins tendre et moins touchante ; les fleurs se ternissent, et font place aux fruits qui doivent leur succéder, et nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre ame à un nouveau genre de sensation : la vivacité des premières s'émousse ; mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse et plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus pur que vif ; elle remplit l'ame sans l'agiter : enfin, les fruits disparaissent à leur tour ; et ce vide annonce que cet arbre qui nous charmait quelques mois auparavant, par son agrément autant que par sa fécondité, ne sera bientôt plus qu'un tronc stérile. Cependant, on se hâte de

jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore ; mais on envisage sa décrépitude prochaine, avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons ».

» Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre, que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différens tems ».

On peut porter, pour les deux sexes, le nombre de ces époques à 12, où un nombre égal d'âges ou de saisons de la vie, savoir : 1°. LE TEMS PENDANT LEQUEL L'HOMME EST RÉDUIT A LA VIE BORNÉE DE FŒTUS, *du moment de la conception à la naissance* ; 2°. L'ENFANCE, *de la naissance à la deuxième dentition* ; 3°. LA PUÉRITIE, *de la deuxième dentition à la puberté* ; 4°. L'ADOLESCENCE, *tems de la puberté commençante* ; 5°. LA JEUNESSE, *tems de la pleine puberté* ; 6°. L'AGE ADULTE, *période où l'accroissement se termine* ; 7°. L'AGE HÉROÏQUE, *suite de l'âge précédent* ; 8°. L'AGE DE MATURITÉ ; 9°. L'AGE DE RETOUR, *dépérissement insensible* ; 10°. AGE DE REPOS,

préludes de la vieillesse ; 11°. VIEILLESSE ; 12°. DÉCRÉPITUDE (1).

Telles sont les différentes saisons de la vie, dont le Tableau suivant présente la correspondance avec les différentes parties du jour et de l'année.

TABLEAU comparatif des époques de la vie, de l'année et du jour.

AGES.	TEMS DE L'ANNÉE.	PARTIES DU JOUR.
1 Fœtus.	Tems des glaces.	Ténèbres.
2 Enfance. . . .	Dégel.	Point du jour.
3 Puéritie. . . .	Germination. . .	Aurore.
4 Adolescence. .	Feuillaison. . . .	Soleil levant.
5 Jeunesse. . . .	Floraison.	Heure du premier repas.
6 Age adulte. .	Maturité commençante.	L'avant-midi.
7 Age héroïque.	Tems des fruits. .	Midi.
8 Maturité. . . .	Moisson.	Tems de la méridienne.
9 Retour.	Dissémination. . .	Tems de la scène.
10 Vétéran. . . .	Chûte des feuilles.	Soleil couchant.
11 Vieillesse. . .	Congellation. . . .	Crépuscule.
12 Décrépitude. .	Soltice d'hiver. . .	Nuit.

(1) *Vid.* Caroli a Linné amœnitates academicæ, t. VII. Métamorphosis humana, Wadstroem, p. 331.

Ces considérations générales sur les différens états qui constituent les âges, conduisent à l'examen particulier des variations que les facultés et les formes de la femme présentent pendant la durée de la vie.

Ces changemens divers, ces révolutions remplissent quatre grandes périodes climatériques, ou âges principaux, qui doivent successivement nous occuper.

Ier. AGE.

De la naissance au moment de la puberté.

Au commencement de ce premier âge, C. D., pendant les premières années, la femme qui, dans la suite, doit différer de l'homme par tous les points de son organisation, n'a point encore d'expression particulière, ni de véritable physionomie.

Le bouton doit s'épanouir pour figurer parmi les fleurs. . . .

En ouvrant la carrière de la vie, la femme n'est donc pas encore véritablement femme : c'est un être ébauché, équivoque, incertain ; un enfant, qui ne diffère pas même de l'individu mâle également jeune, par la morbidesse des chairs et la délicatesse des organes : alors, le type,

les caractères ne sont point encore décidés ; on remarque une identité parfaite de mouvemens, de besoins, de fonctions ; et la femme n'intéresse, dans ces temps primitifs, que par ces charmes enfantins, par ces graces naïves qui sont communes aux deux sexes, et qui font naître en leur faveur les mêmes sentimens de tendresse et de bienveillance.

Cette conformité et cette analogie sont d'autant plus remarquables, que le développement est moins avancé.

D'abord la forme du corps, chez les petites filles, est parfaitement semblable à celle du corps des petits garçons. Ce n'est pas seulement par les dimensions qu'elle diffère du corps dont l'accroissement est terminé : elle offre un autre modèle ; et s'il est vrai de dire que les hommes sont de grands enfans, il ne serait pas également vrai de dire, au moins sous un rapport physique, que les enfans sont de petits hommes.

Les différentes parties n'ont pas entr'elles les mêmes proportions.

La tête est beaucoup plus volumineuse ; elle forme, au moment de la naissance, la quatrième partie du poids total de l'individu. L'étendue de la face ne contribue point à ce volume considérable ; elle est au contraire rétrécie et bornée,

parce que les appareils de l'odorat et de la mastification ne sont pas encore développés.

Chez les petites filles, comme chez les petits garçons, la tête est non-seulement plus volumineuse, mais elle est encore plus active, et forme un centre, un foyer, vers lequel se dirige alors tout l'effort de la vie; d'où, pendant le le premier âge, la fréquence des maladies de la tête, l'irritation extrême et les affections spasmodiques qui sont alors si fréquentes, si dangereuses, et qui forment de cette période de la vie le tems le plus critique, l'âge des convulsions et des dangers.

Les autres parties ne diffèrent pas moins des parties correspondantes de l'adulte : ainsi, immédiatement après la naissance, l'épine du dos n'a point encore ses inflexions, ni les saillies qui favorisent l'action des muscles extenseurs : disposition qui s'oppose à une station perpendiculaire pendant les premiers mois. La nature prépare d'une manière graduée, et par un développement successif, les moyens de cette attitude caractéristique de l'espèce humaine. L'enfant très-jeune ne peut donc que se traîner comme un petit quadrupède : et chercher, au moyen des lisières ou par d'autres procédés, à le redresser et à le faire tenir debout, comme cela se pratique

ordinairement, c'est vouloir jouir de ses forces avant le tems, et s'exposer à pervertir et à vicier, par des tentatives imprudentes, la plus heureuse conformation.

Les autres dispositions du corps qui prouvent bien que la petite fille n'est pas une petite femme, nous sont présentées par la longueur extrême du torse, et le peu d'étendue, l'état d'imperfection et d'ébauche des membres inférieurs.

La moitié du corps répond alors à la région de l'ombilic.

Il n'est pas de traits qui caractérisent mieux l'enfance que ces différences de proportion, et ce développement peu avancé des membres inférieurs. Un enfant qui aurait d'autres proportions, paraîtrait entièrement dépourvu des graces et des caractères de son âge.

Tel est un Cupidon qui se voit dans la cour du jardin du Belvédère, et qui par un défaut de convenance très-marqué, n'offre pas à l'amateur éclairé l'image d'un enfant, mais celle d'un petit adulte, d'un véritable nain (1).

Dans un tableau de Paul et Virginie, un peintre moderne a commis la même faute. Sa Virginie n'est point la Virginie de Bernardin-de-Saint-Pierre.

(1) *Voy. Andri. orthopédie*, tome Ier.

Ses hanches, ses cuisses sont trop développées ; on pense trop à son sexe : ce n'est pas un enfant ; c'est une petite dame, une femme en miniature qui a déjà perdu les graces naïves du premier âge.

Observées d'une manière plus approfondie et plus physiologique, les petites filles, quand elles sont très-jeunes, présentent une foule de dispositions qui sont également offertes par l'organisation des petits garçons.

La digestion, la circulation et la respiration, les sécrétions, les excrétions et la nutrition se font de la même manière. La rapidité de leur exécution, qui est une suite de l'extrême irritabilité de tous les organes, nous est égalment attestée, pour les uns, comme pour les autres, par un besoin sans cesse renaissant de nourriture, et par la rapidité du pouls et des mouvemens d'inspiration et d'expiration, etc., etc. : deux ordres de phénomènes qui s'appellent et se correspondent.

La vie de relation présente la même analogie : le bassin n'étant pas encore développé, les très-petites filles marchent à-peu-près comme les enfans du sexe opposé. L'essai, le premier développement de la sensibilité ne diffère pas davantage. Les penchans, les goûts, les habitudes morales ne se prononcent pas encore ; les petites

filles ont en partie la pétulance des petits garçons, ceux-ci ont en partie la mobilité, l'inconstance des petites filles ; et comme le dit un philosophe moderne, qui a appliqué la physiologie à la métaphysique (1) : les appétits, les idées, les passions de ces êtres naissans à la vie de l'ame, de ces êtres encore incertains, que la plupart des langues confondent sous le nom commun d'enfans, ont la plus grande analogie.

Ces traits de similitude ne se maintiennent pas pendant toute la durée de la première saison ; et la femme a des traits qui lui sont propres, et une physionomie bien marquée long-tems avant l'époque où, disposée à payer son tribut à l'espèce, elle révèle son nouvel état par tous les symptômes de la puberté.

Ces nuances, qui ne permettent plus de confondre les petites filles et les petits garçons, sont d'autant plus sensibles que le développement est plus avancé, et se prononcent toujours de plus en plus jusqu'au moment où la nature, qui suit toujours une marche graduée dans ses opérations, termine avec une sorte d'éclat un épanouissement qu'elle a long-tems préparé.

Les premiers traits distinctifs sont difficiles à

(1) Cabanis, *Mém. de l'Ins. sc. mor.* 2e. Année.

saisir : les mouvemens, l'allure de la petite fille commencent à changer ; les formes ont plus d'élégance, et peut-être même ses parties paraissent plus délicates, plus tendres, seulement parce qu'on les compare avec celles de l'individu mâle, qui perdent plutôt les apparences de la morbidesse enfantine, et semblent déjà marqués d'une certaine empreinte de virilité.

Le système osseux ne paraît point participer à ces premiers changemens ; les phénomènes de la dentition sont semblables pour les deux sexes, et le bassin lui-même ne se modifie de manière à prendre un caractère féminin bien prononcé, qu'après l'époque de la puberté (1). Les nuances physiques qui font distinguer le type féminin sont donc bien faibles, bien difficiles à observer. Les penchans, les premières impulsions de la sensibilité, et les habitudes qui en dépendent, forment alors des caractères que l'on parvient plus facilement à démêler et à reconnaître. On dirait que deux instincts différens sont le mobile respectif du petit garçon et de la petite fille : celle-ci obéit au sien, comme on le voit évidemment par la première direction de son esprit,

(1) *Voyez* Rousseau, *Émile, ou de l'éduc.* liv. 5.

par son goût pour la parure, par ses habitudes moins bruyantes, le choix de ses hochets, le besoin de fixer l'attention et d'exercer, de bonne heure, ses organes de la voix, dont la flexibilité est bien supérieure à celle des organes de l'enfant du sexe opposé. Rousseau a bien senti toutes ces petites différences : les détails qu'il expose à ce sujet, sont le résultat d'une observation très-fine, que le style le plus attachant et le plus animé a embelli de tous ses prestiges.

» Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit; des tambours, des sabots, de petits carosses : les filles aiment ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art ».

» Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent

fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation, le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes ; elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne ; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée ; elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même ».

» Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne ; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque

toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer ».

» Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir ».

D'autres différences morales plus importantes peuvent encore distinguer la femme de l'homme, long-tems avant l'époque de sa deuxième saison. Ainsi, le développement de son intelligence est beaucoup plus rapide : les objets extérieurs affectent davantage sa sensibilité ; et des nuances, des détails, que les petits garçons laissent échapper, sont ordinairement saisis par les petites filles avec une précision et une finesse qui nous étonnent.

C'est sans doute aussi par une suite de leur plus grande *affectibilité*, et parce que leurs organes de la voix sont plus flexibles, que les

petites filles apprennent plus vite à parler ; « qu'elles acquièrent si vîte, suivant la remarque de J.-Jacques, un babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, et que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre ». Le même philosophe remarque ailleurs que les petites filles ont beaucoup plus de finesse, et que cette qualité est en quelque sorte une suite de la constitution de la femme. « La ruse, dit-il, est un talent naturel au sexe, et persuadé que tous les penchans naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus ».

» Je m'en rapporte, sur la vérité de cette remarque, à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font pour ainsi dire que de naître, qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; et si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple, pris dans toute la naïveté puérile ».

» Il est très-commun de défendre aux enfans de ne rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'était pas bientôt accordé ou refusé, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance ! Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, etc. Je ne dirai pas qu'on pouvait le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande; l'omission était si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi et dit sans détour qu'il avait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans, dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui était rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avait mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avait oublié de lui donner, et qu'elle convoitait beaucoup ».

» Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats,

disant tout haut à mesure qu'elle les montrait : *j'ai mangé de çà*, *j'ai mangé de çà* ; mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire sur celui dont elle n'avait point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; et de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon ».

Si on compare d'une manière plus suivie des enfans de l'un et de l'autre sexe, avec l'intention de suivre le développement de leurs facultés intellectuelles, et d'en remarquer les différences, on verra cette sagacité, cette finesse qui distinguent la femme, se déceler par une foule de traits semblables à celui que cite Rousseau, par des observations très-délicates, ou même par des calculs et des combinaisons dont l'esprit des petits garçons serait incapable.

Dans la description qui précède, nous avons cherché à faire ressortir les principales circonstances du premier âge de la femme, et sur-tout de la partie de cet âge comprise entre la naissance et la seconde dentition. Entrée dans la *puéritie*, la femme se perfectionne de jour en jour : le bassin s'aggrandit, les hanches s'arron-

dissent, la taille acquiert de l'élégance, la démarche n'est plus la même, et l'allure change ainsi que la physionomie; enfin tous ces goûts, ces habitudes, et cette direction de l'esprit que nous avons regardés comme l'effet d'une puissance intérieure et d'une sorte d'instinct, se fortifient, soit par l'éducation, soit parce que les causes organiques acquièrent un nouveau degré d'activité.

De onze à quatorze ou seize ans, la puéritie présente une sorte de passage qui fait ordinairement une des parties les plus agréables de la vie des femmes : alors, la mobilité nerveuse est extrême, et ne peut guère se prêter à aucun sentiment capable d'empoisonner l'existence.

Si ce n'est pas alors la saison du bonheur, c'est au moins celle des plaisirs, des joies naïves, de la gaîté la plus franche et la plus aimable. Les causes les plus légères occasionnent des impressions aussi vives que passagères, l'imagination embellit tous les objets, et une piquante étourderie, une inconstance extrême, variant d'une manière enchanteresse la scène de la vie, la sensibilité est occupée aux moindres frais possible; des tristesses et des joies, également éphémères, se succèdent avec rapidité; on rit et on

pleure presqu'au même instant, et la femme arrive ainsi par une route semée de fleurs, à cette époque où des facultés nouvelles et d'autres besoins vont concentrer davantage ses émotions, et imprimer à l'organisation tous les caractères d'un nouveau tempérament.

IIe. AGE.

JEUNESSE; *de la puberté à 25 et quelquefois 30 ans, avec une bonne organisation, des mœurs pures, un emploi convenable de la vie, un climat sec et froid.*

Ton seizième printems et ton cœur vient d'éclore;
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
Ton front s'est coloré d'une rougeur timide,
Tes regards sont voilés d'une langueur humide,
Ta voix tremblante laisse expirer ses accens, etc. (1)

Telle est une partie du changement qui s'opère au moment où la femme ouvre son deuxième âge.

Les principales circonstances physiques de cette importante époque, consistent dans la première apparition des règles.

(1) *Mes premières amours*, élégie par Lebrun.

Ce phénomène dépend évidemment d'un nouveau mode de vitalité de l'utérus.

Cet organe paisible, végétant et solitaire chez la petite fille, acquiert aux approches de la puberté une activité plus grande, et porte au loin ses effets sympathiques et ses réactions. Dès ce moment, si la nature n'est pas gênée dans l'accomplissement de ses lois par quelques obstacles extraordinaires, la femme ne tarde point à subir, pour la première fois, la révolution menstruelle, qui n'est autre chose qu'une exaltation de sensibilité, une irritation vive, une sorte de maladie de l'utérus, que l'écoulement sanguin, d'où résultent les règles, termine par une véritable crise (1).

Différentes causes peuvent avancer ou retarder l'époque à laquelle un symptôme aussi remarquable annonce que la femme est en pleine puberté : l'abondance ou la qualité des alimens, les habitudes sédentaires et l'excitement moral, en rendant le jeu de la vie plus actif, font arriver ce moment beaucoup plutôt. Une température froide le retarde ; une température plus élevée le précipite. Elle agit sur ce phénomène comme sur la floraison ou sur la maturation

---

(1) *Voy.* le 2e. vol. prem. vue de la femme : physiologie de la menstruation.



des fruits : et dans les zones, où ces évènemens de la vie végétale arrivent plus promptement, il n'est pas rare de voir des femmes nubiles à neuf, dix et onze ans.

Du moment où la menstruation est établie ; ses retours périodiques, qui répondent chez plusieurs femmes aux phases de la lune, deviennent les conditions les plus indispensables de la santé : sans elles, la beauté ne brille que du plus faible éclat ; elle naît à peine ; un voile de souffrance et de tristesse ensevelit tous les charmes : et la fraîcheur, les graces de la jeunesse, loin de se développer, se flétrissent dans une morne langueur.

Le premier effet du nouvel emploi de l'utérus, ou du moins un phénomène qui lui correspond, c'est le développement du sein, dont les reliefs s'accroissent à mesure que la matrice a plus d'activité. Ce développement du sein précède ordinairement la première apparition des règles, et en est le présage.

Le tissu cellulaire extérieur de toutes les parties se gonfle également sous l'influence des irradiations utérines, dont l'effet développe et excite davantage le ton, la vitalité particulière de ce tissu, qui, loin de s'affaisser comme chez l'homme par l'effort des muscles, se prononce

avec plus d'expression, et donne à toute la surface du corps ces contours moëlleux et élastiques, ce voluptueux embonpoint que le toucher ne confond pas avec celui que produit plus tard, chez quelques femmes, l'accumulation de la graisse dans les mailles du même tissu.

Roussel décrit de la manière suivante les changemens qui s'oppèrent au moment de la puberté dans l'organe cellulaire :

« Dans cette seconde époque, où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper, avec une force particulière, ces deux parties opposées par leur siège, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi et se modifie ; elle s'arrange autour de ces deux parties, qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différens organes qui leur sont soumis. Les productions, qui partent du centre supérieur après avoir arrondi le col et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les

épaules et se prolonger vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés et moëlleux qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions, qui partent de l'autre centre, vont modifier à-peu-près de la même manière toutes les parties inférieures ».

Les autres phénomènes physiques, qui appartiennent à l'histoire du deuxième âge de la femme, sont, à l'intérieur, les changemens notables du bassin, dont nous avons déjà parlé (1), et les symptômes de puberté communs aux deux sexes; tels que le feu des yeux, l'expression toute nouvelle de la physionomie, le changement de la voix, une prédominance d'action du poumon et des artères, enfin la sensation d'un nouveau besoin que diverses circonstances

(1) Ces changemens consistent, comme nous avons eu occasion de l'indiquer d'aprés les observations du citoyen Dupuytren, dans l'augmentation très-remarquable de la capacité du bassin, dont la circonférence présente seulement alors la forme circulaire, configuration d'où il résulte que ce n'est pas, comme dans l'homme et dans la petite fille, le diamètre antéro-postérieur qui est le plus grand, mais le diamètre transverse. Il serait important de voir si ces différences ne tiennent pas à un changement qui ne s'opère ordinairement dans le système osseux qu'après la ter-

particulières peuvent affaiblir ou rendre même silencieux pendant quelque tems, mais sans jamais l'étouffer entièrement.

Le deuxième âge de la femme est plus ou moins rapide, suivant le tempérament primitif, la conduite de la vie et l'influence du climat. Sous un ciel brûlant, et dont l'action trop excitante exalte et abrège la vie, cette belle saison se passe bien plus promptement : dès l'âge de 25 ans, la femme présente les symptômes d'une vieillesse prématurée ; la beauté et la raison, les charmes physiques et les graces de l'esprit, sont des avantages qu'elle ne peut jamais rassembler pour son bonheur et pour celui de l'homme, réduit par cette circonstance au physique de l'amour et à des plaisirs qui excitent

minaison des phénomènes de la seconde dentition : ce qu'il y a de certain, c'est que dans les vaches, le bassin ne prend un accroissement convenable pour la gestation et l'accouchement, qu'après le travail de cette deuxième dentition. Le C. Dupuy, professeur à l'École d'Alfort, m'a communiqué à ce sujet des observations confirmatives de celle du C. Dupuytren, et qui tendent à prouver que chez la femelle des grands quadrupèdes, comme chez la femme, le bassin n'acquiert qu'au moment d'une pleine et entière puberté, la forme et la dimension nécessaire pour l'expulsion du fœtus.

fortement les sens, mais qui laissent le cœur oisif et tranquille (1).

Quelque soit d'ailleurs la durée de la seconde saison du 2e. âge, la femme, qui parcourt cette période présente au physiologiste un sujet bien important d'observation. La révolution menstruelle s'établit avec difficulté, et en se compliquant de plusieurs symptômes qui annoncent un dérangement notable de sensibilité. C'est alors le moment des craintes non fondées, des terreurs paniques, des caprices, des appétits bizarres, et de ces fantaisies, que le médecin philosophe sait respecter, et qui lui indiquent la marche à suivre pour appaiser le trouble et rappeler la nature à une bonne direction. Souvent aussi une langueur extrême, une inertie générale dérangent le cours de la puberté, et obscurcissent l'aurore du deuxième âge. Dans ce cas, les jeunes personnes sont affectées de la maladie, dite chlorose par les médecins (2) : leurs charmes ne se développent point; leur teint est pâle, d'un blanc

(1) Montesquieu a bien apprécié cette différence et les changemens qu'elle devait apporter dans la condition des femmes chez les Orientaux.

(2) Pâles couleurs.

mate; avec une teinte virescente; les yeux n'expriment que des affections tristes; toutes les fonctions se dérangent; et le coloris de la jeunesse, l'éclat de la beauté ne succèdent à un état aussi fâcheux, qu'au moment où la crise utérine dont nous avons parlé se fait d'une manière convenable, et rétablit complètement la santé.

Lorsque la nature suit directement sa marche, les phénomènes qui manifestent la puberté des femmes, se prononcent de plus en plus : le sein s'arrondit et se développe davantage, la sensibilité augmente, l'action du nouveau foyer de vitalité qui vient de s'établir, s'accroît chaque jour; elle envahit tout le système, le modifie d'une manière particulière (1), et l'union

(1) Plusieurs affections nerveuse, qui ne sont autre chose que des symptômes d'hystérisme, annoncent cette réaction de l'utérus. Ces phénomènes n'ont point échappé à l'observation d'Hippocrate. Quand les filles, dit ce médecin philosophe, approchent de l'époque du mariage, elles éprouvent de ces symptômes (des terreurs paniques, une aliénation momentanée et des affections spasmodiques). . . . .
L'étouffement éprouvé à la région du cœur occasionne des convulsions. *La mauvaise qualité du sang* abat le

conjugale, les plaisirs de l'amour, complètent, par un ébranlement devenu nécessaire, cette suite d'actions et de mouvemens que la puberté a imprimés à l'organisation.

Ce premier exercice, d'une nouvelle faculté, détermine des modifications notables dans la manière d'être de la femme. Ses habitudes morales changent totalement (1); sa voix prend une autre

---

courage, et donne une tristesse qui agrave le désordre général. On voit alors les femmes appeler des maux plus grands : elles parlent de se jeter dans les puits, de s'étrangler, de chercher un trépas préférable à leur situation; quelquefois même, sans être tourmentées de l'image des spectres, elles paraissent penser avec plaisir à la mort. Lorsque l'accès est terminé, ces malades font des vœux à Diane, portent leurs bijoux dans les temples, y suspendent leurs habits les plus précieux, trompées par les prêtres qui leur commandent ces sacrifices. . . . .
. . . .
Je pense que dans le cas d'une aussi triste situation, le mariage est la ressource la plus assurée, etc., etc. *Voy.* Hippocrate, *de Nat. Mul.*

(1) Une touchante rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie
Qui désespéraient ton amant;

expression ; son col se gonfle, augmente de volume (1), et cependant la vitalité de l'organe cellulaire venant à diminuer, les charmes sont moins fermes, moins rénittens ; leur fraîcheur virginale se flétrit et disparaît sans retour.

Lorsque le vœu de la nature est rempli, dit Roussel, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but ; la femme perd peu à peu de son éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive, dont les organes tiraient leur coloris et leur forme séduisante, diminue, se ralentit ; et une flaccidité désagréable succéderait à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étaient doués, si cet embonpoint

---

Et ton ame, plus attendrie,
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une tendre mélancolie.

Parny. *Le lendemain.*

(1) Non illam nutrix oriente luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.

qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenait et n'en imposait par un certain air de fraîcheur, etc. (1). Ces nouvelles révolutions ne sont pas toujours aussi subites : plusieurs femmes même doivent à l'hymen et aux plaisirs de l'amour, une beauté plus éclatante, et la continence n'est pas toujours un moyen assuré de conserver plus long-tems l'éclat de la première jeunesse : néanmoins, la fréquence des spasmes de la volupté ne tarde pas à diminuer l'épanouissement extérieur et la vitalité du tissu cellulaire ; et en général, les femmes douées d'une complexion amoureuse, ne conservent pas aussi long-tems leur fraîcheur ; tandis que l'élasticité des contours annonce constamment une constitution froide et des sens auxquels il est difficile de faire éprouver de fortes impressions.

La conception, la grossesse, l'accouchement et l'allaitement, qui sont des suites du mariage, se renouvellent plus ou moins souvent pendant le deuxième âge. Ils en précipitent le cours chez plusieurs de ces femmes qu'une faiblesse radicale, le mauvais emploi de la vie ou la misère rendent incapables de subir impunément ces grandes révolutions.

---

(1) *Voy.* Roussel, ouv. cit. p. 83.

Pendant toute la deuxième saison, le moral n'est pas moins intéressant à observer que le physique. Lorsque la marche de la nature n'est pas dérangée, et que tous les avantages qui peuvent favoriser le développement intellectuel se trouvent réunis, la femme considérée sous ce nouveau rapport, présente alors plusieurs aspects différens.

A l'entrée de cette période, le caractère ne change pas subitement. La gaîté franche, la candeur de l'enfance et son innocence aimable se prolongent pendant un tems plus ou moins long, suivant le tempérament et le mode d'éducation. Ici, comme dans plusieurs autres circonstances, les époques de la maturité avancent ou retardent par l'effet de plusieurs causes qu'il serait trop long d'examiner.

Les mouvemens brusques, la pétulance, le besoin de ces jeux auxquels le cœur n'est pas encore intéressé, sont alors des habitudes dominantes; et comme Sophie, presque toutes les jeunes filles, si la contrainte de l'usage ne les retenait pas, seraient souvent tentées de laisser sur l'escalier l'officieux qui leur présente la main ou le bras, et de s'élancer en deux sauts au milieu de l'appartement, en disant qu'elles ne sont pas *boiteuses*.

Cependant les habitudes changent insensiblement. Les jeunes filles sont plus réservées ; leur curiosité s'éveille et devient très-active ; le besoin d'émotions est alors le plus pressant de tous les besoins ; on se passionne pour la danse, les spectacles, les fêtes ; on dévore les romans ; on se perd dans les possibles : ou plus fervente que jamais dans sa dévotion, la jeune vierge éprouve une passion réelle pour des objets fantastiques, et s'abandonne à tous les écarts d'une imagination exaltée : à cette époque, le desir de plaire est aussi beaucoup plus vif, si une affection profonde n'occupe pas exclusivement la sensibilité. Dès ce moment, et long-tems même avant l'époque où le besoin physique de l'amour modifie l'organisation, les regards, le son de la voix, la physionomie prennent une autre expression ; tout, dans leur langage, émeut, caresse, va chercher le cœur et sollicite ses affections.

Une coquetterie plus raffinée, plus éclairée sur son véritable objet, ajoute à ces moyens de séduction, et fait combiner toutes les parties de l'habillement, tous les plis, toutes les dispositions de la draperie de manière à produire le plus grand effet. Cependant, cette coquetterie de la jeune fille dont un système vicieux d'éducation n'a point encore perverti les mœurs, a un carac-

tère particulier, et diffère de celle dont les secours seront nécessaires dans un âge plus avancé. L'art de se parer est moins dispendieux et de meilleur goût : une adresse magique métamorphose alors la gaze, le crêpe, les étoffes les plus simples, et leur donne les formes les plus agréables. Les caprices ruineux, les fantaisies de l'opulence, les diamans, les riches draperies, l'éclat des ornemens étrangers sont les aveux tacites des outrages du tems et des altérations de la beauté. Ne pouvant plus être belles, les femmes se font riches. Les jeunes filles connaissent trop bien leurs priviléges, pour en user ainsi ; tous leurs efforts sont dirigés dans l'intention de fixer les regards sur elles-mêmes, et d'éviter une offensante distraction. Leur habillement est donc en général élégant et simple : si leur taille est bien prise, leurs mouvemens, leurs attitudes ont constamment pour objet d'en marquer les contours et le dessin ; ont-elles des mains de Niobé, elles multiplient leurs gestes : si leur jambe est d'une forme heureuse, les accidens de la draperie la feront voir, les défectuosités seront dissimulées, les attraits indiqués, révélés de mille manières ; et St.-Lambert remarque avec raison, qu'une femme qui a de belles dents ne rit pas comme

une autre. A l'époque où la coquetterie des jeunes filles est une passion dominante, et se développe sans inconvénient, lorsqu'elle est bien dirigée, une qualité morale, un sentiment tout particulier, celui de la pudeur, arrive en même-tems à un degré d'intensité qu'il n'avait pas encore eu, et qui diminue dans la suite. Il serait assez difficile de bien analyser ce genre d'affection, dont l'exercice, d'ailleurs, est une nouvelle grace et un charme ajouté à l'effet déjà si puissant de la beauté. Le philosophe aimable que je viens de citer fait expliquer ainsi à Mlle. Ninon de Lenclos l'origine de ce nouveau sentiment :

« L'envie de vous plaire nous disposait d'abord à vous faire connaître tous nos charmes, dans l'idée qu'un si agréable spectacle vous attirerait auprès de nous, et nous aurions cédé sans retenue à l'espérance de faire d'heureux esclaves ; mais nos desirs nous font sentir une nouvelle manière de dépendre de vous ; le besoin du plaisir va s'unir à tous les autres besoins, pour rendre votre sexe nécessaire au nôtre ».

» Tant que nous restions insensibles au plaisir physique de l'amour, nos faveurs étaient des graces ; vous nous sollicitiez ; et maîtresses d'ac-

corder ou de refuser, nous pouvions vous tenir dans notre dépendance ; mais dès que nous avons les mêmes besoins que vous, nous ne pouvons plus vous dominer. La nature, dans l'instant qu'elle donne aux deux sexes les mêmes desirs, les égale l'un à l'autre ; nous perdons l'avantage de vous commander en amour, et nous restons soumises dans tout le reste ».

» Cependant il faut jouir des plaisirs; il faut en même-tems soumettre, ou du moins adoucir nos tyrans, et pour parvenir à ces deux fins, voici ce que la nature nous inspire » :

» Dans la crainte qu'un besoin nouveau n'augmente notre dépendance, nous sommes d'abord humiliées de ce besoin ; il nous semble que le changement de notre sein, le feu de nos yeux ou leur langueur, la forme nouvelle de toute notre personne, vont vous apprendre combien vous nous êtes nécessaires. Voilà l'origine de cette honte ingénue qu'éprouve la jeune fille. Nos desirs sont-ils assez puissans pour qu'il nous en coûte de les vaincre, nous leur donnons les apparences de la tendresse ; nous devenons en effet plus tendres, et le besoin de jouir se cache sous le besoin d'aimer ».

» Lorsque la jeune fille a plus d'âge et d'ex-

périence, elle s'apperçoit que l'imagination ajoute beaucoup à vos passions, et que plus on cache à vos yeux, plus on vous fait imaginer; c'est en différant de satisfaire cette curiosité passionnée qui se mêle à l'amour, que la femme irrite en vous l'amour, et c'est en l'irritant qu'elle commande ».

Ces réflexions sont-elles bien fondées, et reposent-elles sur l'observation ? Je suis loin de le penser. Que les airs de décence et l'expression de la pudeur soient bien souvent des moyens employés par une coquetterie adroite et raffinée; que la prude qui voile ses charmes, et la jeune beauté qui les laisse voir agissent avec une intention semblable, on ne peut guère en douter; mais il n'en faudra pas moins donner une autre cause de cette pudeur des jeunes filles, qui n'est pas toujours calculée, qui décèle souvent malgré elles leur trouble, leur embarras, qui trahit même leurs émotions, ou livre à l'amour des combats réels et pénibles.

Le sentiment de la pudeur, que Saint-Lambert paraît confondre avec la chasteté, est puissant, impérieux, involontaire (1); et si l'on veut

---

(1) Les magistrats de Milet déclarèrent que la première

remonter à son origine, on verra qu'il dépend d'un penchant acquis, à la vérité, par l'éducation, que l'expérience l'affoiblit, qu'il ne se fait guère éprouver avant l'époque où la jeune fille, devenue moins ingénue, connaît ou devine les liaisons de sexe qu'elle peut former; et qu'enfin cette même pudeur, dont l'impression a quelque chose de la timidité, de la surprise, et même de l'anxiété, doit facilement être mise en jeu à une époque où la mobilité nerveuse est extrême, où les associations d'émotions et d'idées sont sans cesse occasionnées par le sentiment d'un nouveau besoin qu'il faut dissimuler, ou par la crainte de laisser voir à ce sujet des demi-connaissances ou des pressentimens; et d'accuser ainsi, par l'indiscrétion la plus légère, le libertinage de l'imagination ou les inquiétudes de la curiosité.

La pudeur est voisine de l'amour, elle présage des dispositions nouvelles, et annonce que les habitudes de l'enfance vont faire place à

---

femme qui se tuerait sera exposée nue sur la place publique; et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Dans ce cas, la pudeur est-elle calculée, raisonnée, et peut-on la rapporter au manége et à la coquetterie?

d'autres sentimens. Alors les jeunes filles répriment tout d'un coup, leur pétulance, leur joie si expansive et leur naïve gaîté : elles deviennent timides, réservées, distraites et rêveuses. Cessant d'être amusées par le plaisir, elles cherchent le bonheur; une inquiétude remplie de charmes, une mélancolie vague et sans objet, caractérisent ce nouvel état, dont Voltaire a si bien décrit les premières nuances et les préludes (1). Cependant la sensibilité se développe de plus en plus : l'influence des irradiations utérines la rend plus active, et le physique agissant sur le moral avec force, le besoin d'aimer fait chercher la solitude, dévore, absorbe la vie, trouble le cœur, l'occupe tout entier, et devient une source de désordres et de dérangemens de toute espèce, s'il n'est pas enfin satisfait.

---

(1) Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès ;
Sans savoir l'admirer, regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure.
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encore; et cherchant à penser.

L'éducation d'une jeune fille, conte.

Les femmes choisissent alors, d'une manière plus ou moins heureuse, l'objet de leurs premières affections : c'est dans cette belle partie de leur seconde saison, qu'elles ont plus de sensibilité ; que ces qualités morales inhérentes à leur sexe, la pitié secourable, la douce bienveillance sont plus actives ; qu'elles acquièrent tous les talens, toutes les graces, qu'elles deviennent des Sapho, des Héloïse : ou que, plus flexibles et plus portées à l'imitation, elles se teignent en quelque sorte des mœurs de leur amant, et contractent des habitudes qui doivent influer si puissamment sur leur bonheur dans un âge plus avancé. Sans cesser d'aimer, la femme arrive ensuite à un état plus calme et plus tranquille. Elle devient épouse et mère : de nouveaux sentimens se développent, et si des circonstances malheureuses ou un système vicieux d'éducation ne viennent pas changer la marche de la nature, elle arrive à la fin de cette deuxième période, en jouissant du bonheur le plus pur, de celui que lui donnent les affections de famille, la pratique des vertus, et le développement absolu de toutes les qualités morales qui distinguent son sexe.

IIe. AGE.

PENDANT la durée d'une partie de ce troisième âge, la femme présente, avec plus d'expression, le nouvel état et les changemens que la fin de l'âge précédent a vu naître. Ainsi, l'amour conjugal, la tendresse maternelle, les détails de l'économie domestique, la sollicitude dont l'éducation et le bonheur des enfans sont l'objet, remplissent l'existence de la manière la plus douce, et occupent la sensibilité sans l'égarer, si des goûts frivoles et des amusemens qui préparent le plus triste avenir, ne dérangent rien à la direction la plus naturelle et la plus heureuse.

Le physique ne se détériore pas subitement; et quand des infirmités prématurés, des maladies, des malheurs, des chagrins, l'exercice d'une profession pénible et mal-saine, ou un mauvais emploi de la vie, n'ont pas dévoré l'existence et hâté l'époque de la vieillesse, les femmes conservent encore pendant leur troisième âge une partie des charmes de la précédente saison. Cependant leur constitution subit des altérations, que l'on peut jusqu'à un certain point retarder ou rendre moins sensibles, sans pouvoir les prévenir ni arrêter les ravages toujours

croissans des années qui se succèdent. Ordinairement, à cette époque, la graisse, qui est resorbée avec moins d'activité, s'accumule, comme nous l'avons déjà indiqué, dans les aréoles du tissu cellulaire, et produit un embonpoint qui, sans être compatible avec la légèreté et la fraîcheur juveniles, soutient les formes, admet des graces majestueuses et des attraits qui peuvent encore inspirer l'amour (1).

L'organisation d'ailleurs change d'une manière très-sensible : les articulations ont moins d'élasticité ; les muscles plus faibles, rendent les mouvemens moins légers, et occasionnent ces sautillemens et cette roideur que l'on remarque en général chez les femmes qui se livrent à l'exercice de la danse dans l'âge que nous décrivons. D'une autre part, la susceptibilité nerveuse étant plus grande, rend les maladies spasmodiques plus fréquentes : la région de l'estomac devient très-sensible et s'affecte aisément : la poitrine n'est plus un foyer principal de vitalité; et quand les affections phtysiques n'ont pas commencé à se développer dans l'âge qui précède,

(1) *Voyez* Roussel, ouv. cité, le Chapitre sur les changemens produits par l'âge dans la constitution des femmes.

on les voit rarement se former, si ce n'est par accident, comme dans le cas d'une fluxion de poitrine, qui ne se termine pas d'une manière convenable.

IVe. AGE.

NOUS voudrions écarter les cyprès du tableau, dont il nous reste encore quelques parties à achever : mais historien de la nature, et obligé de la suivre dans ses altérations comme dans son développement, depuis le moment où la pousse des bourgeons manifeste la force expansive de la vie, jusqu'à l'époque où jaunissante et panachée, la feuille abandonne les rameaux réduits à une triste nudité, nous devons esquisser le dernier âge, et suivre la destruction graduelle de tous ces charmes que les premières saisons de la vie ont vu briller avec tant d'éclat.

Cette destruction est plus ou moins rapide. La constitution est profondément altérée ; le tempérament change, et la constitution de la femme se rapproche de celle de l'homme ; comme le prouvent la rigidité des organes, la pousse de la barbe dans plusieurs circonstances et la nature des maladies : néanmoins, en ouvrant ce quatrième âge, la femme, pendant

un espace de tems, trop court, sans doute, intéresse encore par un reste d'attraits, dont elle diminue l'effet si, calculant mal ses intérêts, et refusant de se prêter à sa nouvelle situation, elle conserve des habitudes, des goûts, une mise juvenile, et laisse trop voir le contraste de ses prétentions avec l'insuffisance de ses moyens pour les soutenir. Une maturité très-avancée distingue ce passage rapide, et bientôt la vieillesse et la décrépitude lui succèdent.

La beauté n'est plus : coloris, fraîcheur, dessins, formes et contours se sont éclipsés ; la force de la vie s'étant retirée dans ses foyers, la peau a perdu de son poli et de sa souplesse ; l'embonpoint qui servait encore de support à plusieurs reliefs les a abandonnés à leur propre poids ; les affaissemens, les rides se multiplient ; et ces ruines, ces débris offrent un spectacle d'autant plus affligeant, que les parties dont ils sont les tristes vestiges contribuèrent davantage à la beauté.

Ces outrages du tems commencent ordinairement par l'abdomen qui grossit, et perd bientôt son poli et sa fermeté, si par des précautions convenables et des soins conservateurs on n'a pas su prévenir les traces de la maternité, ces plis étendus, ces rides profondes, ces stigmates affligeans qui altèrent si cruellement la forme

de cette partie. Le col maigrit ensuite ; les hémisphères du sein sans ressort, sans élasticité, ne se soutiennent plus. Les clavicules font une désagréable saillie ; tous les reliefs s'effacent, toutes les formes subissent des altérations : enfin, la taille n'est plus aussi élégante, ni les mouvemens aussi faciles ni aussi légers. Cette destruction n'a pas lieu d'une manière subite et générale : elle est graduelle, et comme nous l'avons déjà dit, la fleur des deux premières saisons s'effeuille et se flétrit partiellement Les charmes qui survivent encore long-tems au milieu des ruines, sont l'intégrité des cheveux, la finesse ou le feu du regard ; l'air du sentiment, l'expression aimable de la physionomie en général, et souvent un ensemble de graces et de manières caressantes dont l'effet est tel, qu'il fait oublier quelquefois la jeunesse et la beauté.

Des modifications plus profondes, une révolution intérieure répondent aux changemens superficiels, et sèment quelquefois de dangers une partie de l'âge que nous décrivons, et auquel cette circonstance a fait donner le nom de *tems critique* par le vulgaire. Ces périls, ces accidens sont ordinairement provoqués ou augmentés par un mauvais emploi de la vie ; et nous devons dire ici aux femmes qui s'affligent et se livrent aux réflexions

les plus amères et aux plus cruelles alarmes, à l'époque de ce moment critique dont leur imagination effrayée leur exagère les dangers, que dans l'ordre de la nature, cette transition qui leur paraît si redoutable, n'a rien de plus terrible que les autres grandes révolutions des âges : et que préparée, amenée d'une manière douce et insensible, elle s'achève sans trouble et sans orage. Dans le plus grand nombre de cas, le tempérament change, l'utérus n'a plus autant d'activité : ses irradiations diminuent de force, ce foyer s'éteint insensiblement ; et en perdant cette vitalité surabondante qui imprimait un caractère si remarquable, il revient à sa vie locale et bornée, sans porter aucune atteinte profonde à la santé.

Dès ce moment, l'évacuation périodique n'a plus lieu, et cesse après un léger dérangement dans l'action nerveuse et dans les fonctions digestives.

Les femmes qui ont usé convenablement de la vie, et celles dont l'existence moins heureuse ou moins paisible a été agitée par l'excès des chagrins ou par celui des plaisirs, ne subissent pas de la même manière la révolution qui forme la principale circonstance du quatrième âge. Les malheureuses victimes d'une douloureuse virginité, ces êtres infortunés que diverses circonstances ont privés des avantages qui devaient

résulter de la jouissance pleine et entière de leurs facultés, ont aussi une manière différente d'arriver à l'époque où les redoublemens périodiques de l'action utérine venant à cesser, la femme est avertie qu'elle n'est plus rien pour l'espèce.

Deux circonstances principales sont à remarquer dans les différences nombreuses que présentent le tems critique chez les femmes où cette révolution ne se fait pas d'une manière facile et naturelle.

La première est celle d'une suppression orageuse par suite d'un excès de force et de vitalité de la part de l'utérus, qui renonce difficilement à ses habitudes d'exaltation, et qui, dans son dernier effort pour conserver son empire et sa prédominance d'action, bouleverse tout le système vivant, et occasionne sur-tout des affections nerveuses et une altération profonde dans les fonctions digestives.

Lorsque la cessation des règles a lieu d'une manière aussi défavorable, les femmes remarquent qu'à son approche les indispositions qu'elles éprouvent habituellement deviennent plus fréquentes et plus graves. Il y a irrégularité, désordre dans toutes leurs fonctions : le teint passe au blanc morbifique, ou prend une nuance bilieuse, et des sensations éphémères de chaleur montent

subitement au visage, qui se couvre d'une rougeur particulière et disposée par plaques sur un fonds terne ou jaunâtre. Les femmes éprouvent aussi des symptômes plus ou moins graves; un sentiment douloureux à la région des reins et de la matrice; de la tristesse, de l'accablement, des insomnies rebelles, des rêves bizarres et fatiguans, du gonflement aux articulations etc., etc. (1).

L'autre circonstance est celle d'une cessation trop brusque, et tellement subite et inattendue, que les femmes la prennent pour une simple suppression. Un semblable phénomène est toujours un accident très-grave, comme le sont en général les suppressions non graduées des habitudes qui exercent une grande influence sur l'organisation. Ces révolutions soudaines occasionnent ordinairement un mal-être général, à la cause duquel on est souvent loin de remonter; ou déterminent des maladies locales de l'organe affecté, et dont la faiblesse et la vitalité irrégulière deviennent une source d'accidens et d'infirmités. Les pertes qui surviennent dans ces cir-

(1) *Voy.* Fothergill. Mémoire sur les précautions qu'il convient de prendre pour conserver la santé des femmes, considérées dans l'âge appelé critique : 1er. vol. des mém. de la soc. de méd. de Londres.

constances, sont ordinairement accompagnées ou même précédées de douleurs vives et *pongitives* à la région de l'utérus, et suivies de tous les symptômes qu'entraine après elle la faiblesse occasionnée par de semblables accidens.

Fothergill décrit ainsi les phénomènes que les femmes présentent dans les deux cas que nous venons d'indiquer, et sur lesquels il importe de présenter avec exactitude le résultat des observations de ce célèbre praticien.

« A l'époque où ce changement doit avoir lieu (celui que la cessation des règles occasionne), à cette époque, ou quelques tems après, plusieurs femmes remarquent que les maladies et les indispositions auxquelles une constitution particulière les rendait antérieurement plus exposées, reviennent plus souvent et avec un nouveau degré d'intensité, ce qui leur donne, avec raison, les inquiétudes les plus vives. »

« Quelquefois on observe alors les symptômes les moins équivoques d'une plénitude sanguine. Les femmes qui les présentent ont des sensations passagères de chaleur au visage (1), des rêves fatiguans, une respiration inégale, laborieuses, ou bien des inflammations de quelques parties de l'abdomen, des affections spasmodiques, une

(1) Vulgairement bouffées de chaleur.

dureté ou une roideur dans les membres, du gonflement aux articulations, ou même un état inflammatoire, des hémorroïdes ; enfin, tous les signes d'une prédominance de force dans le système sanguin ».

« Dans l'autre circonstance, l'évacuation menstruelle, après avoir varié et présenté quelques irrégularités, cesse assez brusquement, et de telle manière, que les femmes se croyent seulement dans un cas de retard ou de suppression. »

« Ce mode de cessation devient plus alarmant si les femmes ont abusé antérieurement des plaisirs de l'amour, si elles ont eu peu d'enfans, ou si leur mariage a été entièrement stérile ; et si, enfin, elles ont eu des dartres ou des maladies syphilitiques, dont le traitement a été négligé ».

Les diversités de constitution et de tempérament acquis ou primitif, déterminent d'ailleurs des différences nombreuses dans la manière dont les femmes arrivent au nouvel état, qui ne doit être considéré ici que comme un simple objet d'histoire naturelle, sur lequel nous reviendrons avec détail dans la seconde partie de cet ouvrage.

Lorsque les femmes ont franchi de la manière la plus heureuse l'espace qui s'entend du 3e. au 4e. âge, leur constitution change entièrement et se fortifie ; elles reprennent de l'embonpoint, de l'éner-

gie, et la nature les tenant quitte envers l'espèce, abandonne à la vie individuelle tout le reste du 4e. âge.

Alors quelquefois, les femmes dont l'esprit est cultivé, conservent encore des moyens bien puissans de séduction ; et Roussel, dans les dernières années de sa vie, préférait leur commerce à celui des femmes plus jeunes. Il jugeait, dit l'auteur de l'Éloge Historique de ce médecin philosophe, il jugeait qu'elles ont à cette époque de leur vie, je ne sais quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible. Il serait d'ailleurs important d'examiner si, pour les femmes qui sont environnées de circonstances favorables, et qui ont su préparer leur avenir, la dernière saison peut encore appartenir au bonheur ? Mais l'examen de cette question exigerait un parallèle de la vieillesse de l'homme et de la vieillesse de la femme, considérées dans leurs circonstances physiques et morales. Nous le renvoyons à la IIe. partie de cet ouvrage, à l'hygiène, où nous chercherons à indiquer par quels moyens les femmes pourraient encore obtenir des momens d'une félicité relative dans un âge où trop souvent, après avoir été, sous les noms de sœurs, de maîtresse et d'épouse, l'objet des plus tendres affections et des plus doux sentimens, elles se

voient tout-à-coup solitaires, délaissées, opprimées, et réduites trop souvent à réclamer en vain la pitié qui les humilie, ou la reconnaissance des ingrats qui les abandonnent.

DES TEMPÉRAMENS DONT L'ORGANISATION DE LA FEMME EST LE PLUS SUSCEPTIBLE.

TEMPÉRAMENT...... C'est une de ces expressions que l'on emploie trop souvent sans les comprendre, et sur le véritable sens de laquelle il importe néanmoins d'avoir généralement des idées exactes et arrêtées.

Suivant l'intention des auteurs, qui ont introduit le mot tempérament dans la langue de la médecine, cette expression désigne la mixture, le mélange des quatre humeurs et des quatre élémens combinés diversement dans chaque organisation humaine : et de manière à ce que l'on puisse rapporter les principales différences individuelles à la prédominance du sang, de la pituite ou de la lymphe, de la bile, de l'humeur mélancolique, du chaud et du froid, du sec ou de l'humide, et de leurs différentes combinaisons.

Telle est encore l'idée que se font aujourd'hui des tempéramens, les personnes qui sont étrangères à la direction nouvelle et aux progrès de

la science, dont l'organisation de l'homme est l'objet; mais dans le vocabulaire de la physiologie moderne, le mot tempérament, que peut-être on devrait bannir sans retour, est pris dans une autre acception. Synonime du mot nature individuelle, qui devrait lui être préféré, il désigne et comprend dans sa signification la plus étendue, la quantité totale, la somme des différences qui distinguent chaque individu, et qui lui donnent un caractère dont l'expression bien tranchée, mais compatible avec le maintien de la santé, se retrouve constamment dans le type et la marche de ses maladies, sa tournure physique en général, et la nature de son esprit et de ses affections (1).

(1) Voulant indiquer les bases sur lesquelles il appuie sa doctrine des tempéramens, le profess. Hallé donne la définition suivante : Je définis les tempéramens ; *des différences entre les hommes résultantes d'une diversité de rapports ou de dispositions respectives entre les parties qui constituent l'organisation du corps humain, et compatibles avec la conservation de la vie et de la santé.* Nous aurions adopté cette définition, si sa forme un peu abstraite ne la rendait pas déplacée dans un ouvrage qui est moins destiné aux médecins pour lesquels le D. Hallé a écrit, qu'aux gens du monde et aux personnes qui sont étrangères à l'étude des sciences physiologiques et médicales.

Le tempérament de chaque individu n'est pas toujours marqué par des symptômes et par des phénomènes bien tranchés : souvent, équivoque et obscurci, ou même dénaturé par différentes habitudes, son influence ne se prononce que dans quelques circonstances extraordinaires de désordre, pendant la durée desquelles le médecin saisit une empreinte constitutionnelle, dont l'observation devient ensuite très-importante, et donne de grands avantages, soit pour conserver, soit pour rétablir la santé. Rien, d'ailleurs, n'est plus varié que les tempéramens. Chacun a le sien propre, auquel il doit sa mesure de santé et de bonheur, son mode d'existence qui change avec l'âge, sous l'influence des divers climats, et par l'exercice de certaines professions, de certains métiers : enfin par les habitudes et par l'effet plus ou moins marqué des différentes manières d'user ou d'abuser de la vie.

Une circonstance bien remarquable, détermine ordinairement ces variétés indéfinies de constitution, et forme le principe, auquel on peut physiologiquement les rapporter. C'est l'excès de force, l'ascendant d'un organe ou d'un appareil d'organes dont la sphère d'activité s'étend à toutes les autres fonctions et les modifie

d'une manière caractéristique. Ainsi, tel individu existe plus directement sous l'empire des nerfs et du cerveau; chez un autre, les muscles l'emportent sur l'organe intellectuel; un troisième vit davantage par l'estomac ou dans l'exercice des organes de la reproduction : et l'idéal seul. L'Apollon nous offre les apparences, l'extérieur d'une organisation, où rien n'est trop fort ni trop faible, où toutes les parties sont dans un accord parfait, où la vie s'exerce et se développe en même-tems dans tous les sens et dans toutes les directions.

La faiblesse relative, le défaut d'énergie d'un organe ou d'un système d'organes, forment des dispositions constitutionnelles, non moins importantes que l'excès de leur empire et de leur réaction.

Il n'est presque pas d'individus chez lequel on n'observe une partie plus faible, et à laquelle répondent constamment les émotions vives et concentrées, les grands changemens organiques, et sur-tout les crises des diverses maladies.

Dans celui-ci, c'est la poitrine; chez d'autres, l'estomac, le foie, les muscles ou le cerveau. La maladie entre ordinairement dans l'organisation par ces points de moindre résistance. La mort les atteint également les premiers,

s'étend par suite de proche en proche, fait des progrès plus ou moins rapides, suivant l'importance de l'organe primitivement affecté : et quelquefois avant l'époque d'une destruction générale, l'organe plus fort conserve encore l'intégrité de ses fonctions, se montre plein de vie au milieu des ruines; et cessant enfin d'exister, il meurt brusquement et sans offrir ni commencement, ni prélude de destruction.

Les nuances diverses et les variétés de constitution individuelle, peuvent, à l'époque présente des connaissances physiologiques, se rapporter à un certain nombre de tempéramens principaux, dont la détermination est fondée sur les différens degrés d'énergie de certains organes, de la disposition desquels il résulte, suivant la remarque judicieuse du prof. Hallé (1), un ordre d'actions importantes dans la considération de la vie et de la santé.

Nous comprendrons dans deux grandes divisions les tempéramens prototypes, dont toutes les natures individuelles, soit viriles, soit féminines, doivent être considérées comme des nuances diverses et des modifications.

---

(1) *Mémoire sur les Tempéramens*, Soc. Méd., an 3, pag. 345.

LA PREMIÈRE de ces divisions renferme les tempéramens rapportés aux différentes dispositions des systêmes d'organes, dont la réunion compose le corps de l'homme. Ces tempéramens sont au nombre de cinq, savoir : 1°. le LYMPHATIQUE ; 2°. le SANGUIN ARTÉRIEL ; 3°. le SANGUIN VEINEUX ; 4°. le NERVEUX ; 5°. l'ATHLÉTIQUE.

Dans la deuxième division, à laquelle on pourrait donner beaucoup d'étendue, nous comprendrons, avec le citoyen Hallé, les tempéramens qui sont déterminés par des dispositions spéciales dans certains points ou dans certaines régions des systêmes d'organes, dont la prédominance générale constitue les tempéramens de la première classe. Nous y joindrons les tempéramens partiels que détermine l'ascendant des fonctions exercées par des organes particuliers; d'où principalement les tempéramens *cérébral*, *épigastrique*, *abdominal*, *hépatique*, *génital*, etc., etc.

Ce dernier dépend de la prédominance d'énergie, de l'ascendant de l'appareil sexuel, et constitue chez les femmes ce que nous appelons le tempérament utérin : parce qu'en effet la réaction

et la sphère d'activité de la matrice, contribuent principalement à le déterminer.

LE TEMPÉRAMENT UTÉRIN est susceptible d'une foule de nuances et de degrés. Chez les femmes, où l'on distingue à peine quelques traits qui indiquent son influence, tout languit; la révolution menstruelle s'accomplit avec peine; la beauté ne se développe point, le physique et le moral, également équivoques, présentent les apparences d'une triste neutralité. Tout révèle dans de semblables constitutions le défaut d'activité d'un foyer, d'où partent les idées, les penchans, les vices et les vertus qui sont propres à la femme. La disposition contraire est celle que présente le tempérament utérin porté à un très-haut degré, ou même prêt à se manifester avec éclat par des fureurs et une aliénation érotique, si quelques circonstances morales concourent à l'exalter, ou s'opposent à la satisfaction du besoin impérieux, qui dépend d'une semblable constitution. Ce tempérament est beaucoup plus commun dans les contrées méridionales, et s'y manifeste d'abord par un désordre physique, par une indisposition plus ou moins marquée. En Italie, comme le remarque Dupaty, une mère dit naturellement : ma fille

ne mange point, ne dort point, elle a l'amour; comme si elle disait elle a la fièvre.

Entre les deux extrêmes que nous venons d'indiquer, et qui, en variant du plus au moins, déterminent autant de constitutions individuelles, se trouve l'état le plus fréquent du tempérament utérin, c'est-à-dire, celui où les femmes sont modifiées par ce tempérament d'une manière à-peu-près uniforme, et qui diffère seulement par des nuances et des diversités assez légères, que le médecin exercé parvient aisément à découvrir, mais que dans le plus grand nombre des cas il rapporte plutôt à des dispositions acquises qu'à des dispositions naturelles et primitives.

Les irradiations utérines ont leur intermittence, leur redoublement, leur exaltation, qui se communiquent soit partiellement, soit d'une manière générale au système nerveux, et lui donnent une activité et une mobilité très-marquées.

TEMPÉRAMENS DE LA 1re. CLASSE.

NOUS avons vu que ces tempéramens étaient le lymphatique, le sanguin artériel, le sanguin veineux, etc. Leurs apparences extérieures,

auxquelles on donne généralement trop d'importance, ne seront indiquées dans cet apperçu général que comme des caractères secondaires et subordonnés à des dispositions internes beaucoup plus essentielles.

Ces apparences dans le tempérament lymphatique, nous sont offertes par des formes plus arrondies, une morbidesse générale, un teint faiblement coloré, une sorte d'étiolement, et quelquefois une chevelure blonde et bien fournie, sur-tout dans le cas d'une santé parfaite, et lorsque la constitution que nous décrivons n'exclut pas une certaine prédominance musculaire. Un excès dans les proportions des vaisseaux absorbans, la turgescence du tissu cellulaire, et un développement plus marqué des glandes, sont les circonstances principales du tempérament lymphatique. Alors il existe une plénitude des liquides blancs, et les stimulans internes ayant beaucoup moins d'énergie que dans les cas des autres tempéramens, la vie est moins active, toutes les fonctions s'exécutent avec lenteur, les perceptions et les idées se succèdent avec une sorte de difficulté, et les penchans, les appétits, les passions, sont si faibles, qu'ils peuvent à peine troubler l'indolence et la quiétude qui dépendent d'une semblable constitution.

Les femmes présentent rarement des exemple d'un tempérament lymphatique bien pur et non modifié par cette mobilité nerveuse qu'entretiennent et raniment dans leur organisation l'ascendant et les réactions de l'utérus. Lorsque cette constitution se manifeste avec tous ses attributs, la matrice n'est pas douée d'une vitalité convenable, et remplit mal ses fonctions. Une disposition contraire a lieu constamment dans les grandes villes, et sur-tout au milieu du luxe et de l'opulence, dont les habitudes et l'effet concourent à réunir une affectibilité exagérée avec la prédominance lymphatique, d'où nécessairement une grande faiblesse, et en même-tems une vivacité extrême dans les sensations et dans les jugemens, des déterminations précipitées et peu constantes, une imagination exaltée, des volontés absolues et des goûts éphémères, etc. « Dans ces états, dit le professeur Hallé, le sytême nerveux est peut-être plus rapproché par sa mollesse de l'état où l'on voit les expansions nerveuses dans les organes des sens, parmi lesquels aussi ceux dont la susceptibilité est la plus grande, tels que l'organe de la vue et celui de l'ouïe, offrent la pulpe nerveuse dans le plus grand état de mollesse et de dépouillement ».

Les causes qui tendent à développer davantage

le tempérament lymphatique dans les deux sexes, sont l'enfance, le froid humide, l'oisiveté et l'indolence, l'absence de la lumière, et sur-tout une réaction faible ou la nullité absolue des fonctions propres aux organes de la reproduction. Les maladies desquelles ce même tempérament rend l'organisation plus susceptible, sont les fièvres muqueuses, les engorgemens et les obstructions des glandes, les scrophules, etc., etc.

Le temperament sanguin artériel. Dans ce tempérament, le système lymphatique et l'appareil vasculaire rouge sont dans une sorte d'équilibre : mais la poitrine est plus large, et les poumons plus volumineux. La circulation est beaucoup plus rapide ; la prédominance artérielle se révèle par plusieurs phénomènes ; et par un effet de ce même ascendant, les excitans intérieurs étant plus énergiques et plus souvent renouvelés, le jeu vital est très-facile ; la santé se trouve rarement altérée, l'intelligence a plus de promptitude que de profondeur et d'étendue ; les maladies, les goûts, les appétits, les penchans et les passions sont également éphémères. L'organisation est disposée alors à se monter à tous les tons, à prendre toutes les formes, à se prêter aux circonstances les plus opposées. Des apparences aimables, un extérieur qui charme

et qui séduit signalent ordinairement le tempérament sanguin artériel, que l'on pourrait appeler le tempérament du bonheur, de la santé et de la beauté.

Dans la nature individuelle des femmes qui présentent avec plus d'ensemble tous les attributs de leur sexe, on distingue ordinairement, surtout pendant la jeunesse et l'âge adulte, tous les traits du tempérament sanguin. La mobilité nerveuse et les irradiations utérines servent même à leur donner plus d'expression ; et Roussel a eu raison de regarder ce tempérament comme le plus convenable à l'organisation de la femme (1). Cette même organisation n'est guère susceptible du tempérament sanguin veineux et du tempérament athlétique, qui résultent, l'un d'un excès dans la proportion des veines, l'autre d'un développement très-considérable des muscles, qui l'emportent sur tous les autres organes, et usurpent en quelque sorte la portion de vie destinée à la production des phénomènes de la pensée. Par une disposition contraire, on trouve très-souvent parmi les femmes des exemples et des modifications du tempérament que nous désignons

(1) *Voy.* Roussel, *Système physique et moral de la Femme*, p. 64.

sous le nom de nerveux, parce que son phénomène principal consiste dans une affectibilité extrême, dans une sensibilité active, et dans une mobilité dont nous avons parlé avec détail dans notre parallèle physiologique des deux sexes: disposition sur laquelle nous aurons occasion de nous arrêter de nouveau, en traitant d'une manière spéciale de la nature de la femme (1).

TEMPÉRAMENS DE LA IIe. CLASSE.

Les différences constitutionnelles que nous venons d'examiner se rapportent aux dispositions spéciales de divers systêmes de parties répandus dans toute l'organisation : elles forment des tempéramens généraux. D'autres natures individuelles

(1) Comme notre objet n'est point de traiter en général la question importante des tempéramens, mais de signaler ceux dont l'organisation de la femme est le plus susceptible, nous croyons devoir nous borner à ces généralités. Nous renvoyons, d'ailleurs, pour plus de détails, à l'excellent Mémoire que nous avons déjà cité, et dans lequel on trouvera des développemens du plus grand intérêt *Voy.* ce *Mémoire*, act. de la Soc. Méd. IIIe. année, pag. 353. Voyez aussi une dissertation ayant pour titre : *Nouvelle doctrine des tempéramens*, par le C. Husson, t. Ier., p. 420 ; *la Physiologie de Dumas*, et un *Mém.* du C. Cabanis, mém. de l'Inst. Sc. M. IIe. année.

résultent, comme nous l'avons indiqué, ou de certaines particularités locales dans un ou plusieurs points des systêmes généraux vasculaires et nerveux, ou du mode de vitalité d'un ou de plusieurs viscères dont les fonctions exercent un empire très-marqué sur les autres phénomènes de la vie (1).

Le systême sanguin présente, dans diverses circonstances, plusieurs de ces dispositions locales qui constituent un tempérament; et même, dans le plus grand nombre des cas, ces dispositions changent avec les âges dans le même individu, et lui font présenter autant de constitutions particulières aux diverses époques de sa vie. Suivant le prof. Hallé, le systême lymphatique paraît également susceptible d'exaltations vitales qui se succèdent, et se portent à certaines époques sur différentes régions. Ce sont ordinairement les maladies qui exagèrent et révèlent ces dispositions constitutionnelles dont l'état ordinaire est soustrait à nos observations (2).

(1) *Voy.* les Actes de la Soc. Méd. d'Émulation, IIIᵉ. année, *Mém.* du C. Hallé, p. 373.

(2) Chez les enfans, les vaisseaux sanguins ont une prépondérance marquée à la tête; et alors les hémorragies nasales sont fréquentes : plus tard, et à l'époque

L'action nerveuse, en s'exaltant dans différentes régions, détermine des phénomènes d'où peuvent dériver divers tempéramens non moins remarquables. Alors les organes où de semblables dispositions ont lieu, se font distinguer par une sensibilité extrême, et de laquelle peuvent souvent dépendre les appétits, les goûts, les antipathies de l'estomac, des organes sexuels, des divers organes des sens, etc.

« Et pourquoi, dit l'estimable professeur que nous citons avec tant de plaisir et de reconnaissance, et pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui dépendent des directions et des modifications particulières du système nerveux, ces dispositions nées avec quelques individus, impérieuses, souvent irrésistibles,

---

de la jeunesse, le même systême a une sorte d'exaltation à la poitrine ; c'est le moment des hémoptisies ; le systême vasculaire cérébral acquiert ensuite une activité prédominante et qui appelle plus particulièrement l'effet critique des maladies sur cette région. Les exacerbations de la vitalité lymphatique se succèdent également chez les très-jeunes enfans. Les engorgemens des glandes lymphatiques abdominales alternent dans le jeune âge avec les affections cutanées de la tête et des oreilles. A celles-ci succèdent les gonflemens des glandes du col, des mâchoires et de la région inguinale.

qui les entraînent vers des objets d'une prédilection exclusive, et dont la connaissance plus parfaite nous donnerait peut-être aussi, dans quelques cas, le secret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs et de nos crimes (1)?

L'organisation de la femme se prête comme celle de l'homme à ces indéfinies variétés dans l'action partielle de certains points des systêmes lymphatique, sanguin et nerveux (2). Un autre systême organique moins étendu, et que le liquide fourni par sa sécrétion a fait nommer muqueux, peut aussi présenter dans des dispositions, soit locales, soit générales, des accessoires

---

(1) Hallé, *Mém.* c. act. de la Soc. Médic. 3e. ann. p. 337.

(2) Chez plusieurs individus, le systême muqueux a une activité prédominante à la bouche, d'où les aphtes : chez quelques individus, cette même disposition se manifeste dans d'autres régions ; et dans quelques cas, l'excès de vitalité et de sécrétion de la totalité ou d'une grande partie de ce systême dipose aux maladies dites catarrhales ou muqueuses. Une semblable particularité organique est rarement primitive, et résulte ordinairement de l'influence d'une atmosphère humide et froide. L'état dans lequel elle se développe avec le plus d'expression, constitue une véritable maladie fébrile, *la fièvre muqueuse*, si bien décrite par Wagler.

importans ou même des circonstances principales dans les tempéramens dont l'organisation respective de l'homme et de la femme est susceptible. On peut faire la même remarque sur le tissu cellulaire, les membranes séreuses (1), le système glanduleux (2) et la peau (3), dont la

---

(1) Le tissu cellulaire est une expansion organisée qui pénètre, unit, divise et environne toutes nos parties, et qui, suivant les remarques du Docteur *Delseriès*, paraît former avec ces membranes séreuses un système d'organes intermédiaire aux vaisseaux lymphatiques et aux vaisseaux sanguins. Cet appareil séro-cellulaire a constamment une prédominance d'action chez les femmes, sur-tout aux époques de la grossesse, de l'allaitement, et se trouve spécialement affecté dans cette foule de maladies que la tourbe médicale et les personnes étrangères à la physiologie attribuent aux résorptions laiteuses.

(2) Les glandes présentent une foule de diversités, qui, sans former tempérament, constituent des caractères individuels assez remarquables.

(3) La peau est plus ou moins sèche ou humide. Sa sensibilité, le produit de sa sécrétion dans diverses parties, les sympathies de quelques-uns de ses points spécialement affectés par l'action de certains alimens, ou même par l'influence des émotions, sont d'autres particularités qui ne doivent pas être oubliées dans l'ensemble des traits d'où résulte un tempérament.

vitalité présente chez les individus des deux sexes une foule de différences et d'irrégularités qui les distinguent avec plus ou moins d'expression.

Terminons ces vues générales par les tempéramens partiels qui paraissent dépendre des dispositions spéciales de quelques viscères. Le premier qui se présente à notre examen forme le *tempérament cérébral.* Il résulte de l'empire très-remarquable et de l'énergie de l'organe intellectuel, susceptible, comme les autres viscères, de cet ascendant, de cette prédominance d'action qui devient un phénomène, dont l'influence imprime un caractère particulier à l'organisation, et sert de base à un tempérament.

Cette constitution, dont le plus haut degré nous offre une manière d'être que l'on pourrait appeler le tempérament du génie, est déterminée par un excès dans la vitalité particulière du cerveau; et lorsque l'éducation, les habitudes exaltent cette disposition naturelle ou primitive, les autres organes sont ordinairement plus faibles. Les muscles ont une vitalité languissante ou irrégulière; les organes digestifs remplissent assez mal leurs fonctions, et l'appareil générateur, lui-même, semble céder aussi une portion de son énergie à l'organe dont la supériorité et

l'emploi excessif dépensent et absorbent en partie la vitalité des autres organes : quelques êtres privilégiés, et en très-petit nombre à la vérité, sont assez heureux pour avoir tous les avantages du tempérament cérébral, sans éprouver aucuns de ses inconvéniens. L'exercice de la pensée paraît même les vivifier, et leur cerveau, livré aux mouvemens intestins et profonds, d'où résultent les différentes opérations intellectuelles qu'exigent les compositions scientifiques et littéraires, acquiert une plénitude de vie qui se répand, qui se propage à toutes les autres parties et les maintient dans les dispositions les plus favorables.

On peut donner comme résultat d'observation, que l'emploi habituel et presqu'exclusif de certaines facultés, se concilie rarement avec ces avantages. La prédominance de l'imagination dispose aux affections nerveuses et même à l'aliénation. La méditation, plus insalubre peut-être, altère les fonctions digestives; et l'exercice de la mémoire, porté trop loin, rend inepte, et donne quelquefois des vertiges. La contention sèche et minutieuse qu'exige les affaires, dispose, quand elle est jointe à un défaut d'exercice, à l'apoplexie, à la paralysie, ou aux obstructions; enfin, pour concourir au

perfectionnement de la raison autant qu'à la conservation de la santé, l'organe intellectuel doit s'exercer et se développer dans toutes les directions.

Ces vues générales s'appliquent aux deux sexes. Nous remarquerons seulement que, chez la femme, le tempérament cérébral se manifeste plus particulièrement par une prédominance et une exaltation d'imagination : ce qui s'explique par la disposition particulière de leur sensibilité, et dépend d'un mode d'organisation, dont nous avons déjà indiqué les caractères.

L'estomac, la rate, le foie, nous offrent, lorsqu'ils sont doués d'un excès de sensibilité, un autre tempérament partiel qu'il importe de remarquer, et que je désigne sous le nom d'épigastrique. On le rencontre moins communément chez les hommes que chez les femmes : il est rarement primitif, et dans ce cas, les dispositions pour former le trait le plus remarquable de la nature individuelle où on les observe, doivent nécessairement avoir été développées et exagérées par quelques circonstances particulières, principalement par les passions orageuses, les sentimens concentrés et dissimulés, les chagrins violens, les inquiétudes, les

regrets, le désespoir. Dans le cas où l'état organique, dont nous parlons, se présente et fait tempérament, la région épigastrique, sans être habituellement douloureuse, jouit d'une sensibilité extrême; toutes les impressions viennent l'affecter : les digestions sont ordinairement laborieuses, sur-tout quand quelques circonstances, telles que celles du froid, de la crainte, de l'inquiétude viennent subitement augmenter la vitalité déjà excessive de l'estomac et des organes environnans. Les calmans, le repos, et même le bain pendant une partie de la digestion, sont, dans plusieurs de ces cas, les moyens que l'hygiène doit conseiller.

L'état dans lequel, sans être plus affectible, le foie jouit cependant d'une activité prédominante, comme on le voit par une sécrétion beaucoup plus considérable de bile, constitue un troisième tempérament partiel que le C. Hallé désigne sous le nom de bilieux, et que nous croyons plus convenable d'appeler tempérament hépatique. Cet état est compatible avec la santé; mais comme le précédent, il exige un régime particulier. Il n'est pas constamment annoncé à l'extérieur par une physionomie bien décidée, et on le reconnaît à des évacuations assez fré-

quentes de matières bilieuses, à des urines très-colorées, ainsi qu'à l'amertume fréquente de la bouche, l'enduit jaunâtre de la langue, et un défaut d'aptitude à digérer les substances graisseuses, telles que le lait, l'huile, le beurre, etc. La disposition dont nous parlons, et qui tranche quelquefois dans le tempérament de plusieurs individus, s'allie le plus souvent avec une excessive irritabilité des viscères placés dans les hypochondres, et présente alors une disposition organique, à laquelle répondent des penchans irrascibles, des affectations tristes et sombres et un état habituel de morosité. Si la totalité des organes du ventre exerce ainsi une trop violente réaction, le tempérament qui résulte de cette disposition forme le tempérament abdominal qui correspond au mélancolique des anciens, et dont un certain développement ne tarde pas à occasionner plusieurs symptômes d'hystérisme ou d'hypocondrie, suivant le sexe. Chez les femmes, le tempérament abdominal ou mélancolique n'est pas susceptible d'un développement aussi complet que chez les hommes. Cependant, chez quelques-unes, il acquiert une intensité assez grande pour exercer une influence notable sur leur santé, sur leur

bonheur, sur la nature et la marche de leurs maladies.

Les phénomènes de la menstruation sont plus particulièrement marqués de l'empreinte de ce tempérament ; et l'utérus venant alors à propager une partie de son exaltation de vitalité, les reins, les intestins, l'estomac, tous les viscères abdominaux, déjà très-irritables, sont vivement excités ; dans ce cas, des douleurs très-vives, des coliques violentes ont lieu, et l'écoulement menstruel ne s'effectue et ne se termine qu'au milieu d'une foule de symptômes cruels qui le compliquent. J'ai été assez heureux pour changer, dans un petit nombre de circonstances, un tempérament aussi défavorable, en ramenant à un ton plus modéré l'irritabilité et la sensibilité excessives des intestins et des autres viscères abdominaux.

Nous croyons devoir nous borner à ces généralités sur les tempéramens. Les phénomènes principaux, les grands traits ont été indiqués. Les détails, les nuances, exigent une étude et une observation de chaque individu, dont il me semble qu'il sera facile, avec les données qui précèdent, de déterminer la physionomie propre et toutes les particularités d'organisation.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DES VARIÉTÉS DE LA FEMME.

De ce qui constitue essentiellement les variétés de la femme. Leur énumération : leur examen doit avoir pour objet de les considérer dans les différentes parties du globe et dans les différens siècles.

Des femmes dans les régions boréales arctiques : de leur laideur : de leur habitude de se prostituer aux étrangers. Des cérémonies du mariage chez les Lapons, les Groenlandais et les Kamtchadales. Des femmes Samoïèdes : d'une espèce de pessaire bizarre et singulier dont elles font habituellement usage. De leur condition malheureuse. De leur confession, etc. etc. Des femmes chez les Tartares. Sont-elles jolies? Des femmes des Tartares Manchoux. Du mariage, de la polygamie des Tartares, de la misérable situation des femmes de cette race, à peine civilisée. Deux passages de Kotsbue relatifs aux femmes Tartares.

Des femmes Chinoises. Des femmes du peuple. De celles d'un rang plus élevé, et très-différentes sous le rapport de la beauté. Idées bizarres des Chinois sur les charmes et les attraits des femmes. Mutilation des pieds ; deux manières d'opérer cette mutilation. Des paysanes chinoises, des religieuses, des courtisanes, du mariage.

Des femmes chez les Hindoux. De leur physique en général ; de ses variétés, de leur puberté prématurée.

Apperçu général de ce qui concerne les femmes à la Cochinchine, à Siam, au royaume de Pégu, d'Ava, au Bengale et dans l'empire du Mogol. Quelques particularités plus remarquables et très-éloignées des mœurs des autres nations, dans plusieurs parties des contrées qu'habitent les Hindoux. Fragment de Raynal sur les Balliadères.

Des femmes Malaises. Apperçu du vaste espace sur lequel leur nation est disséminée. Détails sur les Otaïtiennes. De leurs formes, de leurs traits. Les Otaïtiens paraissent avoir des idées exactes sur la beauté. Propreté, jeunesse prolongée de leurs femmes; leur abandon aux Européens. Les Otaïtiennes connaissent-elles la pudeur? De leur sensibilité; de leur accouchement; de l'infanticide dans les cas de mésalliance : nouveaux détails sur la galanterie et la courtoisie des Otaïtiennes envers les Européens. Fragment de Diderot.

Généralités sur les femmes considérées dans les autres parties du globe et aux diverses époques de la civilisation.

Il ne suffit pas, dit le philosophe Diderot, de parler des femmes et d'en parler bien : M. Thomas, faites encore que j'en voie? Suspendez-les sous mes yeux, comme autant de thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages. En effet, quels objets tranchent

davantage et se montrent avec plus d'expression dans le tableau des variétés de l'espèce humaine, que les formes diverses des femmes, leur degré de beauté, les sentimens qu'elles inspirent; leur condition, leur bonheur, et la foule des différences que présentent leurs relations avec ce sexe plus fort qui les opprime ou les adore, qui en fait des esclaves malheureuses ou des compagnes chéries et même des objets de culte, suivant le climat et le degré de civilisation !

Essayons d'offrir une histoire rapide et générale de ces principales variétés, et parcourons dans cette intention les différens lieux et les différens siècles.

La terre peut être partagée en huit grandes zones, dont chacune paraît offrir un ensemble de causes physiques, sous l'influence desquelles l'homme a pris des caractères particuliers, et forme, quelque soit d'ailleurs la race primitive, de remarquables variétés. Les régions boréales arctiques nous offrent d'abord, dans un espace inégal et beaucoup plus étendu vers la partie orientale, un climat semblable, et dont l'influence s'est manifestée sur l'homme par l'uniformité de ses résultats. *Cette zone*, beaucoup plus rapprochée du pôle, en Europe, y comprend la Laponie, et embrasse

principalement en Asie, la nouvelle Zemble, le pays des Samoïèdes, des Ostiakes, des Sibériens les plus septentrionaux, et principalement des Koriaques, des Kamtchadales; tandis qu'en Amérique le même espace glacial et défavorable à l'espèce humaine, nous offre la patrie des Eskimaux, le Groenland, et toute la partie occupée par la même tribu, comme l'a prouvé Cook, depuis le Groenland jusqu'à l'entrée du prince Guillaume dans toute l'étendue de la bande Nord-Ouest. Les différentes peuplades de l'Amérique attachées à ces contrées glaciales et inhospitalières, paraissent d'origine tartare, et présentent à de très-grandes distances des traits de similitude qui attestent l'action uniforme des circonstances locales, dont l'influence les a modifiées.

Leurs femmes participent en général de leur laideur. Dépourvues de toute grace féminine, ne différant guère des hommes que par les organes du sexe, elles leur ressemblent si fort, qu'au premier aspect, on parvient difficilement à les en distinguer : la peau est généralement de couleur olivâtre, les mamelles sont molles et pendantes, le mamelon est d'un noir de charbon; l'évacuation périodique a lieu, mais elle ne paraît pas aussi régulière, ni aussi abondante que dans les autres climats, au moins chez les

femmes de Laponie, suivant la remarque de Linné.

Les usages, les mœurs et les coutumes qui tiennent à l'histoire des variétés de la femme, présentent d'autres particularités dans les différentes parties de l'espace que nous venons d'assigner à une des grandes sous-divisions de la tribu Mongolique (1).

---

(1) On peut, d'une manière hypothétique à la vérité, mais pourtant vraisemblable, rapporter les nombreuses variétés de l'espèce humaine à trois types, dont voici les principaux caractères :

1°. Type Caucasien, ou race prototype. Peau blanche qui se brunit et se basane accidentellement. Ovale de la tête régulier ; angle facial de 80 à 85 d. face aplatie, nez généralement aquilin, pommettes non saillantes ; développement physique et moral porté en général à un plus haut degré que dans les autres races, et montrant avec plus de plénitude et de complément les caractères de l'espèce.

Les branches nombreuses de la race caucasienne ont parcouru, visité ou conquis presque toutes les parties du monde connu ; mais elles n'ont formé de grands corps de nation et développé leur perfectibilité que dans les lieux les plus favorables à leur espèce.

2°. Type Mongolique. Peau brune, ou plus ou moins basanée, mais d'une manière permanente et trans-

Les traits les plus remarquables sont offerts par une cosmétique également grossière et bar-

missible par voie de génération : ovale de la tête irrégulier, angle facial de 75 d., lèvres grosses, nez épaté, pommettes saillantes, profil désagréable ; développement physique et moral moins avancé ; facultés intellectuelles, industrie et civilisation très-bornées, excepté dans les variétés qui se sont formées par croisement de races, et qui n'offrent plus dans toute sa pureté les caractères du type primitif. Les Kalmoucs sont aujourd'hui les représentans les plus fidèles de la division Mongolique, dont les nombreuses divisions et les combinaisons diverses peuplent l'Asie, les régions boréales arctiques des deux continens, l'Amérique, les nombreux Archipels de la mer du Sud.

3°. Type Africain proprement dit. Peau d'un noir foncé par suite d'une disposition organique et permanente qui se transmet par voie de génération dans tous les climats : angle facial de 75 deg. dans le plus grand nombre des sous-divisions. Chevelure laineuse, nez épaté, lèvres grosses et apparence de museau ; ovale de la face non régulier, vilain profil ; développement physique et moral très-borné.

Tels sont les chefs sous lesquels, en réunissant la philosophie à l'érudition, et en donnant une direction plus utile aux recherches historiques et aux voyages, on parviendrait peut-être à ranger les nombreuses variétés de l'espèce humaine.

bare, et sur-tout par l'usage bizarre et général d'offrir les femmes aux étrangers, et de tenir à grand honneur que l'on daigne coucher avec elles. Cet usage est d'ailleurs adopté chez plusieurs autres sauvages ; mais il est plus commun dans les régions septentrionales ; et dans un voyage récent au Nord de l'Asie, Billing et ses compagnons l'ont trouvé si bien établi à *Tchutskoi*, qu'ils ont pensé en devenir la victime, et payer de leur vie leur répugnance à s'y conformer. Cependant l'offre des femmes aux étrangers n'est pas tellement générale, qu'il n'y ait plusieurs exceptions. Les Samoïèdes occidentaux, suivant Klingstedt, sont polygames ; ils donnent des Rennes pour avoir des filles, dont ils font leurs femmes, qu'ils peuvent quitter quand ils en sont mécontens, et qu'ils punissent et renvoient pour une infidélité. Au Kamtchatka, les indigènes sont également éloignés du prêt ou de l'abandon des femmes aux étrangers. Les Koriaques nomades sont très-jaloux, et tuent leurs femmes et leurs amans, lorsqu'ils les surprennent : les Koriaques fixes, offrent, par un usage contraire, leurs femmes aux étrangers, et on leur ferait injure en refusant de prendre place dans le lit conjugal.

Les cérémonies relatives au mariage sont plus

ou moins bizarres et plus ou moins variées. En Laponie, c'est toujours un tiers qui fait les premières propositions. Un baiser sur la bouche et l'application des nez, sont la première salutation. Les beaux-pères multiplient les obstacles et les difficultés, afin d'accroître les desirs du prétendant et les offres d'eau-de-vie et de tabac. Tout s'arrange enfin, et le mariage se termine lorsque la générosité de l'amant est épuisée.

Dans le Groenland, un tiers fait aussi la demande des épouses. Ce sont ordinairement de vieilles femmes qui remplissent ce message. Si les propositions sont acceptées, la jeune fille, loin de s'y conformer, pleure, feint de se désoler, se défend, et force son amant à l'entraîner chez lui de vive force. Quelquefois après cet acte de violence, elle résiste de nouveau et revient chez ses parens; mais alors toutes ces scènes grotesques se terminent par l'entremise de plusieurs vieilles femmes, qui enferment la fugitive dans un sac et la conduisent ainsi dans la maison de son époux. Les épreuves sont encore plus multipliées chez les Kamtchadales; et, si on en croit l'historien de cette contrée et des îles Kurilles, rien n'égale les efforts qu'il faut y employer pour obtenir une épouse. Le jeune homme, qui veut se marier, est d'abord obligé de servir avec

zèle, et quelquefois pendant long-tems les parens de sa maîtresse : il obtient d'eux ensuite la permission de se saisir de leur fille. Mais alors des obstacles, des difficultés sans nombre servent à exercer son courage. Non-seulement la jeune fille résiste à ses poursuites, très-sérieusement, mais elle s'enveloppe, se serre de toutes parts, et oppose aux entreprises de son amant trois tuniques, maintenues dans leur contact avec le corps par des bandes et des ligatures très-étroitement serrées. Le jeune Kamtchadale choisit ordinairement, pour vaincre tant d'obstacles et attaquer sa maîtresse avec plus d'avantage, le moment où elle se trouve éloignée de ses compagnes, qui lui doivent assistance et protection. Alors il se précipite sur la cruelle, et emploie tous ses efforts pour déchirer les voiles et les enveloppes qu'elle oppose à son amour. S'il réussit, son épouse lui appartient par droit de conquête; mais le plus souvent la scène n'est pas si promptement terminée. Les cris, le bruit du combat, attroupent les autres jeunes filles : toutes ensemble se jettent sur l'assaillant, lui arrachent les cheveux, le déchirent avec les ongles, l'accablent de coups, et le forcent quelquefois à lâcher prise : dans le cas contraire, et si l'amant parvient à déshabiller sa maîtresse,

malgré de si grands obstacles, il doit aussitôt s'éloigner. Sa prétendue le rappelle d'une voix tendre et passionnée : il revient, et le mariage se termine (1).

Une autre coutume non moins singulière, et qui est commune aux femmes Samoïèdes et aux femmes Kamtchadales, consiste, suivant le récit du voyageur Pallas, dans l'habitude de porter continuellement à la partie distinctive de leur sexe, une longue masse tordue, ramollie et ratissée, qu'elles introduisent aussi avant qu'elles le peuvent. Elles changent souvent ce bijou extraordinaire, et le maintiennent en position à l'aide d'une plaque d'écorce de bouleau que soutient une ceinture.

Les femmes Samoïèdes sont d'ailleurs très-malheureuses. Accablées de travaux, méprisées, avilies, elles passent aux yeux de leurs époux pour des êtres impurs, qui ne peuvent entrer sous la tente qu'elles ont elles-mêmes dressée, sans des purifications préliminaires, non-seulement de leur personne, mais encore de tous les ustensiles qu'elles ont touchés. Au moment de leurs couches, leur situation devient encore plus misérable ; on les repousse, on les livre

(1) Voy. *le Journal Encyclopédique*, 1764.

à l'abandon, à l'isolement, avec quelques vieilles provisions, et souvent on abuse de leur faiblesse dans ces momens où l'organisation a moins de consistance, pour les contraindre à faire l'aveu de leurs infidélités, en leur persuadant que leur accouchement sera très-pénible, si elles se refusent à cette confession. L'adultère d'ailleurs n'est pas sévèrement puni; l'époux offensé se borne à exiger un léger dédommagement.

Les femmes Samoïèdes, malgré l'état sauvage de leur patrie, ne sont pas entièrement dépourvues de cette exaltation de sensibilité propre à leur sexe, et d'où résultent plusieurs de ces actions extraordinaires, dont l'organisation virile est moins susceptible.

En quittant les régions polaires arctiques, pour se porter vers le Sud, mais dans la direction de l'Ouest à l'Est, de la Caspienne à la Chine et à l'Océan pacifique, on trouve un espace immense, où différentes circonstances locales entretiennent, même dans les parties les moins éloignées de l'équateur, une température très-froide et un climat qui, suivant la remarque judicieuse de Meiners, paraît défavorable à l'espèce humaine. Ces vastes contrées, dont se composent notre deuxième division de la surface du globe, comprend le pays des Tartares,

moins les régions boréales que nous avons cru devoir faire entrer dans notre première division.

Les nations, répandues dans ces vastes déserts, y vivent en pasteurs ou nomades, et présentent avec d'autant plus d'expression le type mongolique, qu'ils sont plus reculés vers le Nord, et qu'ils ont moins communiqué avec les autres nations.

Les Kalmoucs, que l'on distingue parmi ces peuples, sont les plus laids; ils se perfectionnent, comme nous l'avons déjà remarqué, par leurs mariages avec les femmes de race caucasienne, qu'ils préfèrent, et qu'ils achètent ou enlèvent de vive force, suivant les circonstances. Les Tartares manchoux, qui ont conquis la Chine, sont les plus policés et les moins laids, mais sans avoir cependant rien perdu du type mongolique. Kotsbue dit avoir vu, dans le faubourg de Kazan, et dans les villages aux environs de Tobolsk, des femmes tartares assez jolies. Cependant ces femmes en général sont laides, et leurs traits distinctifs ne peuvent guère s'embellir sans changer et s'altérer. Elles portent leurs cheveux relevés, les tressent, et y attachent de petites plaques de cuivre et divers ornemens de cette espèce. Les femmes des Tartares manchoux recherchent beaucoup les fleurs.

Jeunes et vieilles, les aiment, les cultivent, et ont soin de les faire entrer dans leur parure. Elles les placent ordinairement sur les côtés de la tête et au-dessus des oreilles. Une polygamie modérée est généralement adoptée par les Tartares ; mais le sort des femmes n'y est pas moins malheureux, et semblable à celui qui leur est réservé chez tous les peuples dont la civilisation n'est pas très-avancée. La femme qui tient le premier rang, l'épouse, est à peine distinguée des concubines. On l'achète pour des bestiaux ; et lorsqu'elle a passé 40 ans, son règne est fini ; elle entre dans la classe des servantes, et perd tous ses droits. De plus jeunes épouses lui succèdent ; et dans les tribus les moins civilisées, on voit quelquefois un père épouser sa propre fille. Le nombre des femmes est toujours proportionné à la richesse, comme tous les objets de luxe. Chez les Tartares des environs de Tobolsk, Kotsbue apprit que dans le village où il fut forcé de s'arrêter, il n'y avait que deux hommes qui eussent plus d'une femme : chacun des assistans, ajoute-t-il, s'efforça de me prouver les avantages de cette institution (la polygamie). Quand une femme est vieille, on lui en associe une plus jeune. Quand l'une gronde, ajoute un autre, sa compagne rit et folâtre.

Fort bien, repris-je ; mais cet arrangement plaît-il à vos femmes ? En disant ces paroles, je jetai les yeux sur mon hôtesse : on lui expliqua ce que je venais de dire, parce qu'elle comprenait fort peu le russe. Lorsqu'elle eut entendu ma question, elle sourit, et fit une ou deux fois signe de la tête, comme pour dire : vous avez raison d'en douter (1).

Le même auteur parle d'un usage particulier aux femmes Tartares de Kasan, celui de fuir ou de cacher leur visage à l'aspect d'un étranger. La nécessité de se conformer à cette coutume mit dans un grand embarras une jeune femme qui fut obligée de passer plusieurs fois devant le voyageur allemand : elle se cacha d'abord avec les mains ; mais bientôt gênée par cette attitude, elle défit le voile attaché sur son sein, et s'en couvrit le visage. C'était, ajoute Kotzbue, c'était, comme l'on dit, découvrir Paul pour couvrir Jacques. La gorge restait à nu : en cachant celle-ci, on montrait ce dont il fallait dérober la vue ; et si quelque chose échappait des mains,

(1) *Voy.* Kotzbue, l'*Année la plus mémorable de ma vie*, t. II, p. 17.

on se baissait alors, et je voyais ainsi l'un et l'autre (1).

Dans la Tartarie chinoise, et même à Pékin, les femmes tartares, malgré le mélange des familles, conservent encore une partie des traits distinctifs de leur race. Elles sont en général plus grandes et plus robustes. Leurs pieds sont de grandeur naturelle, et soustraits à la mutilation des chaussures étroites et des compressions employées par leurs voisines pour s'opposer à l'accroissement de cette partie. Macartney, qui, en traversant Pékin vit plusieurs femmes Tartares, dit que quelques-unes étaient assez jolies, très-parées et fardées avec excès, sur-tout vers le milieu de la lèvre inférieure. Quelques-unes de ces dames étaient dans des voitures couvertes, et d'autres à cheval en s'y tenant à la manière des hommes.

A l'occident et au Sud du deuxième espace que nous venons d'indiquer, on trouve une autre partie du globe où l'espèce humaine se présente avec des différences et des particularités assez remarquables, pour que le naturaliste distingue ces contrées d'une manière toute particulière, et les indique comme la patrie spéciale d'une des prin-

(1) Kotzbue, *idem*, t. Ier., p. 125.

cipales variétés de l'espèce humaine. Cette troisième division comprend la Chine et le Japon.

Les femmes Chinoises diffèrent sensiblement des femmes Tartares, quoique leur visage rappelle cependant une origine mongolique et qu'il présente une grande partie des traits dont l'ensemble constitue le type de cette race. Les femmes du peuple sont laides : leur tête est grosse, leur taille petite et sans élégance ; leur costume grossier achève de leur donner un aspect entièrement contraire à ce que l'on regarde comme agréable et beau dans la physionomie de leur sexe. Les femmes d'un rang plus élevé, et que leur naissance ou leurs charmes ont soustraites aux travaux pénibles et déformateurs, ont la peau délicate et moins basanée. Leurs traits sont même agréables, et leur personne en général n'est pas entièrement dépourvue de ces graces et de ces attraits qui font aimer et admirer les femmes chez les nations très-policées (1).

Quelques-unes des idées des Chinois sur la beauté sont assez bizarres : ils veulent de l'embonpoint dans les hommes, et de la maigreur dans les femmes. Les petits yeux, les nez camus,

---

(1) Voy. *le Voyage en Chine* par Macartney, trad. par Castéra, vol. IV[e], p. 69.

les oreilles longues et pendantes ; les pieds non developpés et mutilés par une longue et douloureuse compression, sont pour eux des charmes et des beautés très-estimées. Les femmes de la classe moyenne, ou même de la dernière classe, s'estropient en courbant de vive force les orteils, moins le premier, pour imiter les dames de qualité, chez lesquelles on arrête dès l'enfance l'accroissement de la partie inférieure de la jambe et du pied. Celles-ci portent pendant la durée du premier âge, des liens, des ligatures, dont l'effet prolongé et douloureux donne au pied une petitesse assez régulière (1).

Les femmes qui ont le pied de grandeur naturelle sont méprisées, et à tel point, dit Macartney, que si de deux sœurs parfaitement ressemblantes, l'une avait les pieds de grandeur naturelle, elle serait regardée comme indigne de la famille, et vouée à la bassesse et à l'obscurité (2).

On ignore l'origine et les motifs d'une coutume aussi bizarre

Les paysanes Chinoises et les femmes du peuple en général sont très-laborieuses, et exercent un grand nombre de professions utiles. Quoi-

(1) Consultez les Planches.

(2) *Voy.* Macartney, ouv. cité.

qu'asservies au chef de la famille, elles sont heureuses par suite de la douceur qui distingue les mœurs de la Chine.

L'empereur a un grand nombre de concubines, qui, à sa mort, passent dans un palais séparé, où elles sont vouées à un éternel célibat.

La continence volontaire des hommes n'est pas regardée comme une vertu à la Chine. Il y a cependant quelques maisons de vestales, auxquelles, malgré la politique chinoise, dont toutes les vues sont dirigées vers la population, on accorde cette admiration froide et cette estime qu'inspire ordinairement la persévérance nécessaire pour exécuter avec constance des choses très-difficiles.

Les courtisanes sont tolérées et reléguées dans les faubourgs. Leur nombre est proportionné à celui des célibataires.

Les Chinois se marient ordinairement jeunes. La femme est conduite à son époux, sans que celui-ci l'ait encore vue. Elle ne reçoit pas d'autre dot qu'un trousseau plus ou moins riche, suivant la fortune des parens.

En Chine, les hommes ne sont pas employés pour les accouchemens : on ne pratique jamais la saignée pendant la durée de la grossesse.

Chez la même nation, les femmes de distinction

ne peuvent se remarier après la mort de leur époux. Plus heureuses, les femmes des classes moyennes ont la liberté de se consoler du veuvage par un nouvel hymen.

Les femmes qui abandonnent leur mari, et qui désertent sa maison pour suivre un séducteur, sont punies d'une manière infamante (1).

Une partie de tous ces usages relatifs aux femmes, est commune aux Chinois et aux Japonais. Chez ceux-ci, les dévots, après avoir fait la prière dans les temples, vont chercher des courtisanes, qui sont des espèces de religieuses dont l'habitation est fixée dans des maisons consacrées à la religion et à l'amour (2).

Des dispositions différentes, d'autres mœurs, d'autres coutumes nous sont présentées par les contrées très-étendues qu'occupent les Indous, dont le physique et le moral offrent un caractère trop remarquable, pour ne pas regarder la portion du globe occupée par ces peuples, comme un des grands espaces de la terre auquel répond la patrie spéciale de l'une des principales variétés de l'espèce humaine.

La forme et la condition des femmes sont assez variées dans ces diverses régions. Le type

(1) Par le fouet. *Voy.* Macartney, ouv. cité.

(2) *Voy.* Raynal, *in*-4°., t. Ier., p. 231.

mongolique n'y est jamais altéré au point d'être méconnaissable.

La jeunesse est généralement prématurée et rapide dans presque toutes ces contrées. Les filles sont nubiles à 8 et 10 ans, mères à 11 ou 12, et décrépites à 30. Le physique des femmes et le moral présentent d'ailleurs une foule de variétés.

A la Cochinchine, les traits sont grossiers, la physionomie générale du sexe faiblement exprimée ; les femmes vont même jusqu'à partager avec les hommes l'habitude de fumer.

Dans les autres parties de la presqu'île au-delà du Gange, les femmes ont le teint plus basané. Celles de Siam sont remarquables par la forme excessivement volumineuse de leur sein. A Formose, les femmes ne peuvent accoucher sans crime avant 35 ans. Avant cette époque, des prêtresses leur foulent le ventre et les font avorter. Plusieurs voyageurs s'accordent sur cette loi ; et Montesquieu en trouve le motif dans un excès de population.

Dans le royaume de Pégu, les mœurs sont très-corrompues, et la nature souvent outragée par ces goûts illicites, et par ces aberrations d'un sentiment que les femmes de cette partie de l'Asie ont, à la vérité, cherché à rappeler à sa première direction, mais par les moyens les moins

propres à répondre à leurs intentions (1).

Au royaume d'Ava, de l'état duquel M. Symes a publié récemment une excellente relation, les femmes sont moins basanées que dans l'Indostan; leur taille est bien prise. Leurs cheveux sont durs et noirs comme chez toutes les variétés qui tiennent à la race mongolique.

L'habillement de ces femmes n'est pas sans un certain agrément. Il consiste dans un vêtement serré et dans une pièce de soie ou d'étoffe qui se drape avec grace, et laisse la jambe à découvert jusqu'au-dessus du genou, comme dans presque toute l'Asie méridionale. Une coquetterie bizarre engage à se noircir les dents : on se peint aussi, mais en rouge, la paume de la main et les ongles. Le sein est parfumé avec du bois de sandal. L'épilation est généralement pratiquée; mais les hommes seuls conservent quelques habitudes qui rappellent le tatouage.

L'usage des sérails n'est pas adopté dans le royaume

(1) En voilant à peine leurs charmes, et en calculant la disposition de leur habillement de manière à montrer les plus secrets. Mauvais moyen; et il se pourrait, dit Montaigne, qu'elles y perdent plus qu'elles n'avancent, et qu'une faim entière est plus âpre que celle qu'on a rassasiée, au moins par les yeux.

d'Ava. Les femmes cependant y sont traitées par le Législateur comme une espèce inférieure, et leur témoignage n'est pas reçu en justice.

Le concubinage est toléré; mais les concubines qui sont esclaves, appartiennent à la femme après la mort du mari.

Les Byrmans attachent une grande importance à la population, et cherchent à en favoriser le perfectionnement par le croisement des races : en conséquence, tout en accordant aux étrangers le droit d'acheter des femmes dans le pays, ils leur refusent celui de les expatrier (1).

Au Bengale, et dans l'empire du Mogol, les femmes ont le teint très-basané et comme olivâtre. Suivant Tavernier, elles ont les cuisses excessivement longues, et le corps très-court. Elles sont en général d'une propreté recherchée, accouchent facilement, et sont remarquables par leur fécondité. Les Bengaloises passent pour être très-lascives : elles sont mieux faites que les autres indiennes.

Au nord du Bengale, dans le Bootan, les Indiens, développés et fortifiés par le climat des

(1) *Voy.* Relation de l'Ambassade anglaise envoyée dans le royaume d'Ava, ou empire des Byrmans, par le major Michel Symes, trad. par Castéra.

montagnes, ont des formes plus prononcées, le teint moins basané, et des habitudes moins asiatiques. Les femmes se ressentent de ces dispositions.

Les Cachemiriennes ne répondent pas à la description qu'en a donnée Bernier. Elles ont seulement le teint moins foncé; mais suivant Forster, leurs traits sont grossiers, leur tournure pesante et sans grace, leurs jambes trop volumineuses : leur habillement est d'ailleurs de très-mauvais goût et très-mal calculé, pour montrer ou laisser voir les formes.

Dans l'île de Ceylan, les Chingulais, qui sont une branche de la tribu des Indous, ont des femmes très-agréables, et dont la physionomie a beaucoup de cette sensibilité vive qui distingue les femmes en Europe.

Les femmes sont les compagnes, les amies de leurs époux, et les mœurs tempèrent la sévérité de certaines lois sur les rapports entre les deux sexes.

Dans plusieurs parties de l'Inde, et dans les îles qui avoisinent ce continent, on a observé, relativement à la condition des femmes et au mariage, plusieurs coutumes très-éloignées des mœurs des autres nations.

Le préjugé barbare, qui forçait les veuves de

se brûler vives sur le bûcher de leur époux ; n'est pas encore détruit d'une manière générale.

A Siam, la consommation du mariage doit précéder les cérémonies nuptiales. Aux Philippines, les maris paient des moines pour vaincre les obstacles qu'ils supposent que la virginité de leur jeune épouse doit leur opposer. Le roi de Canicut en use ainsi, et confie à un prêtre, qui fait près de lui l'office de grand aumonier, le soin de lui préparer des plaisirs faciles. Les Canarins de Goa, si on en croit quelques voyageurs, ont une coutume bien plus bizarre. Ils prostituent à une idole de fer les jeunes fiancées, et la cérémonie ne se termine qu'au moment où les parens sont persuadés que le dieu a accepté les prémices de leur fille. On a prétendu que les Chingulaises pouvaient passer successivement à tous les individus mâles de la famille du premier mari; ce fait n'a pas été confirmé. Mais au Malabar, dans la classe des *Naires*, aucun individu mâle ne peut avoir plus d'une femme; et une femme, au contraire, peut avoir plusieurs maris de cette classe. Montesquieu explique ainsi l'origine de cette loi : Les Naires sont la caste des nobles, qui sont les soldats de toutes ces nations. En Europe, on empêche les soldats de se marier. Dans le Ma-

labar, où le climat exige davantage, on s'est contenté de leur rendre le mariage aussi peu embarrassant qu'il est possible : on a donné une femme à plusieurs hommes ; ce qui diminue d'autant l'attachement pour une famille et les soins d'un ménage, et laisse l'esprit militaire. Au Bootan et au Thibet, la pluralité des maris est aussi un usage consacré par les mœurs nationales (1).

Les courtisanes de l'Inde sont des femmes généralement plus agréables que les autres : elles conservent encore même de nos jours, dit l'auteur de l'Histoire des Fêtes et des Courtisanes de la Grèce, l'expression du caractère qu'elles eurent dès la plus haute antiquité, et qui semble avoir été le type primitif et grossier des mœurs élégantes des Aspasie et des Laïs. Ces femmes, consacrées au culte du plaisir, sont ordinairement poëtes, cantatrices et danseuses. Les plus célèbres sont connues sous le nom de Balliadères : elles répondent aux *Almé* des contrées plus occidentales de l'Asie. Ces courtisanes, qui sont appelées à toutes les fêtes et cérémonies, soit civiles, soit religieuses, vont en troupe

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, t. II, *in*-16, p. 162 et 163.

et forment des chœurs. « Il y a, dit Raynal, des troupes moins choisies dans les grandes villes, pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leurs femmes. Il y a aussi des troupes conduites par de vieilles femmes, qui, d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent les directrices ».

» Par un contraste bizarre, dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs, pour ajouter à notre musique militaire, et qui, aux Indes, se nomme *tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses; tandis que les Balliadères, échauffées par le desir de plaire et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes ». « Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets, tout respire cette passion et en exprime les voluptés et les fureurs ».

» Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art et la richesse de leur

parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bras-selets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines; et des voyageurs attestent que cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres ornemens par le charme de la symétrie, et d'un effet inexpliquable, mais sensible avec le tems ».

» Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans : c'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singulière : ce voile, qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les

molles ondulations ; il n'ôte rien à la volupté ».

« La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une tête d'aiguille teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable ».

« Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Balliadères. On résiste difficilement à leur séduction ; elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées ».

RAYNAL, *Hist. philosoph. des deux Indes.*

La sévérité des loix indiennes sur l'adultère, cette sévérité qui contraste si fortement avec le climat, paraît tenir à la crainte du mélange des castes : mais quelque soit la cause et les

motifs de ces loix, leur cruauté est atroce et sans proportion avec le délit (1).

Dans les îles les plus voisines du continent de l'Asie, et non loin de l'Inde, du Japon et de la Chine, les habitans se rapprochent par le physique et par le moral, des variétés attachées au continent de l'Asie ; mais en pénétrant plus avant dans l'Océan, depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux méridiens où l'on approche davantage de la côte occidentale de l'Amérique, on trouve, à différentes distances et dans différens archipels placés entre les tropiques, la même tribu ou variété, que l'on

(1) Ce que nous appelons commerce galant, le code indien le nomme adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultère des présens, qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultère consommé qui est puni de mort. La fille d'un Brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement deshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front des parties sexuelles de la femme : on les déchirera à sa complice, et elle sera mise à mort. *Voy.* Raynal, *Hist. des deux Indes*, *idem*, *in*-4°., t. Ier., p. 46.

peut appeler la nation phénicienne du monde oriental.

Le nom de race malaise, est aussi donné à cette variété de l'espèce humaine, dont les colonies ont peuplé presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, et perdu dans leur dissémination le souvenir de leur origine commune, retrouvée par les voyageurs philosophes dans la conformité des usages, des institutions et du langage.

Nous ne chercherons pas à suivre toutes les variations du type et de la condition de la femme, parmi les divisions nombreuses de cette grande famille, dont les établissemens renferment, suivant la remarque de l'éditeur du troisième voyage de Cook, plus de moitié de la circonférence du globe : nous nous bornerons à quelques détails sur les Otaïtiens, mieux observés et mieux connus, et d'ailleurs plus policés.

Wallis fut le premier européen qui visita Otaïti, Bougainville le suivit, et depuis Cook, Vancouver et les missionnaires établis dans cette île, n'ont presque rien laissé à desirer sur ce qu'elle présente d'intéressant pour l'histoire naturelle de l'homme.

Les femmes d'Otaïti, moins exposées à l'air

que les hommes, sont aussi moins basanées; mais ce qui les distingue, dit Bougainville, c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont pas été défigurés par quinze ans de torture.

La jeune danseuse, dont nous avons fait graver le portrait en pied, laisse entrevoir avec la plus belle expression ce développement et cette pureté de formes, qui excitèrent l'admiration des Européens. Suivant le récit des Missionnaires anglais, qui, dans un voyage exécuté dans les années 1796, 97 et 98, ont observé les Otaïtiens avec beaucoup de détail, la délicatesse et la grace des traits du visage ne répondent pas chez les femmes à la beauté des formes; et en général, les Otaïtiennes ont une physionomie trop masculine, et un aspect de force et de vigueur qui ne convient pas à leur sexe. Voici le portrait qu'en font ces bons missionnaires : « Les Otaïtiennes ont la peau très-brune, mais fine et douce au toucher; leurs yeux sont noirs et brillans; leurs dents blanches et bien rangées ». Il paraît que depuis la première visite des Européens, les femmes d'Otaïti ont perdu sensiblement de leur beauté. Vancouver laisse entrevoir qu'il les trouva moins belles; et rapporte que les Otaïtiens sont sérieuse-



Danseuse d'Otaïti.

ment affligés de ce changement, qu'ils attribuent à nos honteuses maladies d'Europe.

Du reste, les Otaïtiens paraissent avoir des idées exactes sur la beauté, et, lorsqu'ils venaient offrir leurs femmes et leurs filles aux Européens, ils exigeaient plus ou moins, suivant qu'en effet les faveurs de ces femmes méritaient davantage d'être recherchées. Quelques cloux suffisaient pour payer les moins jolies : une hache était un prix réservé pour ce que les insulaires pouvaient offrir de plus admirable dans ce genre.

Les Otaïtiennes sont très-propres ; elles se baignent souvent, et donnent de l'éclat à leurs cheveux, et de la souplesse à leur peau avec l'huile de Coco. Elles sont long-tems jeunes, ce qu'il faut sans doute attribuer à la beauté du climat et au régime extrêmement frugal de ces femmes.

Leur coquetterie n'est pas très-éclairée : elles disposent, à la vérité, avec assez de grace, la Pagne grossière ou l'étoffe de murier dont elles se couvrent ; mais elles se défigurent par l'habitude du tatouage. En présence des chefs, elles sont obligées de se découvrir le sein et les épaules. La pudeur étant un

sentiment qui leur est inconnu, elles se présentaient nues aux Anglais et aux Français, lors de leur débarquement, et les engageaient à user des charmes qu'elles offraient ainsi à leurs yeux, en cherchant à ajouter à leur effet par l'expression de leurs mouvemens et de leurs attitudes (1).

Les Otaïtiennes croient aussi inutile de voiler leurs plaisirs que leur personne, et sacrifient publiquement à l'amour. Cet acte fait même partie du culte et des solennités. « Les Otaïtiens, dit Cook, après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de six pieds, et une jeune fille de onze à douze ans, sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, et ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, et en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie; car

(1) Voy. le *Voyage autour du Monde* sur la frégate la *Boudeuse*, etc., par Bougainville.

elle donnait à la fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle ; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin ».

Les Otaïtiennes sont bonnes, affectueuses, et d'une sensibilité si vive, que dans leurs chagrins elles se déchirent avec une dent de requin, et versent abondamment leur sang et leurs larmes, en présentant les signes les plus pathétiques de la douleur et du désespoir. A la mort de ceux qu'elles chérissent tendrement, elles ne les abandonnent pas, après quelques témoignages de tristesse. Fixées près de ces dépouilles adorées, elles ne craignent pas même de s'exposer aux émanations putrides dont ces restes chéris ne tardent pas à devenir le foyer.

Les femmes, à Otaïti, sont regardées par les hommes comme des êtres inférieurs, comme une espèce secondaire : cependant elles ne sont pas accablées de travaux, et cultivent et développent dans de doux loisirs tous leurs moyens de séduction.

Les Otaïtiens peuvent avoir plusieurs femmes, qui payeraient de leur vie des infidélités que le mari n'aurait pas permises, et sur lesquelles, à la vérité, il ne se montre pas difficile. La reine est plus indépendante : elle se fait porter

par ses sujets ; et véritable Messaline, s'abandonne sans retenue aux caresses brutales de ses porteurs (1). Elle jouit d'un singulier privilége (2). Du reste, le mariage, à Otaïti, est une simple convention ; il se renouvelle après chaque accouchement. Lorsque celui-ci est terminé, la mère est plongée dans un bain de vapeur, et ensuite dans un bain d'eau froide. Elle demeure dans la solitude et l'isolement le plus absolu, jusqu'à ce que l'extrémité du cordon ombilical, qu'elle coupe à trois pouces, soit flétrie et tombée. Lorsque les enfans sont le fruit d'une union inégale, les mères leur donnent impitoyablement la mort, sans que cet infanticide passe pour un crime. Les missionnaires anglais ont vainement essayé d'abolir une coutume aussi barbare. Il est probable, néanmoins, que leur zèle et la confiance qu'ils ont inspirée aux insulaires parviendront à détruire ce cruel usage. Ce qui, sans doute, occasionnera le plus de surprise à ce sujet, c'est que la résistance vienne sur-tout des mères, et que les hommes aient témoigné moins

(1) Voy. *Biblioth. Britann.*, Lettres et Arts, tom. XVII et XVIII, l'extrait très-étendu du *Voyage des Missionnaires à l'Océan pacifique* en 1796, 97, 98.

(2) De celui de manger des poux.

de répugnance pour se conformer aux avis des bons missionnaires.

Une autre coutume bien différente, mais non moins éloignée des mœurs des nations policées, consiste dans l'habitude hospitalière d'offrir les femmes et les filles aux étrangers. Tous les voyageurs se sont accordés sur ce point ; et les missionnaires rapportent eux-mêmes, que lors de leur arrivée, *Manne*, le vieux prêtre, amena à bord du vaisseau anglais cinq femmes toutes jeunes et jolies, pour que les Européens en fissent usage, et qu'il parut surpris et fâché de savoir le lendemain qu'aucune de ces femmes n'avait été agréée. Le capitaine Wilson essaya, pour le consoler, de lui démontrer les inconvéniens de la polygamie, ce qui parut lui déplaire beaucoup; tandis que les jeunes femmes approuvaient par leurs gestes et en disant : *my*, *ty*, *my*.

Les Français qui accompagnaient M. de Bougainville furent aussi bien traités que les Anglais; et comme nous l'avons déjà vu, les Otaïtiens s'empressèrent, à leur arrivée, de leur faire agréer celles de leurs femmes qui paraissaient les plus jeunes et les plus jolies.

Au sujet de ces offres galantes et courtoises, Diderot peint de la manière suivante la situation d'un chaste aumônier auquel elles furent adressées,

avec une éloquence à laquelle il eût été bien difficile de résister.

Dialogue entre l'Aumônier de Bougainville et Orou, Otaïtien.

B. Dans la division que les Otaïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier devint le partage d'Orou. L'aumônier et l'Otaïtien étaient à-peu-près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

— Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien ; si tu dors seul, tu dormiras mal ; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient ; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfans.

La mère ajouta : — Hélas, je n'ai point à

m'en plaindre ; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute.

L'aumônier répondit :

—Que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ses offres.

Orou répliqua :

—Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel la nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfans te demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état ; mais ton premier devoir est d'être homme, et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les mœurs d'Orou ; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs d'Otaïti. Les mœurs d'Otaïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres ? c'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? en ce cas les mœurs ne sont ni pires, ni meilleures que les

nôtres? En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends; j'avoue que j'ai tort, et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages: elles craignent que tu n'aies remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffirait-il pas? Sois généreux!

L'aumônier. Ce n'est pas cela: elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion! mais mon état!

Orou. Elles m'appartiennent, et je te les offre: elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupule. Je n'abuse point de mon autorité, et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique aumônier convient que jamais la providence ne l'avait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune, il s'agitait, il se

tourmentait ; il détournait ses regards des aimables suppliantes, il les ramenait sur elles; il levait ses mains et ses yeux au ciel. — Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux, et lui disait : Étranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfans, Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point! Étranger, honnête étranger, ne me rebute pas! Rends-moi mère; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Otaïti, qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein, dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus, je te benirai toute ma vie; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils; nous le prononcerons sans cesse avec joie; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards

si expressifs et si touchans, qu'elle pleurait; que son père, sa mère et ses sœurs s'éloignèrent; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant: Mais ma religion, mais mon état, il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits: elles embrassaient leur sœur, et faisaient des vœux sur elle. Ils déjeûnèrent tous ensemble; ensuite Orou demeuré seul avec l'aumônier, lui dit:

— Je vois que ma fille est contente de toi, et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit:

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent?

Orou. C'est moi.

L'Aum. Eh bien! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

Orou. Il a donc des pieds, des mains une tête?

L'Aum. Non.

Orou. Où fait-il sa demeure ?

L'Aum. Par-tout.

Orou. Ici même ?

L'Aum. Ici.

Orou. Nous ne l'avons jamais vu.

L'Aum. On ne le voit pas.

Orou. Voilà un père bien indifférent ! Il doit être vieux ; car il a du moins l'âge de son ouvrage.

L'Aum. Il ne vieillit point : il a parlé à nos ancêtres ; il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions comme bonnes ; il leur en a défendu d'autres comme mauvaises.

Orou. J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?

L'Aum. Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.

Orou. Pour toute leur vie ?

L'Aum. Pour toute leur vie.

Orou. En sorte que s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme..... mais cela n'arrive point ; car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'Aum. Non, il les laisse faire ; et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays, et ils commettent un crime.

Orou. Je serais fâché de t'offenser par mes discours ; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.

L'Aum. Parle.

Orou. Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature et contraires à la raison, faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et sans outils ; qui est par-tout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher et qui n'empêche pas.

Orou continue, et parle très-longuement. Il fait ensuite plusieurs questions à l'aumônier sur les mœurs d'Europe, et témoigne un singulier étonnement à chaque réponse qu'il reçoit. On pourra en juger.

Orou. Un jeune homme d'Europe ne couche-t-il jamais sans permission des Magistrats avec une jeune fille?

L'Aum. Je mentirais, si je te l'assurais.

Orou. La femme qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

L'Aum. Rien de plus commun.

Orou. Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas : s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature ; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbécilles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'Aum. Les coupables qui échappent à la sévérité des lois, sont châtiés par le blâme général.

Orou. C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation, et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'Aum. La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

Orou. Déshonorée! et pourquoi?

L'Aum. La femme infidelle est plus ou moins méprisée.

Orou. Méprisée! et pourquoi?

L'Aum. Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

Orou. Un lâche ! un séducteur ! et pourquoi ?

L'Aum. Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : l'époux trahi partage la honte de sa femme.

Orou. Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là ! et encore tu ne dis pas tout : car, aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété, d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses, d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment ; les filles en imposent à leurs parens, les maris à leurs femmes, les femmes à leurs maris ; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfans ; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs, des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort.

Le dialogue continue, et Orou, à son tour, donne plusieurs détails piquans sur les mœurs des naturels.

Orou. L'heureux moment pour une jeune

fille et pour ses parens, que celui où sa grossesse est constatée ! Elle se lève ; elle accourt ; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père ; c'est avec des transports d'une joie mutuelle qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet événement. Maman ! mon papa ! embrassez-moi ; je suis grosse ! — Est-il bien vrai ? — Très-vrai. — Et de qui l'êtes-vous ? — Je le suis d'un tel....

L'Aum. Comment peut-elle nommer le père de son enfant ?

Orou. Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore ? Il est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages ; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'Aum. Et cette règle est bien scrupuleusement observée ?

Orou. Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle des deux lunes n'est pas long ; mais lorsque deux pères ont une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'Aum. A qui appartient-il donc ?

Orou. A celui des deux à qui il lui plaît de le donner ; voilà tout son privilége : et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu conçois que, parmi nous, les liber-

tines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'Aum. Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

Orou. Nous en avons même de plus d'une sorte; mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage: tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi, qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Otaïti? Regarde-moi: comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes, mais pas un plus brave que moi: aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'Aum. Mais de tous ces enfans que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

Orou. Le quatrième, mâle ou femelle. Il s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de

femmes et d'enfans, ou de bras de tout âge et de toute fonction, qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L'Aum. Je le conçois. Qu'est-ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois.

Orou. Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec des hommes, est une libertine : celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile, est un libertin.

L'Aum. Et ces voiles gris?

Orou. Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes, est une libertine : celui qui le relève et s'approche de la femme malade, est un libertin.

L'Aum. Avez-vous des châtimens pour ce libertinage?

Orou. Point d'autre que le blâme.

L'Aum. Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

Orou. Pourquoi non?

L'Aum. Passe pour la fornication; mais l'inceste! mais l'adultère!

Orou. Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots *fornication*, *inceste*, *adultère ?*

L'Aum. Des crimes, des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

Orou. Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles d'Otaïti, ni par conséquent les mœurs d'Otaïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre ; et quelle sera cette règle ? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière ? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions ? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste ?*

L'Aum. Mais un *inceste*....

Orou. Un *inceste ?*... Y a-t-il long-tems que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde ?

L'Aum. Non.

Orou. Fit-il toute l'espèce humaine à-la-fois ?

L'Aum. Non. Il créa seulement un homme et une femme.

Orou. Eurent-ils des enfans ?

L'Aum. Assurément.

Orou. Supposons que ces deux premiers parens n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première, ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'Aum. Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

Orou. Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'Aum. Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendraient la sûreté d'un chef, et la tranquillité d'un état, si toute une nation, composée de plusieurs millions d'hommes, se trouvait rassemblée autour d'une cinquante de pères de famille?

Orou. Le pis-aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société, il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

L'Aum. Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

Orou. A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier

la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

L'Aum. Et le commerce des pères avec leurs filles ?

Orou. Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfans.

L'Aum. Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la nature a disgraciées, ne doit pas être heureux dans Otaïti.

Orou. Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'Aum. Pour les unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très-communes.

Orou. Et très-approuvées.

L'Aum. A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout-à-fait innocente.

Orou. Étranger! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car par-tout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue, et qu'on la fasse : de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons des vieilles, dissolues, qui sortent

la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au nord de l'île ou l'esclavage, est leur châtiment; des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parens (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens, qui déposent leur chaîne avant le tems prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parens); des femmes à qui le tems de la grossesse paraît long; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes; et tu ne saurais croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

— Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île, à visiter les cabanes; et que le soir, après avoir soupé, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé que Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : *Mais ma religion! mais mon état!* que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto l'aînée, et que la

quatrième nuit il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

Le philosophe que nous venons de citer n'a pas donné les véritables motifs de l'offre et de l'abandon des femmes à Otaïti. Il entre dans cet usage plus d'intérêt que de courtoisie et de patriotisme. Les faveurs accordées aux Européens se payaient toujours avec quelques présens ; et sur ces bords lointains, nos grossières quinquailleries d'Europe devenaient des bijoux, avec lesquels on obtenait aisément les beautés les plus distinguées. Les chefs ne résistaient pas même à cette séduction. L'un d'eux, Potatow, offrit de prostituer sa femme, Wainée-ou, pour avoir des plumes de perroquet rouge, et la présenta au capitaine Cook.

Tunica velata, recincta.

Les insulaires eux-mêmes paraissent acheter les faveurs des femmes ; du moins les Otaïtiens les plus pauvres sont le plus souvent célibataires.

Le même usage paraît adopté dans presque tous les lieux habités par la race Malaise. A la nouvelle Hollande, les femmes se vendent même à leurs maris ; et celle de Ben-nil-long, qui visita l'Angleterre en 1795, lui revint à son retour pour un joli corset d'Europe et un bonnet couleur de rose.

Dans les autres îles de la mer du Sud, la beauté, les avantages et le bonheur des femmes répondent assez généralement aux diversités de climats, dont les causes morales, qui sont si puissantes chez les peuples policés, ne peuvent guère modifier ou changer l'influence chez des peuples presque sauvages, et arrêtés à leurs premières époques de civilisation. On doit consulter, sur cet important objet, les voyages de Waillis, Bougainville, Cook, Vancouver, et sur-tout la relation du voyage des Missionnaires anglais en 1796, 97 et 98.

Nous joindrons encore à ce qui précède ; quelques détails trop liés à notre sujet, pour que nous puissions les omettre sans laisser un vide dans ce tableau.

Les Otaïtiennes, dont nous avons déjà tant parlé, ont sur tout ce qui concerne les Européens, une curiosité qui leur est commune, à la vérité avec les hommes, mais qu'elles éprouvent et manifestent d'une manière beaucoup plus remarquable. La reine, dit les missionnaires dont nous avons cité la relation, ouvrit la chemise de M. Cover sur la poitrine et à ses manches, pour examiner attentivement sa peau, et elle parut étonnée que l'on pût voir ses veines aussi nettement : aux îles Marquises, les femmes malaises

donnèrent aux missionnaires une preuve bien plus singulière de leur curiosité.

« Ténaé (le chef d'une de ces îles), pour amuser ses hôtes, leur proposa d'aller passer deux ou trois jours dans une autre vallée de l'île. M. Cook y consentit volontiers; mais M. Harris ne voulant pas être de la partie, Ténaé lui laissa sa femme, en le priant de la considérer comme la sienne propre. Il eut beau protester contre l'arrangement, la femme du prince comptait sur les attentions de M. Harris. Quand elle vit qu'elle ne les obtenait pas, elle alla le dénoncer aux autres femmes ses voisines, qui vinrent en foule pendant le sommeil de M. Harris, pour s'assurer s'il n'en imposait point sur son sexe. Il fut si effrayé des manières libres de ces femmes, en se réveillant au milieu d'elles, qu'il résolut de fuir un pays qui avait de telles mœurs (1) ».

(1) Ce fait a beaucoup d'analogie avec l'aventure qui faillit faire mourir de peur le cuisinier de M. de Bougainville.

« Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté

Dans cette même île, les femmes avaient donné aux Européens, au moment où elles apperçurent

---

le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande ; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cent Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan ; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment la pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une telle activité ».

« Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir

leurs vaisseaux, ces témoignages d'empressement et de bonne volonté, dont elles sont si prodigues dans toutes ces îles. Les bons missionnaires, qui paraissent un peu se complaire dans ces sortes de détails, les présentent de la manière suivante :

« Quoiqu'il fut nuit, il vint deux femmes à la nage pour être admises dans le vaisseau ; et voyant que nous ne les recevions pas, elles nous crièrent pendant plus d'une demi-heure, d'un ton de voix suppliant, et nageant toujours autour du vaisseau : « Waheini ! Waheini ! » Nous sommes des

---

à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en la pressant de contenter les desirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre ».

femmes ! nous sommes des femmes ! Enfin elles se lassèrent, et retournèrent à terre à la nage. Nos deux Indiens les y suivirent, après avoir en vain sollicité le capitaine de les laisser coucher à bord : il en craignit la conséquence ».

» Le lendemain 6, de très-bonne heure, il nous vint des visites. Sept jeunes filles, remarquables par leur beauté, vinrent du rivage à la nage; et elles passèrent trois heures entières à nager et folâtrer autour du vaisseau, nous criant toujours : « Waheini ! » Pendant ce tems-là, quelques-uns des habitans de l'île vinrent à bord du bâtiment, et entr'autres un chef, qui demanda au capitaine que sa sœur, qui était parmi les nageuses, fût admise sur le bâtiment. On le lui accorda. Cette jeune fille avait le teint assez beau, légèrement jaunâtre, mais d'un coloris de santé, avec une teinte de rose sur les joues. Elle était grande, et d'une taille un peu forte; mais la symétrie de ses traits et les proportions de tous ses membres étaient telles, qu'elle aurait pu servir de modèle à un statuaire. Notre petite Otaïtienne, qui était pourtant jolie, fut tout-à-fait éclipsée, et parut le sentir; mais elle avait l'avantage par sa douceur, sa gentillesse, et sur-tout sa modestie. Elle eut honte de voir une femme nue au milieu de nous : elle se hâta de la vêtir d'un habillement

d'Otaïti, et cette parure lui allait fort bien. Quand les autres nageuses virent cette toilette, elles nous importunèrent de plus en plus pour être admises. Leur nombre augmentait continuellement ; et lorsque nous vîmes que décidément elles ne voulaient pas retourner au rivage, nous en eûmes pitié, et nous les fîmes monter sur le bâtiment. Ces femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture de feuilles vertes. Elles espéraient obtenir des habillemens, comme la première ; mais il n'y eut pas moyen de leur en distribuer à toutes ; et même nos chèvres, qui étaient avides de feuilles vertes, déshabillèrent ces pauvres Indiennes comme par malice ».

Les détails que les mêmes voyageurs donnent sur les efforts qu'ils ont employés pour détruire, à Otaïti, la coutume de tuer les enfans nés d'une union avec mésalliance, méritent d'être rapportés (1).

« Le 8, l'un des *Arreoies*, qui était *tayo* du frère Henri, vint nous voir avec sa femme, qui était enceinte. Ils venaient prendre congé de nous, avec l'intention de détruire l'enfant qui naîtrait pendant l'absence qu'ils allaient faire. Nous leur fîmes des représentations contre cette horrible

(1) *Voy. Bibl. Brit.* Littér. et Arts, t. XVII, p. 495.

coutume. La mère parut touchée, et voulait sauver son enfant; mais le chef, tout en reconnaissant que c'était un acte cruel, persista dans son dessein, en s'appuyant de la coutume établie, en insistant sur la perte du privilège des nobles, si une fois on épargnait les enfans qui proviennent d'unions inégales, et envisageant dans les effets de cette compassion la dissolution complette de la société. Nous offrîmes de bâtir une maison pour les femmes enceintes, de prendre les enfans nouveaux-nés sous notre protection immédiate, de les nourrir et de les élever. Nous lui annonçâmes que cet acte féroce l'excluait de toutes relations avec nous, et qu'il ne manquerait pas d'éprouver le courroux d'*Eatooa*. Il nous répondit que quand il verrait un chef puni par Eatooa, pour avoir tué un enfant, il renoncerait à cette coutume, et il nous demanda si ses ancêtres avaient jamais été punis de la divinité pour avoir commis les mêmes meurtres. Cependant les menaces des frères firent quelque impression sur ce chef. Il était pensif quand il nous quitta. Quelques jours après il revint, et nous dit que si l'enfant venait au monde en vie, il nous le remettrait pour l'élever : il nous renouvela cette promesse une seconde fois, en se soumettant à notre déplaisir, s'il y manquait. »

« Le 9, le frère Louis prêcha, en prenant pour texte : « Tu ne tueras point ». Le roi, la reine, Manne-manne, et plusieurs insulaires, étaient présens. Ils dirent ensuite dans leur langue, que le mot anglais était bon : « Tu ne tueras point d'enfans, et tu ne sacrifieras point d'hommes ». Le grand prêtre murmura quelque chose. Nous lui demandâmes ce qu'il disait : il répondit qu'il les exhortait à abandonner leurs usages criminels ».

« Pomarre et Ideah, étant revenu à midi, ils entrèrent dans l'appartement des frères mariés, et les trouvèrent en conversation avec les *Arreoies*, ou chefs, sur le mal qu'il y avait à détruire les enfans nouveaux-nés. On s'adressa alors à Ideah, qui était elle-même enceinte d'un Toutou, et qui continuait de vivre en bonne intelligence avec Pomarre, qui avait pris une autre femme. Nous fîmes nos efforts pour la convaincre que le meurtre d'un enfant était un crime horrible, sur-tout pour une mère. Nous promîmes de recevoir immédiatement l'enfant, et de le soigner. Elle écouta tout cela d'un air sombre, et ne répondit point. Nous nous adressâmes à Pomarre, et nous le suppliâmes d'interposer son autorité pour faire cesser de tels actes. Il le promit. Il nous dit que le capitaine Cook lui avait

déjà dit que cela était mal, mais qu'il n'avait pas demeuré assez long-tems parmi eux pour leur faire abandonner cette pratique. Nous insistâmes alors avec plus de force. Nous lui dîmes que nous étions venus exprès à Otaïti pour faire cesser cet usage barbare, et nous l'avertîmes que s'il n'avait pas égard à nos instructions, nous quitterions l'île pour aller nous établir ailleurs. Il parut effrayé de cette idée, et promit d'employer toute son autorité selon nos vues. Manne-manne étant survenu, nous lui dîmes que s'il continuait à offrir des sacrifices humains, nous deviendrions ses ennemis. Il nous promit d'y renoncer; et nous lui observâmes que Dieu connaissait son cœur et jugeait s'il était de bonne foi ou non dans sa promesse ».

» Nous revînmes à Ideah. Nous la suppliâmes de permettre que nos femmes eussent soin de son enfant. Nous lui représentâmes que son exemple serait du plus heureux effet sur le reste de la nation. Comme nous connaissions son goût pour les vêtemens européens, nous lui promîmes trois chemises, et d'autres vêtemens, lorsque le vaisseau reviendrait à l'île. Nous l'assurâmes encore que nous rendrions compte de sa conduite à la reine Charlotte et aux princesses d'Angleterre; qu'elle s'assurerait ainsi leur amitié, et en recevrait

certainement des présens considérables. Elle répondit à tout cela que l'enfant qu'elle portait n'était pas noble, et que s'il avait été de Pomarre, il aurait vécu. Après avoir dit ces mots, elle s'éloigna avec son Toutou, qui avait entendu ce dialogue avec une indifférence profonde. . . .
. . . .

« Le 12, Ideah reparut en public, après une absence de deux jours. Manne-manne nous apprit qu'elle avait accouché, et qu'elle avait tué son enfant. Nous résolûmes de ne plus accepter d'elle aucun présent, et de lui marquer notre désapprobation toutes les fois qu'elle viendrait nous voir. . . . . (1).

A Tongataboo, les femmes d'un certain rang ont de grands privilèges, et sont traitées avec un respect qui distingue le peuple de cette île des autres sauvages, chez lesquels les femmes sont très-subordonnées, comme on le voit dans presque toutes les îles de la mer du Sud.

Aux îles Marquises, on trouve une semblable exception (2).

Aux îles des Amis, Cook remarque qu'on reconnaît moins les femmes à leurs traits qu'à la forme générale de leur corps, qui est beaucoup

(1) Relation des Missionn., *Biblioth.* t. XVI, p. 362.
(2) *Voy.* Raynal, tom. II, p. 94.

plus délicat que celui des hommes. Quelques femmes, ajoute ce célèbre voyageur, ont une physionomie qui indique leur sexe, et dont les traits méritent les éloges que l'on prodigue à la beauté. La petitesse et la délicatesse des doigts égalent ce que les modèles d'Europe peuvent offrir de plus parfait dans ce genre.

Les îles Poggy ou Nassau, placées non loin de Sumatra, et récemment observées par John Crisp, sont habitées par des hommes qui ont tous les caractères des Insulaires de la mer du Sud. Cependant les mœurs y diffèrent un peu. Les femmes y sont moins familières, et elles ne consentirent à monter sur le bâtiment européen, que lorsqu'elles y furent encouragées par les hommes. Nous remarquâmes, dit le voyageur auquel nous empruntons ces détails, nous remarquâmes parmi ces femmes quelques figures très-agréables et des yeux pleins d'expression.

Le vêtement consiste dans un morceau d'étoffe faite d'écorce d'arbre. On l'attache autour des reins, et de manière à former une très-large bande ou ceinture. Lorsque les femmes vont en canots, elles ont un vêtement particulier pour se garantir du soleil. Ce préservatif est formé de feuilles assez bien disposées.

Les femmes sont *tatouées*, principalement sur

l'épaule. Elles ne connaissent pas l'usage de l'huile de cocos.

« Quand il s'agit de mariage, les parens conviennent de tout; après quoi l'époux va chercher sa fiancée. On tue un porc, et on fait une fête. La polygamie n'est pas connue dans ces îles ».

« Dans les cas d'adultère, le mari peut saisir les biens de celui qui l'a offensé ; et quelquefois il punit sa femme en lui coupant les cheveux. Lorsque c'est le mari qui se rend coupable d'adultère, sa femme a le droit de le quitter et de retourner chez ses parens ; mais elle ne peut pas se remarier. Le plus souvent, dans ces cas-là, les parties se réconcilient : au reste, les exemples d'adultère sont rares. Les liaisons entre les jeunes gens non mariés ne sont point regardées comme un crime. Les jeunes filles, loin d'en souffrir dans leur réputation, ne sont que plus recherchées en mariage lorsqu'elles ont prouvé leur fécondité. Les enfans qu'elles ont eus avant le mariage restent dans la maison de l'épouse ».

Ce qui tient à l'habillement et à la cosmétique, dans les îles de la mer du Sud, n'est pas constant et uniforme : mais quelles que soient les modes adoptées par les diverses tribus, elles sont à-peu-près les mêmes pour les deux sexes. Ainsi, dans

les îles occidentales de la mer Pacifique, où le ciel est si doux, les femmes, comme les hommes, n'ont souvent pour tout vêtement qu'une ceinture assez étroite. Les cheveux sont arrangés et disposés de diverses manières. A Tanna, on en fait un grand nombre de cordelettes, que l'on enveloppe avec de l'écorce de liseron, ce qui donne à la tête un aspect très-grotesque. Chez les mêmes Insulaires, les femmes ont les oreilles percées et ornées de morceaux d'écailles de tortue. Ceux de la nouvelle Caledonie et de l'île de Pâques élargissent le trou au point de lui donner plusieurs pouces de diamètre. L'oreille est chargée quelquefois de dix-huit pendans, et descend jusqu'à l'épaule. Les Insulaires de l'île des Amis ont l'oreille percée de deux trous, dans lesquels ils placent horizontalement un morceau de bambou, ou un cylindre d'écaille de tortue.

A Otaïti, la cosmétique est moins grossière, et le vêtement a plus d'élégance. Une grande partie du corps est couverte avec des nattes très-fines ou avec l'étoffe du murier. Le costume des danseuses a une forme particulière : il paraît d'ailleurs que dans plusieurs circonstances les belles Otaïtiennes paraissent dans leurs *natches*, ou fêtes, sans aucune espèce de vêtement. C'est du moins ce que donne à entendre Vancouver,

lorsqu'en parlant des changemens opérés dans cette île, il dit : que par égard pour les Européens, les danseuses ne se découvrirent que jusqu'à la ceinture.

Les femmes des îles de la Société sont les plus propres et les plus recherchées dans leur parure. Elles se baignent très-souvent, et parurent enchantées d'obtenir des peignes des Européens.

Dans le plus grand nombre des îles de la mer du Sud, les femmes font usage de l'huile de cocos, et doivent à ce cosmétique d'avoir la peau d'une douceur et d'un poli admirables.

Aux îles des Amis, les ornemens les plus communs sont des colliers de fruit ou de diverses fleurs odoriférantes. On fait aussi des bijoux avec des coquilles, des os, de la nacre, et on en décore la poitrine, les jambes et les bras (1). Les femmes se fardent avec une poudre jaune.

L'habitude de se peindre différentes parties du corps, et d'y tracer en caractères ineffaçables des lignes et des figures diverses, est aussi un usage très-généralement répandu chez les peuplades dont se compose l'immense tribu des Malais. Les couleurs sont différentes : mais les plus ordinairement employées, sont le noir et le

(1) Cook, 3e. Voyage, *in*-4°., t. II, p. 64.

bleu foncé ; tandis qu'en Europe, dit Bougainville, les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses. C'est une parure, et même une distinction. L'opération nécessaire pour produire ces effets que recherche une coquetterie grossière, se nomme tatouage. Nous l'avons déjà indiquée. Elle se pratique avec un instrument à dents, que l'on appelle *Eoòwéetatattaoù*. Cet instrument est d'os ; on le plonge d'abord dans une eau noirâtre ou dans le suc d'une plante particulière, et on introduit ensuite ses dents dans la peau, en frappant à petits coups avec une espèce de marteau de bois le *tatàé*. Les lignes tracées sur les fesses sont nommées *avarée*. Si elles forment une masse noire, on les désigne sous le nom de *toùmarro*. Les piqûres également imprimées sur les fesses, mais formant des signes honorables de puberté, ont aussi un nom particulier ; ce sont les *totohoowa*. Les prêtres font seuls toutes ces opérations relatives au tatouage, et en échange on leur donne des volailles, du poisson, de l'étoffe ; et depuis l'arrivée des Européens, des cloux et des grains de verre.

Dans le vaste continent de l'Amérique, les naturels sont tout au plus aussi avancés en civilisation que les Insulaires de la mer du Sud. Cependant,

leurs mœurs et leurs habitudes sont bien différentes. Leurs femmes sont très-malheureuses. Livrées à des travaux qui flétrissent ou même arrêtent dans leur développement les charmes de leur sexe, elles sont dans ces contrées, dit Thomas, ce que les Ilótes étaient chez les Spartiates, un peuple vaincu, obligé de travailler pour les vainqueurs.

Dans toutes les parties septentrionales, surtout, l'habitude de la chasse donne aux mœurs une âpreté et une barbarie qui rend la condition de la femme très-malheureuse. Envain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables : tous ces avantages n'ont de prix et ne se maintiennent que pendant leur indépendance. Le joug de l'hymen et la tyrannie conjugale enlèvent, flétrissent tous ces agrémens : et, en effet, la beauté pourrait-elle se développer dans une semblable situation; et lorsque les Américaines se livrent par nécessité à des travaux que la nature ne leur avait pas destinés, comment leurs formes pourraient-elles se conserver et ne pas se flétrir, dans des emplois aussi contraires à leur mode d'organisation ? Telle est la situation des femmes dans une grande partie de ces vastes solitudes de l'Amérique, où quelques peuplades se trouvent placées à de grandes distances les unes des autres, et ne se rapprochent souvent

que pour se combattre et se dévorer. Chez les Iroquois, cette oppression de la faiblesse par la force est poussée à un tel point, que les femmes vont quelquefois chercher à cinquante lieues le gibier que leurs maris ont tué, et que les plus faibles expirent sous le fardeau qu'elles veulent apporter. Les jeunes filles sont beaucoup moins laides et plus heureuses. A mesure qu'elles vieillissent, leur position, dont le malheur date en quelque sorte du moment de l'hymen, devient de jour en jour plus insupportable. Dans un âge plus avancé, elles sont accablées d'infortunes, de mépris et de persécutions Doit-on alors être étonné si, dans leur langue pittoresque, les sauvages, pour témoigner combien ils estiment peu les tribus qui se sont soumises, disent qu'elles doivent désormais occuper parmi les nations une place aussi peu distinguée que celles qu'ils accordent eux-mêmes aux vieilles femmes.

Sur les rives de l'Orénoque, l'oppression du sexe le plus faible par la tyrannie du plus fort, est portée à un tel point, que les mères font périr leurs filles en naissant, dans l'intention de les soustraire aux maux cruels qui leur sont réservés. Raynal suppose que la réponse suivante fut adressée au jésuite Gumila par une de ces

mères, à laquelle il reprochait un de ces infanticides dont le motif avait sa source dans les inquiétudes de l'amour maternel :

« Plût à Dieu, Père, lui dit-elle, plût à Dieu
» qu'au moment où ma mère me mit au monde,
» elle eût eu assez d'amour et de compassion
» pour épargner à son enfant tout ce que j'ai
» enduré et tout ce que j'endurerai jusqu'à la
» fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée
» en naissant, je serais morte ; mais je n'aurais
» pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus
» malheureuse des conditions. Combien j'ai souf-
» fert ! et qui sait ce qui me reste à souffrir jus-
» qu'à ce que je meure ? Représente-toi bien,
» Père, les peines qui sont réservées à une In-
» dienne parmi ces Indiens. Ils nous accompa-
» gnent dans les champs avec leur arc et leurs
» flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un
» enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre
» que nous portons dans une corbeille. Ils vont
» tuer un oiseau, ou prendre un poisson. Nous
» bêchons la terre, nous ; et après avoir supporté
» toute la fatigue de la culture, nous supportons
» toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir
» sans aucun fardeau ; nous, nous leur apportons
» des racines pour leur nourriture, et du maïs

» pour leur boisson. De retour chez eux, ils
» vont s'entretenir avec leurs amis; nous, nous
» allons chercher du bois et de l'eau pour pré-
» parer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'en-
» dorment; nous, nous passons presque toute
» la nuit à moudre le maïs et à leur faire la
» chicha; et quelle est la récompense de nos
» veilles? Ils boivent leur chicha, ils s'enivrent;
» et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les
» cheveux, et nous foulent aux pieds. Ah! Père,
» plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en
» naissant! Tu sais toi-même si nos plaintes sont
» justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours.
» Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais
» le connaître. Il est triste pour la pauvre In-
» dienne de servir son mari comme une esclave,
» aux champs accablée de sueurs, et au logis
» privée de repos; mais il est affreux de le voir,
» au bout de vingt ans, prendre une autre femme
» plus jeune, qui n'a point de jugement. Il s'at-
» tache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos
» enfans, elle nous commande, elle nous traite
» comme ses servantes; et au moindre murmure
» qui nous échapperait, une branche d'arbre
» levée.... Ah! Père, comment veux-tu que nous
» supportions cet état? Qu'a de mieux à faire
» une Indienne, que de soustraire son enfant à

» une servitude mille fois pire que la mort ?
» Plût à Dieu, Père, je te le répète, que ma
» mère m'eût assez aimée pour m'enterrer lors-
» que je naquis ! mon cœur n'aurait pas tant à
» souffrir, ni mes yeux à pleurer ! » (1)

Dans le nord de l'Amérique, les femmes, malgré la tyrannie qui les opprime, ont un certain crédit, et influent quelquefois sur d'importantes délibérations. Elles contribuent ordinairement à ces actes de sensibilité et de miséricorde, à ces adoptions par lesquelles les prisonniers se trouvent soustraits aux supplices atroces qui les attendent, et qu'ils bravent avec tant de courage. Tant il est vrai que la pitié active, la tendre bienveillance sont les principaux élémens du caractère de la femme dans tous les climats. Mais par une suite de l'exaltation dont ce sexe est susceptible, ce sont aussi des femmes qui se distinguent, par leur cruauté, envers les malheureuses victimes de la guerre et de la vengeance. Ainsi à l'époque la plus désastreuse de notre révolution, des furies environnaient les échafauds, et voyaient avec une joie insultante et féroce l'exécution des condamnés ; tandis que des femmes aussi belles que courageuses, s'abandonnant à toute leur sensibilité, se précipitaient

(1) *Voy.* Raynal, ***Hist. des deux Indes.***

sur ces échafauds ; et pour ne pas survivre aux objets de leurs affections, y mouraient d'une mort dont elles avaient réclamé la faveur, ou bravaient, dans d'autres circonstances, les dangers et même les outrages pour soustraire aux assassinats juridiques les victimes que l'esprit de vengeance ou de parti avait signalées.

Des courses longues et pénibles, les fatigues de la chasse, un fonds de subsistance souvent insuffisant et précaire ; enfin, la nécessité de conquérir laborieusement sa nourriture, et d'employer toutes ses facultés vitales de ce côté, forment un ensemble de circonstances qui disposent très-peu les Américains du Nord aux plaisirs de l'amour et aux habitudes que fait naître le goût de ses plaisirs. Cependant, chez les Iroquois, lorsqu'un jeune homme est arrivé à l'âge de 20 à 22 ans, il éprouve assez vivement de nouveaux besoins, de nouveaux sentimens, et alors il se marie, ou s'adresse successivement à des jeunes filles encore libres et pouvant, comme il leur convient, disposer de leurs faveurs. Ces bonnes fortunes de sauvages ont quelque chose de piquant et de singulier. Lorsque tous les feux sont couverts, le jeune amoureux se rend près de sa maîtresse, entre dans la hutte où elle repose, s'approche d'elle, et lui présente

une allumette enflammée. Si la dame Iroquoise souffle l'allumette, l'amant se couche près d'elle, sans aucune autre façon ; mais si elle laisse brûler le flambeau sans l'éteindre, et qu'elle se cache sous les peaux qui lui servent de couverture, le prétendant se retire, et va porter plus loin ses pas et son amour.

Les naturels du nord de l'Amérique peuvent avoir plusieurs femmes. Leur mariage est ordinairement une espèce de bail, et non un engagement éternel. Ils font en outre usage du divorce; et on connaît à ce sujet le mot d'un *miamis* à un missionnaire : « Nous ne pouvions plus vivre ensemble, ma femme et moi. Mon voisin n'était pas plus heureux avec la sienne. Nous avons changé de femme, et nous sommes tous contens ».

Dans les environs de Panama, les cérémonies du mariage sont très-simples. Après la noce, les parens et les amis des nouveaux époux défrichent la portion de territoire qui leur est réservée.

Les Caraïbes sont en général polygames, et épousent sans distinction leurs filles, leurs sœurs; on dit même leurs mères. La condition des femmes est d'ailleurs au moins aussi malheureuse que chez les autres peuplades sauvages. Les hommes parlent entr'eux un patois particulier, destiné pour toutes les affaires importantes, et que les

femmes ne peuvent apprendre. Chez les Caraïbes de la Guiane, les maris se mettent au lit quand leurs femmes accouchent. Ils reçoivent alors des visites et des soulagemens, comme si en effet ils étaient malades. Cette coutume est de rigueur : car même lorsque ces sauvages sont éloignés et occupés d'une expédition guerrière, ils reviennent aussitôt qu'ils apprennent que leur femme est accouchée, et se mettent au lit, suivant l'usage. Lebat prétend que dans ce cas, le mari de la nouvelle accouchée est réduit à une diète très-sévère pendant trente jours. Mais il paraît que cette cérémonie n'a lieu que pour le premier né : car autrement, les Caraïbes qui ont cinq à six femmes auraient plus à jeûner que des capucins. Pison, dans son *Histoire du Brésil*, parle d'une coutume à-peu-près semblable.

Les Brésiliennes s'enfuient dans les bois aux approches des douleurs de l'enfantement, y accouchent, et coupent avec une pierre tranchante le cordon ombilical, pour le faire cuire et le manger. Pendant ce tems-là le mari, après s'être mis au lit, se nourrit de choses succulantes et substantielles, pour réparer ses forces. On retrouve ces bizarres coutumes dans quelques cantons voisins des Pyrénées. Diodore de Sicile raconte la même chose des Corses; et Appolonius

de Rhode attribue aux Tibarènes, peuple voisin du Pont-Euxin, un usage à-peu-près semblable.

Les Caraïbes noirs sont des métis résultans du mélange des indigènes de l'Amérique avec des noirs.

Les femmes des Caraïbes ont souvent donné des preuves de cette sensibilité vive qui distingue la femme dans tous les climats. On se rappellera sans doute à ce sujet le trait d'une de ces Indiennes qui, ayant rencontré un Anglais fugitif et poursuivi par les naturels, le sauva, le nourrit secrètement; et après l'avoir conduit jusqu'aux bords de la mer, fut ensuite vendue par ce monstre, auquel elle avait donné toutes ses affections.

Au Pérou et au Mexique, le physique et le moral des femmes commençaient à offrir une partie des avantages qui distinguent leur sexe. Une de ces femmes, *Marina*, jeune Mexicaine, inspira la plus violente passion à Cortès. Dans les tendres embrassemens et les entretiens animés de l'amour, elle apprit le castillan, devint l'interprète et le conseil de son amant, et eut une influence notable dans tout ce que les Espagnols entreprirent contre le Mexique. Dans cette même partie de l'Amérique, le mariage était consacré par des formalités civiles et religieuses. Le prêtre unissait les époux en nouant ensemble le voile de la femme et un pan du manteau du mari.

Dans les différentes provinces de l'Empire, on observait différentes coutumes particulières.

Au Pérou, l'Inca lui-même mariait les personnes de sa famille. Il avait ses femmes, et le Soleil ses vestales, les vierges de Cusco.

Ce qui tient aux habillemens et à la cosmétique, chez les indigènes des différentes parties de l'Amérique, présente, comme chez toutes les autres peuplades sauvages, des coutumes bizarres et des usages grossiers, qui sont entretenus ou par le mauvais goût, ou par des idées de superstition. Les plus remarquables sont le tatouage et l'habitude de se peindre la peau, ou de la couvrir d'une manière dégoûtante avec de la graisse mêlée à une poudre rougeâtre. Les Caraïbes s'applatissent le front. Leurs femmes portent un brodequin, dont la compression permanente donne au mollet une dureté et un gonflement extraordinaires. D'autres peuplades se percent le nez ou les oreilles; et presque toutes ont l'habitude de l'épilation.

Dans les régions situées non loin du port des Français, les femmes mariées ont une ouverture à la lèvre inférieure, et portent à cette partie un morceau de bois taillé en ovale, dont le diamètre est presque d'un pouce. Plus une femme avance en âge, plus elle augmente les dimensions

de ce singulier bijou, qui finit par tenir la bouche habituellement entr'ouverte, et rend ainsi la prononciation des labiales impossible.

Nous avons parcouru une grande partie du globe, dans l'intention de reconnaître les principales variétés de la femme et des usages relatifs à sa condition morale et à ses rapports avec l'homme.

L'espace qui nous reste à examiner est occupé par deux races principales; la race noire et la race blanche, que l'on appelle encore race caucasienne et race prototype.

La race noire, dont les trois divisions sont: 1°. les Nègres; 2°. les Hottentots; 3°. les Caffres, occupe une grande partie de l'Afrique.

La forme, les traits, les habitudes des femmes, tout ce qui tient aux relations entre les deux sexes présente chez les Nègres plusieurs particularités dignes de fixer l'attention.

Les Négresses ont tous les traits de leur race; la peau d'autant plus noire qu'elles sont plus belles; le front applati, les lèvres grosses, la physionomie très-mobile; des mouvemens légers et faciles et une taille très-déliée.

Les Négresses des rives du Niger sont les plus belles. Elles ont des formes régulières, et une partie des charmes de leur sexe. Les noms de Zélia, de Calipso, de Fanni, de Zamé qu'on

leur donne dans les colonies américaines, se prononcent, dit Raynal, avec une inflexion de voix dont nos organes ne sauraient rendre la mollesse et la douceur. Les Négresses, en général, sont vives, amoureuses, brûlantes comme leur climat. Les éloquentes émotions, les transports, les ravissemens, les fureurs de l'amour et les convulsions du plaisir; tels sont, sans doute, les charmes qui, souvent, ont transformé en passion violente le goût des Européens pour ces femmes. « Ceux qui ont recherché, dit Raynal, les causes du penchant pour les Négresses, qui paraît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la zone Torride entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte et sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les Négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur; sur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer et de sentir les plus brûlans transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions désordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; et nos courtisanes, en Europe, n'ont pas mieux que les

esclaves négresses, l'art de consumer et de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les achètent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert et prévenu des conspirations qui auraient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves (1) ».

La polygamie est en usage dans tous les pays occupés par les Nègres. Les femmes sont d'ailleurs traitées comme chez tous les peuples encore barbares. « Chargées des travaux de la campagne, elles le sont encore des soins domestiques. Seules elles doivent pourvoir à la subsistance et à tous les besoins de leur famille. Jamais elles ne paraissent devant leur mari que dans une posture humiliante. Elles le servent toujours à table, et vont vivre ensuite de ce qu'il n'a pas pu ou voulu manger. Cet état de peine et d'abjection ne s'arrête pas au peuple. C'est la condition des femmes de la ville, des femmes des gens riches, des femmes des grands, des femmes des souverains. L'opulence et le rang de leurs époux ne les font jouir d'aucune douceur, d'aucune prérogative.

(1) *Voy.* Raynal, *Hist. des deux Indes.*

» Tandis qu'elles épuisent au service de leurs tyrans le peu que la nature leur a donné de force, ces barbares coulent des jours inutiles dans une inaction entière. Rassemblés sous d'épais feuillages, ils fument, ils boivent, ils chantent ou ils dansent. Ces amusemens de la veille sont ceux du lendemain. Des contestations ne troublent jamais ces plaisirs. Il y règne une bienséance qu'on ne devrait pas raisonnablement attendre d'un peuple si peu éclairé ». RAYNAL.

A la côte d'Angole, les filles des chefs jouissent d'un privilége qui venge un peu leur sexe de la tyrannie dont il est la victime. Elles ont le droit de choisir pour époux l'homme qui leur convient. Ce malheureux est plutôt leur esclave que leur mari ; elles peuvent le répudier, et même lui faire trancher la tête s'il est infidèle.

A Malimba, c'est la femme qui enoblit le mari. « Quand le roi meurt, et qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son royaume : dans tous les bourgs et villages où elle passe, les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, et celui d'entre eux qui lui plaît le plus va passer la nuit avec elle. Au retour

de son voyage, elle fait venir celui dont elle a été le plus satisfaite, et elle l'épouse ; après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple, toute l'autorité étant dès-lors dévolue à son mari. J'ai tiré ces faits d'une relation qui m'a été communiquée par M. de la Brosse, qui a écrit les principales choses qu'il a remarquées dans un voyage qu'il fit à la côte d'Angole en 1738 ». (1)

Chez presque tous les Nègres, les femmes, à certaines époques, sont obligées de se séquestrer de la société, et de vivre entièrement isolées jusqu'à l'instant où l'état d'impureté, dans lequel on les suppose pendant tout ce tems, soit passé.

Lors de la première de ces époques, cette humiliante séparation se prolonge beaucoup au-delà de la durée du phénomène qui la détermine. Ce tems est employé à des formalités et à des cérémonies superstitieuses. A Ardée et Rio Réal, on remarque une coutume bien plus bizarre. On introduit dans la vulve des jeunes filles qui doivent bientôt être nubiles, un petit cylindre de bois environné de fourmis. Cet emmenagogue (2) singulier est maintenu en position et

(1) Buffon, t. XX, éd. de Sonnini, p. 270.

(2) Moyen qui provoque le flux menstruel.

renouvelé de tems en tems, afin qu'il produise plus d'effet (1). Chez les peuplades de la rivière de Benin, on pratique sur ces petites filles une espèce de circoncision, qui paraît consister dans la section des nymphes, beaucoup plus allongées que chez les autres femmes.

La plupart des mariages ne sont guère que des marchés par lesquels l'homme devient plutôt le propriétaire que le mari de sa femme. Celle-ci prend seule un engagement; et alors elle jouit de quelques droits que n'ont pas les esclaves et les concubines. Les Nègres qui n'ont pas un très-grand nombre de femmes, mettent quelque équité dans la distribution des faveurs de l'hymen.

Dans le royaume de Juda, le prince entretient un très-grand nombre de maîtresses qui payent de leur vie et de celle de leur complice, la plus légère infidélité.

Au Congo, douze jeunes filles se disputent à qui se précipitera la première dans le tombeau du roi, où elles doivent être ensevelies avec son cadavre.

Les Négresses, comme les femmes de tous les peuples qui sont encore dans un état presque sauvage, ont une manière de se parer et des habitudes qui sont loin de concourir à les rendre

(1) Voy. *cérémonies, mœurs et cout. relig.* de Picard, t. VII, p. 229.

aimables. Celles que l'on appelle femmes du Serpent, parce qu'en effet elles sont consacrées à une idole que les Nègres adorent sous la forme d'un Serpent, ont le corps peint et couvert de stigmates et de cicatrices qui représentent des fleurs et diverses figures en relief. Ces femmes sont paresseuses, acariâtres, et jouissent de quelques priviléges, dont l'exercice rend très-malheureux celui qui fait la folie de les épouser.

Les autres Négresses sont en général vives, douces, amoureuses et même libertines. Leurs maris ne s'opposent point à leurs penchans pour les étrangers ; mais ils sont très-jaloux des hommes de leur couleur, et se battent souvent à ce sujet à coups de sabre ou de couteau.

Il n'y a peut-être aucune partie de la terre où la puberté et l'essai des plaisirs de l'amour soient plus précoces que chez les Nègres. Les enfans des deux sexes vivent librement ensemble, obéissent à la première impulsion de leurs sens ; et rien n'est plus rare, par exemple, que de trouver en Guinée quelque fille qui puisse se souvenir du tems où elle a été vierge. Les Négresses, d'ailleurs, sont très-fécondes, et accouchent avec beaucoup de facilité. Elles sont bonnes nourrices. Leurs Négrillons sont portés sur leurs dos pendant qu'elles travaillent.

On trouve, sur ce qui concerne les femmes, plusieurs usages très-singuliers chez diverses peuplades Nègres.

Près de Cabo-de-Monte, les femmes sont prises à l'essai. On se marie ensuite si on se convient. Dans un petit canton de la Côte d'Or, les nouveaux époux couchent pendant plusieurs nuits avec un tiers, auquel nos voyageurs d'Europe ont donné le nom de *para-nymphe*, parce qu'en effet ses fonctions sont d'empêcher que le mariage ne se consomme aussitôt.

Au Congo, les femmes se rasent la tête aux approches de la puberté. Dans plusieurs contrées, on installe des courtisanes avec un grand appareil, et chaque petit district en entretient trois. Les femmes que l'on destine à ces fonctions sont d'abord exposées sur une nate, en présence d'une multitude curieuse qui assiste à la cérémonie. Une vieille prend alors une poule, lui coupe la gorge, et en fait tomber le sang sur la tête et sur les épaules de la jeune fille. Celle-ci prête le serment de vendre ses faveurs au meilleur marché possible, et commence aussitôt son nouvel emploi avec quelqu'un de l'assemblée. Elle se lave ensuite avec une de ses compagnes. Après l'ablution, elle revient sur sa nate, où on lui blanchit avec de la craie les bras, les épaules et le sein.

On termine la cérémonie, en chargeant la nouvelle prêtresse de Vénus sur le dos de deux jeunes Nègres, qui la promènent en triomphe par tout le village. Les prêtres nègres, que l'on nomme *Negosci*, doivent toujours avoir onze femmes, qui portent le nom d'autant de Mokisses (c'est ainsi que les peuples de Lovango appellent leurs idoles). (1)

En pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique, dans les parties voisines du Cap, et vers les contrées qui se rapprochent davantage de l'équateur, on trouve les différentes variétés d'Hottentots et les Caffres.

Les femmes des Hottentots sont en général beaucoup plus petites et beaucoup plus faibles que les hommes : elles ont, comme eux, la peau noirâtre, et habituellement couverte d'un enduit graisseux, et dont la seule odeur suffirait pour inspirer le dégoût. Elles ont ordinairement les mamelles assez longues et assez molles, pour que leur nourrisson puisse téter pardessus leurs épaules, où il se cramponne pendant tout le tems que la mère est occupée à différens travaux. Le mamelon de ces *gorges* flexibles est très-gros; il n'est point sujet aux inflammations vives, aux maladies

---

(1) *Cérémon.*, *mœurs et coutum. relig.*, t. VII.

cruelles dont il est souvent affecté chez les Européennes qui deviennent mères au Cap, et qui veulent y nourrir elles-mêmes leurs enfans.

Les Hottentotes prennent de bonne heure un embonpoint très-considérable, et perdent ainsi toute apparence de grace féminine et de beauté. Quand elles sont jeunes, et que la graisse noircie et empestée qui les couvre est enlevée, elles offrent au moins, sous le rapport des formes, des modèles qui rappellent ce que l'Europe a de plus parfait dans ce genre. Tel était cette jeune Gonaquoise, la jolie *Narina*, dont peut-être, à la vérité, un célèbre voyageur moderne, M. le Vaillant, a un peu flatté le portrait : formes, expression, habitudes morales étaient réunies pour offrir dans cette aimable sauvage une grande partie de ces attributs sur lesquels se fonde le pouvoir de la femme, même chez les peuples le plus policés. « Je lui trouvai la figure charmante, dit le voyageur que nous venons de citer. Elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde. Sa taille élégante et svelte, et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau de l'Albane. C'était la plus jeune des Graces sous la figure d'une Hottentote. . . . .

. . . .

Ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à

moi ; je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paraient à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête : dans cet accoutrement, elle était, ce qu'en langage précieux, on dirait délicieuse. . . . . »

» Elle était sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle ; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son mouchoir, qui lui plaisait beaucoup ; j'ouvris mon nécessaire, et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle ; elle s'y regarda très-attentivement et même avec complaisance ; elle montrait assez par ses gestes et ses attitudes variées combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustemens, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie ; je les lui fis laver et bien essuyer, mais je ne pus lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature qui l'avait créée très-jolie. Quelqu'adresse que je misse dans mes raisonnemens, quelque fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif

et si léger, elle tenait à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge et à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes ».

Chez les Hottentots, si on s'en rapportait à Kolbe, à Courlai, au jésuite Tachar et à d'autres voyageurs aussi mal informés, la plupart des femmes seraient distinguées par un accident bien singulier, par une espèce d'excroissance charnue très-prolongée, et s'étendant de la région du pubis jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier. Cette prétendue monstruosité a été le sujet de plusieurs discussions, soit pour la nier, soit pour l'expliquer. Bruce doute du fait. Querhoënt, dans le journal de son voyage communiqué à Buffon, refuse également de l'admettre, et accorde seulement que les nymphes, chez ces femmes Africaines, sont très-développées, et que souvent elles font saillie au dehors. Cook, d'après les observations d'un médecin du Cap, ne reconnaît d'autre prolongement que celui de ses petites lèvres ainsi développées avec excès. Enfin, Sparman ne paraît pas admettre comme constant cette particularité des femmes Hottentotes, et pense que l'un des petits tabliers qui figurent dans l'ajustement de ces femmes en aura imposé à des observateurs superficiels, qui

l'auront pris pour une partie du fonds dont il n'était que la draperie. Le Vaillant a seul éclairci ce point intéressant d'histoire naturelle de la femme. Il rapporte que l'un de ses chasseurs, Jan, découvrit par hasard une femme dont la conformation présentait quelque chose d'analogue à la monstruosité dont parlent les voyageurs. « En conséquence, ajoute-t-il, dès le lendemain je me rendis à la Horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut sur-le-champ la femme dont la conformation l'avait si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer; elle était mariée, mère de plusieurs enfans, et déjà dans la force de l'âge; je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur et de me l'attacher; en un mot, afin de la séduire : je n'avais point affaire ici à ces Hottentotes impudentes et débordées des Colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même les blancs et leurs honteuses fantaisies; je devais m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je savais que les femmes sauvages refusent presque toujours à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un désert lorsqu'on y porte ses préjugés et la prévention de l'orgueil »

. . . .

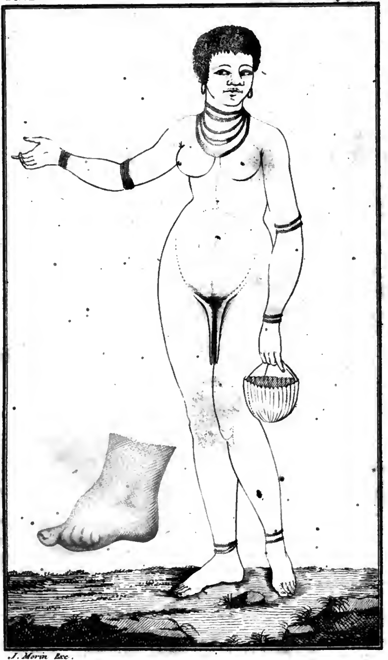
. . . .

» Je dois le dire et le publier sans cesse ; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruses, toutes mes suppliques allaient échouer, sans le secours de mes gens et l'empressement vingt fois réitéré de persuader à cette femme que j'étais un curieux d'une race fort étrangère à la sienne et fort éloignée ; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoises, des Caffrines avaient consenti de bonne grace à ce que je lui demandais ; enfin, que je ne la tiendrais qu'un moment dans cette attitude humiliante ; quelques hommes même de sa Horde vinrent à l'appui de ces discours, et insistèrent en ma faveur. Alors, confuse, embarrassée, tremblante, et se couvrant le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, et me permit de la contempler tranquillement ».

« Pour détruire l'opinion générale que la nature, exclusivement à toutes les autres femmes, avait gratifié les Hottentotes d'un tablier naturel qui servait à cacher le signe de leur sexe, un auteur moderne a avancé que cette singularité n'était autre chose qu'un prolongement considérable des nymphes ; ce qui avait mal-à-propos répandu cette croyance : il a présenté ce tablier presque comme une infirmité occasionnée, soit par la vieillesse et la chaleur du climat, la vie inactive et l'usage des graisses, etc. Je ne finirais pas, si

je voulais entasser toutes les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, et que le lecteur se sera faite ausssi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, et l'usage des graisses agissant à-peu-près au même degré d'habitude et de force sur toutes les contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières se verraient-elles sujettes à cette infirmité? pourquoi ne serait-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On sait trop, au Cap et dans les colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles se livrent, à quels que dangers qu'elles s'exposent: ne cherchons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire; et n'allons pas expliquer comme un phénomène, l'ouvrage du caprice et de la mode ».

» Cet accident, ajoute le Vaillant, est une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé, mais extravagant si l'on veut, absurde, et tel, que sa seule vue suffirait au plus monstrueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane; et, trompant d'une façon nouvelle et trop claire le raffinement de ses besoins, ferait



J. Morin Exc.

Hottentote, observée par Levaillant, et pied d'une Chinoise.

succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la plus effrénée ».

» Je voulais être modeste : il faut être vrai ; je ne consens point à détacher de mon livre ces traits curieux de mon voyage ; et, puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin passerait pour une discrétion puérile ; le scrupule sied mal où la nature n'a point placé la honte ».

« Le tablier naturel n'est en effet qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme ; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière ; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avait déjà ses lèvres de quatre pouces de longueur. Jusques-là ce sont les frottemens et les tiraillemens qui commencent à distendre ; des poids suspendus achèvent le reste. J'ai dit que c'est un goût particulier, un caprice assez rare de la mode, un raffinement de coquetterie : dans la Horde où je me trouvais, il n'y avait que quatre femmes et la jeune fille dont je viens de parler qui fussent dans cet état ridicule. Quiconque a lu *Dionis*, reconnaîtra sans

peine combien cette opération peut être facile; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, si ce n'est la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontrait jusques dans les lieux qu'occupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de sauvages distinguées par cette particularité; et c'est probablement ce qui aura donné naissance aux erreurs qu'on a débitées sur ce chapitre; mais la dispersion éteint bientôt les anciens usages parmi les hommes. Celui-ci n'est pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques, et qui se font un mérite scrupuleux de les suivre encore ».

Les femmes des Hottentots, comme celles des Nègres, demeurent dans l'isolement pendant toute la durée de la menstruation, mais sous des peines moins sévères. Elles se marient de bonne heure, et sans prendre d'engagemens pour la vie. Toute la cérémonie et les formalités nuptiales se bornent au consentement des parens, qui s'accorde facilement, et à un festin joyeux qui dure quelquefois pendant plusieurs semaines, sur-tout lors d'un premier mariage. Quelques voyageurs avaient prétendu que pour accomplir les rites matrimoniaux chez les Hottentots, des maîtres de cérémonies, ou des jongleurs, aspergeaient

immédiatement de leur urine le mari et la mariée. Le Vaillant traite ce récit de conte insensé et ridicule.

Les filles n'ont ordinairement de commerce avec les hommes qu'à l'époque d'une entière puberté. Les Hottentots prennent autant de femmes qu'ils en veulent; mais leurs besoins amoureux étant très-bornés, ils sont presque tous *monogames*. Dans un cas d'infidélité, le mari pourrait tuer sa femme sans courir aucun risque. L'union entre des femmes Hottentotes et des blancs produit des enfans qui surpassent en force et en beauté les deux races, au croisement desquelles ils doivent leur origine. Les femmes de cette nouvelle variété sont mieux faites, plus animées et plus jolies.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la Horde qui vient la délivrer. L'accouchement est toujours heureux : et chéz ces sauvages, comme le remarque le Vaillant, on ne connaît point l'opération césarienne, ni la symphise. On n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère; et si par un exemple extrêmement rare, on ne pouvait accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneraient pas l'assassinat

d'une mère, et l'enfant ne serait pas épargné.

Les Hottentotes sont d'excellentes mères ; et aussitôt que l'enfant est né, il ne quitte point celle qui l'a porté dans son sein ; mais fixé sur son dos, il est constamment avec elle, soit qu'elle travaille ou qu'elle s'abandonne au plaisir de la danse, que ces sauvages paraissent beaucoup chérir. Rien n'égale véritablement la force et la constance de cet amour maternel des bonnes Africaines du Cap et de ses environs. Les Colons Hollandais ne rougissent point de tirer parti de ce sentiment de la manière la plus affreuse. Lorsqu'ils vont à la chasse des Hottentots Boshis, ils enlèvent ordinairement les enfans, persuadés que la mère ne tardera point à les suivre et à leur sacrifier sa liberté (1).

L'art de se vêtir et de se parer, chez les Hottentots, pourrait être regardé comme celui de se donner les apparences les plus hideuses et les plus repoussantes. La partie principale de l'habillement des hommes est un manteau, ou *Kros*, comme ils le nomment, fait avec une peau de quelques-uns des animaux qu'ils nourrissent. L'attribut le plus saillant de la virilité est reçu et caché dans une espèce de sac ou d'étui

(1) *Voy.* Sparmann, *Voyage en Afrique.*

d'une manière à-peu-près semblable à ce qui se pratique dans les ateliers des peintres, par les Apollon à un écu par séance, lorsqu'ils posent devant les femmes et les jeunes filles. Les femmes sont un peu mieux habillées. Les Gonaquoises, sur-tout, mettent dans leur parure une certaine recherche et une sorte de coquetterie. Elles ont un *Kros*, comme les hommes ; mais la partie la plus importante de leur habillement consiste dans leurs petits tabliers de peau. Celui de la pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, est le plus large : il est brodé, bariolé de diverses couleurs, et très-chargé de grains de Rassades. Les bras, les jambes sont ornés de bracelets et d'anneaux. Chez les deux sexes, tout le corps est couvert d'une couche épaisse de graisse noircie ou rougie.

Suivant Barow, les femmes des Caffres sont plus taillées en force que celle des Hottentots. Ce voyageur les trouve moins agréables, quoique cependant il leur accorde une physionomie riante et un profil européen.

Ces femmes ont l'habitude du tatouage.

Nous avons successivement parcouru une grande partie de la terre, et dans presque tous les lieux nous avons trouvé les femmes opprimées, malheureuses, et privées des avantages

dont elles jouissent dans les climats tempérés; et chez les peuples dont la civilisation a fait de grands progrès. Avant d'arriver, enfin, dans les heureuses contrées où d'autres mœurs sont établies, où la femme cessant d'être l'esclave de l'homme, devient sa compagne, et détruit la tyrannie de la force par la puissance des graces et de la beauté, arrêtons-nous un instant sur cet empire des Turcs et sur ces régions de l'Orient où la polygamie outrage la beauté, et la condamne aux chagrins et aux longs ennuis d'une sévère réclusion.

Ces contrées comprennent la Perse, la Turquie, l'Egypte et la Barbarie. Elles peuvent être regardées, suivant la remarque de Buffon, comme la patrie d'une même nation qui, dans le tems de Mahomet et de ses successeurs, a envahi des terreins immenses, et s'est mêlée avec les indigènes, qu'on ne retrouve plus que dans quelques cantons isolés, et soustraits par des circonstances particulières à l'action des causes qui ont effacé leur type dans ces régions.

Le moral et le physique de l'homme présentent de nombreuses différences chez tous ces peuples, que l'on désigne ordinairement sous le nom d'Orientaux, quoiqu'ils occupent aussi vers les parties les plus méridionales un espace très-étendu.

En Perse, on trouve des femmes de toutes les contrées et de toutes les couleurs. Celles des naturels, les véritables Persanes, ont le sang assez beau, depuis le mélange de leur nation avec les Peuples du Caucase. Ces femmes sont très-superstitieuses. Dans un cas de stérilité, par exemple, elles s'imaginent que pour devenir fécondes, il faut passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibulaires, et croient que le cadavre d'un homme peut influer, même de loin, et rendre une femme capable de faire des enfans. Lorsque ce remède ne leur réussit pas, elles vont traverser plusieurs fois l'eau qui sort du bain des hommes; et si cette recette n'a pas plus de succès que les précédentes, elles se déterminent à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circoncision. C'est le souverain remède contre la stérilité.

Les femmes, en Perse, ont un habillement qui diffère très-peu de celui des hommes. Elles sont très-occupées du soin de s'embellir par différens cosmétiques, et doivent en partie l'éclat de leurs yeux à l'art avec lequel elles se teignent les cils et les sourcils, au moyen d'une poudre noire, nommée *surma*.

Les sérails sont réservés pour les premiers de la nation; et celui du roi est principalement

composé des beautés que les grands de sa cour viennent lui offrir, lors de son avènement à l'empire.

En Perse, on peut se marier pour la vie ou pour un tems déterminé. Les voyageurs et les passagers peuvent même louer des femmes pendant tout le tems de leur séjour. Ils s'adressent au Cadi qui, au moyen d'un paiement convenu, leur accorde un nombre plus ou moins considérable de jeunes filles, dont il garantit la sagesse et la santé.

Les courtisanes sont en très-grand nombre à Ispahan. On leur donne le nom du prix attaché à leurs faveurs. Ainsi, suivant ce prix, on les appelle 1 toman, 2 toman, 3 ou 4 toman.

Parmi les lois civiles et criminelles de Zoroastre, plusieurs sont relatives à la condition des femmes et aux rapports entre les deux sexes.

Ce Législateur recommande sans cesse le mariage aux Perses ; il fait un crime aux pères, aux frères et aux tuteurs de refuser un époux à la fille nubile qui le demande. Elle-même devient coupable, si elle arrive à dix-huit ans sans être mariée. Si elle meurt vierge, l'enfer sera son partage jusqu'au moment de la résurrection générale des êtres. Zoroastre ne défendait pas le mariage entre parens; il autorise la répudiation,

et en fixe plusieurs motifs, la débauche publique de la femme, le refus quatre fois de suite du devoir conjugal, la liberté qu'elle aurait accordée de se laisser approcher dans des tems impurs. Suivant Tavernier, il n'y a plus aujourd'hui que deux cas qui autorisent la répudiation ; l'adultère évident de l'épouse, ou son entrée dans la religion de Mahomet. Le mari d'ailleurs doit être fidèle, et remplir le devoir conjugal au moins une fois tous les neuf jours. Les erreurs ou les crimes de l'amour, l'onanisme, la sodomie et la bestialité, la fornication plus ou moins coupable, suivant l'état de la femme, le rapt, la séduction le viol, etc. sont punis par les lois de Zoroastre, d'une manière qui proportionne la peine au délit. La pureté des mœurs est recommandée sans cesse par ces mêmes lois, et par exemple, suivant ce qu'elles exigent. On ne peut se livrer aux plaisirs du mariage sans avoir auparavant répété neuf fois : « C'est le desir d'Orsmud qu'on fasse des œuvres pures et saintes ; *Bahman*, un des sept esprits célestes, donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde ». Après le même acte, les deux époux doivent dire en commun : « ô Sapandomad ! je vous confie cette semence ; gardez-la moi, elle qui est homme ».

Dans la Turquie, comme dans la Perse, on

trouve des femmes de différentes nations, mais principalement des Géorgiennes et des Circassiennes. On parle toujours de la beauté de ces dernières : et en effet dans leur jeunesse, et lorsque l'oisiveté et l'ennui du sérail ne les ont pas déformées, ces femmes sont très-belles. Le repos leur donne bientôt un embonpoint excessif; et l'habitude d'être presque toujours assises dans des chaises longues leur arrondit les épaules, et les empêche d'acquérir ces douces inflexions, ces mouvemens légers, et ces graces du maintien dont la séduction l'emporte même quelquefois sur la beauté. Un Européen, qui d'ailleurs n'a été qu'en Turquie, n'a point le droit, comme le remarque Volney, de parler d'après ses propres observations de ces célèbres Géorgiennes. « Ces femmes, ajoute ce voyageur philosophe, sont encore plus invisibles que les autres; et c'est sans doute à ce mystère qu'elles doivent l'idée qu'on se fait de leur beauté ».

» J'ai eu occasion d'y demander des nouvelles à l'épouse de l'un de nos négocians au Kaire, à laquelle le commerce des galons et des étoffes de Lyon ouvrait tous les *harems*. Cette dame, qui a plus d'un droit d'en bien juger, m'a assuré que sur mille à douze cents femmes d'élite qu'elle a vues, elle n'en a pas trouvé dix qui fussent

d'une vraie beauté. Mais tous les Turcs ne sont pas si difficiles. Pourvu qu'une femme soit blanche, elle est belle ; si elle est grasse, elle est admirable. Son visage est comme la pleine lune ; ses hanches sont comme des coussins, disent-ils, pour exprimer le superlatif de la beauté. On peut dire qu'ils la mesurent au quintal. Ils ont d'ailleurs un proverbe remarquable pour les physiciens : Prends une blanche pour tes yeux ; mais pour le plaisir, prends une Égyptienne (1) ».

Les esclaves venant de Géorgie, de Circassie et de Mingrelie ne sont pas vendues avec indécence, ni exposées nues à l'examen des acheteurs. Des matrones sont chargées de la visite et de la taxe de cette précieuse marchandise. Le prix ordinaire est de 500 à 1,000 piastres. Le caprice et le goût déterminent seuls le prix des plus belles. Les marchands d'esclaves sont très-superstitieux, et ont de singuliers préjugés sur la maligne influence qu'ils supposent aux Chrétiens relativement aux femmes. Les femmes Turques, en général, sont parées avec plus de richesse que de goût. L'habitude de l'épilation leur est commune avec les hommes. Elles se peignent les

---

(1) *Voy.* Volney, *Voyage en Syrie*, etc., 1er. vol., pag. 99.

ongles et les sourcils. Le bain est pour elles une manière de passer le tems, et même d'avoir du plaisir. Ces femmes, dont l'éducation ne développe presque pas les facultés intellectuelles, sont dans toute la force du terme de grands enfans. Cependant, les Musulmans ne leur refusent pas une ame, comme certains écrivains l'ont prétendu. Ils leur promettent au contraire une autre vie, et un Paradis où elles seront assez heureuses pour n'y pas rencontrer leurs époux.

Mahomet accorde quatre épouses à ses sectateurs, et autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir. Pour se marier, les filles doivent avoir au moins neuf ans, et les garçons treize ans et demi. Le mariage, qui est un acte purement civil, peut avoir lieu de trois manières.

L'homme épouse, loue ou achète. Les mariages exigent un cérémonial et des formalités assez compliquées : ils sont négociés par des matrones; et quand les conditions sont fixées, le prétendu paye une somme déterminée, et lève une permission chez le Cadi. On conduit ensuite à la Mosquée la future épouse, dont toute la personne est couverte d'un voile. *L'Iman* demande alors au marié : Consentez-vous à épouser cette femme telle qu'elle est, sourde ou aveugle ? Le *oui* étant prononcé, les époux sont

unis. Mais la consommation du mariage exige encore quelques formalités préliminaires. Les nouveaux mariés restent seuls le soir avec une vieille femme. Le mari soupe ; et pendant son repas, l'épouse le sert avec soumission : elle soupe ensuite ; la vieille se retire. La nuit est alors employée à la consommation et aux premières jouissances du mariage. Le lendemain, le caleçon ensanglanté de la nouvelle épouse est offert comme témoignage de sa virginité.

Le divorce est permis, et la femme peut le demander si elle n'est pas convenablement vêtue et nourrie, si son époux lui refuse l'argent nécessaire pour se procurer le bain après la souillure de l'hymen conjugal et de l'évacuation périodique.

Le refus de remplir au moins une fois par semaine ses devoirs de mari, est aussi une cause de divorce que la femme peut alléguer. Mais la décence ne permettant pas de s'expliquer ouvertement sur ce grief, l'épouse plaignante renverse ses pantoufles pour avertir le tribunal qu'elle veut le faire valoir. Mahomet déclare l'homme supérieur à la femme. Il permet de punir celle-ci en cas de désobéissance, de la priver, par exemple, des douceurs de l'hymen, ou même de lui infliger un châtiment corporel. Le Législateur

musulman a cependant pris plusieurs précautions pour s'opposer aux caprices d'un mari bizarre et impérieux.

L'inceste est défendu par le Coran, mais faiblement ; et si le crime est commis, le coupable doit compter sur l'indulgence du Dieu miséricordieux. Au rapport de Chardin, les casuites musulmans sont même très-tolérans sur ce point ; et un prince de la religion mahométane étant devenu éperduement amoureux de sa propre fille, ils lui accordèrent des dispenses, en déclarant que ses desirs n'avaient rien que de légitime, et qu'un homme pouvait manger du raisin de la vigne qu'il avait plantée.

L'adultère se punit par le fouet.

Les courtisanes ne sont pas souffertes à Constantinople. On les noie impitoyablement, tandis que la prostitution des hommes est tolérée.

Les sultanes, c'est-à-dire les parentes de l'empereur, et non ses femmes ou ses concubines, comme on le croit vulgairement, jouissent de certains priviléges. Lorsque l'empereur les marie, il leur adresse le billet suivant :

« Je te donne cet homme pour tes plaisirs, et ce poignard pour ta vengeance ». Ce mari

devient l'esclave de sa femme, et la victime de sa jalousie et de ses caprices.

Les femmes de l'empereur ont différens noms, suivant les différens degrés de prédilection du maître. Celles qui ne jouissent d'aucune distinction particulière, s'appellent Odaliks, du mot turc *oda*, qui signifie chambre. Les sept favorites se nomment Kaden. Celles-ci, après la mort de l'empereur, sont reléguées dans le vieux sérail. Les simples Odaliks qui deviennent enceintes lorsque l'empereur n'a pas encore d'enfans mâles, sont exposées à tous les dangers que leur fait courir la jalousie des favorites. Le présent du mouchoir ne marque point, comme on l'a pensé long-tems, la préférence accordée par l'empereur à l'une de ses femmes. Le Kislar-aga, ou eunuque noir, annonce par un message cette faveur de son maître.

Relativement à ce qui concerne les femmes, les mœurs des Musulmans se retrouvent en partie chez les Barbaresques. Quant aux femmes de l'Égypte, le citoyen Desgenettes, ex-premier médecin de l'armée d'Orient, m'a dit que parmi les voyageurs qui en avaient parlé, il avait trouvé Maillet quelquefois exact, Savary presque toujours romancier, et Volney le mieux informé et le plus véridique de tous.

Plusieurs circonstances ont mis le célèbre médecin que je viens de citer à portée de pénétrer dans les harems des femmes les plus distinguées, et il a pu observer ce que produit sur les Géorgiennes, si renommées et si inférieures à nos Européennes, la vie inactive, le régime énervant et le jeu des passions rarement satisfaites (1).

Le C. Desgenettes m'a raconté une anecdote que je crois devoir rapporter ici, parce qu'elle peint une pratique révoltante trop usitée dans les harems, et qu'elle en explique les motifs.

« Une des plus jolies Géorgiennes connues au Kaire, âgée de 18 à 19 ans, et qui eût été très-jolie par-tout, vivait avec un officier-général français. Étant devenue enceinte, elle se fit avorter par des moyens mécaniques violens, et accompagnés de superstitions. La matrice s'enflamma, et bientôt la gangrène s'étant emparée de cet organe, se propagea et annonça une mort prochaine et inévitable. Le premier médecin fut appelé en consultation à cette extrémité. Quand

(1) Nous avons principalement tiré les détails qui précèdent de l'histoire des Turcs par Delaway, donnée par extrait dans la *Bibliothèque Britannique*, et du *Voyage* d'Olivier, Ier. vol. *in*-4°.

il entra dans l'appartement de Fatoum, (c'était le nom de la Géorgienne); il la trouva expirante entre les bras de deux de ses compagnes, qui ne la quittaient plus depuis sa maladie. Recueillant ses forces, cette infortunée lui dit d'une voix éteinte et entrecoupée : *Si le Ciel le veut, rends-moi la vie.* Le médecin essaya de la rassurer avec douceur; et s'adressant à ses compagnes, il leur remontra d'un ton sévère que la nature punissait toujours de pareils outrages. Aoua, l'une d'elles, qui pleurait pendant ce tems sur les mains du C. Desgenettes, lui dit après quelques momens de réflexion : *Le Ciel qui t'a donné le savoir pour être utile aux hommes, nous a donné la beauté pour leur plaire; nous essayons tout pour conserver cette fleur brillante de la jeunesse, car nous n'avons plus de bonheur quand elle est flétrie* ».

Les femmes des naturels de l'Égypte (1) sont

(1) Ces naturels de l'Égypte sont connus sous le nom de Coptes : ce sont, en considérant leur physionomie et les débris de leur langue, les représentans des anciens Egyptiens. Suivant le philosophe Volney, ils ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse, en un mot, une vraie figure de mulâtre; et leur analogie avec la figure du Sphinx décèle évidemment une origine nègre. Ils paraissent former aujourd'hui

remarquables par une particularité qui doit être regardée comme une circonstance bien importante dans l'histoire naturelle de l'homme. « Pendant mon séjour en Égypte, je fus assez heureux, dit M. Sonnini, pour avoir l'occasion de fixer l'opinion sur ce sujet. Les femmes des naturels de l'Égypte semblent former une race bien distincte ; elles portent au pubis une excroissance épaisse, flasque, pendante, charnue, et recouverte de peau. L'on s'en formera une idée assez juste, si on la compare, pour la grosseur et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule allongée prend de l'accroissement avec l'âge ; je l'ai vue longue d'un demi-pouce à une fille de huit ans ; elle aurait plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est, comme je l'ai dit, un caractère particulier aux femmes d'origine égyptienne ; toutes les autres, quoiqu'appartenantes à des peuples qui sont domiciliés et comme

---

une race de Métis résultante du mélange des anciens indigènes avec les Grecs et les Romains. Un voyageur plus moderne que M. Volney a attaqué cette opinion ; mais sans preuves suffisantes. Voyez le *Nouveau Voyage dans la haute et la basse Egypte, la Syrie et le Darfour*, par W. G. Browne, t. Ier., p. 236 et suiv.

naturalisés en Égypte, n'ont rien de semblable; et c'est dans le retranchement de cette espèce de difformité gênante, que consiste la circoncision des filles dont les anciens ont parlé ».

» L'on n'attend pas communément l'époque de la puberté, pour débarrasser les filles Egyptiennes d'une superfluité aussi gênante. On les circoncit vers l'âge de sept à huit ans. Ce sont des femmes de la Haute-Egypte qui ont l'habitude de cette opération peu difficile, et pour laquelle un mauvais rasoir et une pincée de cendre, en guise de topique, leur suffisent. Au commencement de la crue du Nil, tems fixé par une ancienne coutume, ces opératrices se répandent dans les villes et les villages de l'Égypte, et crient, en parcourant les rues : *A la bonne circonciseuse* »!

Dans presque toutes les villes un peu considérables, on trouve un certain nombre de courtisanes destinées aux voyageurs, qui ne sont pas dispensés de les payer, comme Buffon le dit d'après la relation infidelle de Paul Lucas. Ces femmes, au contraire, vendent le mieux qu'elles peuvent leurs faveurs, et sur ce point, ne le cèdent en rien aux plus habiles courtisanes d'Europe (1).

(1) *Voy.* Sonnini, *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*. Paris, Buisson, 1799.

On trouve au Kaire des danseuses qui forment une classe particulière de courtisanes. On les appelle *Ghawasié.* Ce sont les *Almé* dont Savary a sans doute flatté le portrait. Elles sont, dit Browne, toujours accompagnées d'un vieillard et d'une matrone, qui jouent de quelque instrument, et veillent à ce qu'aucune d'elles n'accorde ses faveurs à trop bas prix. Aussi, quoique ces filles soient loin d'être chastes, elles ne se donnent pas au premier venu. Leurs danses peignent tout ce que peut créer l'imagination la plus débauchée, et elles offrent ces mouvemens et cet art pour lesquels Martial observe que les Égyptiens furent célèbres :

Nequitias tellus scit dare nulla magis.

Ces danseuses sont en général d'une taille élégante et bien proportionnée ; mais leur visage a plus d'expression que de beauté (1).

Chez les Arabes, dont plusieurs tribus sont répandues jusqu'en Égypte, et animent de loin en loin ce que Buffon appelle les lacunes de la nature, ces vastes déserts de l'Asie occidentale et de l'Afrique, les caractères physiques et la

(1) *Voy.* Browne, Voyage cité, tom. Ier., pag. 126 et suiv.

condition des femmes présentent plusieurs particularités.

Les femmes des Bedouins sont blanches ; et ont tous les charmes de leur sexe pendant tout le tems de leur rapide jeunesse. Celles du commun perdent bientôt tous leurs charmes et leur fraîcheur : perpétuellement exposées au soleil et chargées de travaux pénibles, elles ont généralement le teint hâlé et une sécheresse de formes, aussi incompatible avec la beauté que l'embonpoint excessif des Égyptiennes (1).

Suivant l'auteur du voyage fait par ordre du roi dans la Palestine, les femmes des chefs sont assez belles ; elles ont la peau blanche et des formes très-agréables, parce qu'elles ne sont pas excédées de fatigues, ni exposées aux ardeurs du climat (2). Du reste, les Arabes ne paraissent pas étrangers à des notions exactes de beauté, comme on peut s'en convaincre dans les portraits des héroïnes de leurs contes et de leurs histoires. Lorsqu'ils dépeignent trait pour trait l'une de ces beautés admirables, ils vantent ses

(1) *Voy.* les Voyages de la Boullaye.

(2) *Voy.* ce Voyage publié en 1717.

yeux noirs, grands et doux comme ceux d'une Gazelle, son regard mélancolique et passionné; ses sourcils courbés comme deux arcs d'ébène, sa taille droite et souple comme une lance, sa démarche légère comme celle d'une jeune pouline, ses paupières noircies, sa gorge semblable à un couple de grenades, etc. (1) C'est sur-tout à la Gazelle qu'en général les Arabes se plaisent à comparer leurs maîtresses; et en effet, il n'y a rien de plus joli que ces Gazelles: elles ont un air de timidité et d'innocence qui ressemble à la pudeur et à la timidité d'une jeune fille. Les femmes Arabes se tatouent plusieurs parties du corps, et principalement le bas du visage, sur lequel on leur trace d'une manière indélébile des compartimens bleuâtres ou noirâtres. Elles se peignent les ongles, les bras, les mains et les lèvres de diverses couleurs; leurs bras et leurs jambes sont ornés de bracelets et d'anneaux. Presque toutes les femmes Arabes attachent en outre à la cloison nasale des anneaux d'or ou d'argent. Suivant un voyageur que nous avons déjà cité (2),

(1) *Voy.* Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. Ier., p. 478, 2e. édition.

(2) L'auteur du Voyage fait par ordre du roi dans la Palestine, 1717, p. 260.

c'est une galanterie que de baiser les femmes sur la bouche à travers ces anneaux, qui ont quelquefois une dimension assez étendue pour embrasser toute cette partie dans leur contour. M. Sonnini, qui a voyagé en Égypte, dit n'y avoir jamais entendu parler de cet usage. Il ajoute que c'est bien peu connaître les mœurs de ces peuples grossiers, que de leur supposer même le desir de ces baisers amoureux (1). Suivant Nieburh, les femmes de l'Arabie proprement dite tirent assez bien parti de leurs charmes. Leur coëffure, quoique simple, est galante. Elles sont toutes à demi ou au quart voilées. Le vêtement du corps est encore plus agréable ; ce n'est qu'une tunique très-légère sur un caleçon, le tout brodé ou garni d'agrémens de différentes couleurs. Elles se peignent les ongles de rouge, les pieds et les mains de jaune brun, les sourcils et le bord des paupières de noir (2).

Les Bedouins sont jaloux de leurs femmes : mais ils les traitent cependant avec beaucoup plus d'égards que les autres Orientaux.

Ces femmes sont laborieuses, actives et sages.

---

(1) *Voy.* le *Buffon* de Sonnini, tom XX, note 3, p. 188 et 189.

(2) *Voy.* Nieburh, *Description de l'Arabie*

Celles qui font partie de la famille des *Chaiks* les plus distingués, s'occupent de tous les travaux relatifs à l'économie domestique. L'épouse fait le café, bat la pâte, fait cuire la viande ; les filles, les parentes lavent le linge, et vont, la cruche sur la tête et le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine. C'est précisément, dit M. Volney, l'état dépeint par Homère et par la Genèze : mais il faut avouer qu'on a de la peine à s'en faire une juste idée, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux (1).

En pénétrant jusque dans le Darfour, sur lequel un voyageur anglais vient de publier des observations très-importantes, on trouve une population mélangée et des hommes de diverses couleurs. La polygamie est admise dans une grande partie de ces contrées ; et lorsque le Sultan *Teraub* partit pour aller faire la guerre dans le Kordofan, il avait à sa suite 500 femmes, dont plusieurs à la vérité étaient destinées à des emplois pénibles.

Les *Fourains* proprement dits sont bien éloignés de la décence et de la pureté de mœurs qui distingue les Bedouins. L'ombre d'un arbre ou

(1) *Voy.* Volney, *Voy. en Syrie et en Egypte*, etc. t. Ier., p. 371.

l'herbe un peu haute leur suffisent souvent pour s'abandonner sans contrainte aux plaisirs de l'amour. Le père et la fille, la mère et le fils y contractent impunément des unions incestueuses: les femmes, d'ailleurs, ne vivent pas dans la retraite et la réserve musulmane, et sont tellement forcées par l'usage à se charger des travaux les plus pénibles, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le Darfour un homme qui voyage monté commodément sur un âne, tandis que sa femme le suit à pied, chargée des provisions et du bagage. Le mariage d'un sujet avec la fille d'un Sultan a autant d'inconvéniens que celui d'un Turc avec une femme du sang de l'empereur. Le mari d'une semblable femme ne peut rien opposer à ses caprices les plus extravagans, dans la crainte que le ressentiment de cette épouse outragée ne soit suivi de celui du monarque.

Les Fouraines de race aborigène sont noires; mais leurs traits diffèrent de ceux des Nègres de la côte de Guinée. Quelques-unes ont les cheveux longs de huit à dix pouces, ce qui est regardé comme une beauté. Le plus grand nombre a une chevelure courte et laineuse.

Les femmes du Darfour, comme celles des Arabes, n'emploient pour leur accouchement

que le secours des personnes de leur sexe (1), et ne consacrent ordinairement qu'un tems très-court aux ménagemens qu'exige leur état.

Bruce assure que chez les Barbaresques, les femmes sont fort blanches en naissant ; il ajoute que dans les villes elles sont d'une blancheur presque rebutante, et qui tranche d'une manière désagréable avec le rouge très-vif de leurs joues. Ces femmes aiment la danse et la musique avec passion.

Chez plusieurs peuples des contrées que nous venons de parcourir, on trouve deux pratiques ridicules et barbares, dont la description doit naturellement trouver place dans l'histoire naturelle de la femme : ce sont une espèce de circoncision des femmes et leur infibulation.

L'infibulation paraît avoir été mise en usage dans plusieurs parties de l'Asie et de l'Afrique. Cette pratique est un supplément à la vertu des femmes chez des nations à peine civilisées, et dont les mœurs grossières n'ont pas su trouver un autre

(1) *Voyez*, pour plus de détails, l'ouvrage dont nous avons tiré ces observations, le *Nouveau Voyage dans la Haute et la Basse-Egypte, la Syrie et le Darfour*, par W. G. Browne, contenant les détails curieux sur diverses contrées de l'intérieur de l'Afrique, etc., traduit de l'anglais par Castéra, t. II, p. 70 et suiv.

moyen pour garder un trésor dont ils veulent avoir la propriété exclusive. On exécute cette opération, en rapprochant par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, et on ne laisse libre que l'espace nécessaire pour les évacuations naturelles. Les parties rapprochées adhèrent peu à peu à mesure que la jeune infibulée prend de l'accroissement ; de sorte que l'on est souvent obligé de les séparer par une incision lorsque l'époque du mariage est arrivée. On a prétendu que l'infibulation se faisait ordinairement avec un fil d'amiante, parce que cette matière est incorruptible. Chez quelques peuples, on se contente de passer un anneau : celui des filles est à demeure ; tandis que celui des femmes peut s'ôter, et a une espèce de serrure dont le mari a la clef.

Ces anneaux tiennent lieu à la jalousie de tout l'appareil d'un sérail. Cependant, cette précaution n'est pas encore très-sûre ; et il est probable qu'à force de recherches, plusieurs femmes infibulées auront trouvé le secret de la serrure, et le moyen d'ouvrir à l'amour le cadenat insultant de l'hymen !

Browne a trouvé l'infibulation établie dans le Darfour. On la pratique ordinairement sur des femmes esclaves, dont la valeur serait diminuée,

soit par la grossesse, soit par les suites des plaisirs de l'amour, auxquels il est impossible de se livrer avec modération dans ces climats. L'opération se pratique à l'âge de onze ou douze ans, et les femmes qui la subissent à cet âge ne sont pas toujours vierges. Il arrive quelquefois que la compression détermine le resserrement des parties, au point de rendre le secours de l'instrument tranchant nécessaire pour triompher de cet obstacle. Quand le canal de l'urètre est lui-même comprimé dans cette absurde pratique, on y introduit une petite sonde de plume ou d'os, et on en fait faire habituellement usage jusqu'à ce que le canal soit suffisamment dilaté (1).

Pour la circoncision des femmes, c'est plutôt une résection de parties excédentes, qu'une véritable circoncision. Cette opération est pratiquée par les Orientaux dans plusieurs contrées où la chaleur excessive du climat et d'autres causes déterminent un accroissement trop considérable des nymphes ou petites lèvres. Les Turcs ont aussi d'autres motifs pour employer cette résection. Suivant la remarque de Sonnini, ils veulent dans les plaisirs de l'amour une surface lisse, polie, et dépourvue entièrement d'inégalité et

(1) *Voy.* Browne, Voyage cité, t. II, p. 154.

de saillie. Il paraît de plus que ces oppresseurs de la jeunesse et de la beauté prétendent que, par une semblable opération, les femmes perdent avec la fougue du tempérament naturelle sous un climat brûlant et dans les chaînes de l'esclavage, la facilité de se procurer des jouissances solitaires. La femme n'est, pour ces hommes farouches, qu'un instrument qu'ils façonnent pour leurs plaisirs, et au gré d'un despotisme jaloux. La nature est outragée en Orient par d'autres coutumes non moins barbares, et dont les femmes sont la victime. L'avortement artificiel est très-commun dans les *harems*. Le besoin de plaire le conseille, ou une politique ombrageuse force à y recourir. Les Turcs, malgré la polygamie, se livrent en outre à la débauche la plus illicite, et sont très-portés aux goûts anti-physiques et aux aberrations de l'amour.

Cette perversion asiatique paraît remonter aux siècles les plus reculés. Hippocrate dit, en parlant de l'Asie : L'amour, l'attrait du plaisir y sont les passions dominantes ; les caprices, les bizarreries les plus contraires à la nature y forment en quelque sorte des vices indigènes.

La remarque de Montesquieu sur la véritable cause de l'asservissement des femmes en Orient

ne paraît pas aussi bien fondée. Ce philosophe veut la rapporter au climat, et regarde la clôture et la servitude des femmes, chez les Orientaux, comme une disposition qui résulte de la chaleur extrême de ces contrées. Le défaut de civilisation paraît une cause bien plus directe et plus prochaine d'une semblable oppression : et à la Chine, par exemple, où la perfectibilité humaine est plus avancée dans son développement que chez les Turcs, les femmes, malgré l'ardeur du climat, sont plutôt recluses que renfermées; tandis que sous des latitudes boréales, le Tartare est polygame et mari tyrannique, et que l'Américain, dont les besoins amoureux sont si bornés, peut également avoir plusieurs femmes, et abuser de leur faiblesse pour les traiter comme des esclaves malheureuses, et destinées aux fonctions les plus pénibles.

Dans la Grèce, qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de la Turquie, les femmes ont une existence bien différente de celle des Musulmans, et se distinguent autant par les mœurs que par le tempérament et la physionomie.

Les Grecques modernes ont conservé, surtout dans l'Asie mineure et dans les îles, la pureté du sang des anciens Grecs. A Scio, Tenedos,

Chipre, Argentière, etc., on retrouve plusieurs beautés individuelles qui rappellent la perfection des modèles antiques. L'habillement, en général, n'est pas heureusement disposé pour faire valoir leurs charmes, et présente un singulier contraste avec la grace et l'élégance de l'ancien costume grec.

Dans presque tout l'Archipel, l'époque de la puberté arrive plutôt pour les femmes que dans les autres parties de l'Europe, sans même en excepter l'Italie. La végétation y est également plus précoce, ainsi que toutes les autres opérations de la nature; et par exemple, comme le remarque Winckelmann, dans l'Attique, le miel se retirait des ruches vers le solstice du mois de juin, et à Rome, à la fête de Vulcain, vers le mois d'août. L'organisation de la femme, comme celle des fleurs, se développant avec plus de rapidité sous l'influence d'un climat plus chaud, il n'est donc pas rare de voir en Grèce des filles qui sont nubiles dès l'âge de dix ans. Hippocrate avait évalué au poids de neuf hémines la quantité moyenne de sang rendu par l'écoulement périodique des femmes de l'île de Cos, sa patrie. Aujourd'hui, Sonnini remarque que dans l'Archipel le produit de cette même évacuation sanguine

ne va guère au-delà de trois onces, et que chez plusieurs femmes, il se réduit à une bien moindre quantité (1).

Les Grecques modernes se marient de très-bonne heure, et assez ordinairement leur hymen se fait sous les auspices de l'amour. Lorsque toutes les formalités exigées par la loi ou par l'usage sont remplies, on conduit la nouvelle épouse chez le mari, où elle subit à son entrée l'épreuve du crible. Cette pratique superstitieuse consiste à étendre un tapis sur un crible que l'on place sur le seuil de la porte ; on fait marcher la nouvelle mariée sur ce tapis : et alors, si le crible sur lequel elle ne manque point de s'appuyer fortement ne rompait pas sous ses pieds, on aurait d'étranges soupçons sur sa vertu (2).

Les anciens Grecs avaient en outre un préjugé qui leur faisait regarder comme un sinistre présage l'attouchement le plus léger du seuil de la porte par les pieds de la nouvelle épouse, que

---

(1) Voy. *Voyage en Grèce et en Turquie*, par Sonnini, t. II, p. 112.

(2) *Voy.* Guys, *Voyage littéraire en Grèce*, etc., t. Ier., p. 249.

ses compagnes soulevaient en entrant pour éviter un semblable malheur (1).

Une épreuve plus réelle et plus sérieuse attend la nouvelle épouse dans le lit conjugal. Elle doit y donner la preuve véritable ou prétendue de sa virginité. Comme les femmes Grecques sont beaucoup plus libres que les femmes Mahométanes, elles ne remplissent pas toujours cette condition avec la même exactitude : mais alors elles usent de stratagême, et avec tant d'adresse, que l'époux est complètement abusé, et que l'union conjugale n'est pas troublée par sa jalousie. Les Grecques modernes attachent d'ailleurs une autre valeur aux témoignages de virginité ; elles regardent le sang qui est répandu dans cette circonstance comme le plus efficace des cosmétiques (2).

Les Grecs, qui sont très-superstitieux, pensent que dans certaines circonstances, le mari peut être placé sous une influence magique, et *lié*, comme ils le disent ; ce qui répond à ce que l'on appelait parmi nous *nouer l'aiguillette.* Voici comment s'exprime à ce sujet un naturaliste qui a voyagé en philosophe :

---

(1) Sensim super limen attolere pedes nova nupta ; sospes iter.

Incipe hoc. Plaut, *in Casina*, act. IV, s. 4.

(2) *Voy.* Sonnini, Voyage cité.

« Cette opération commence par une évocation; elle se pratique en formant trois nœuds lâches à un cordon. Lorsque le prêtre bénit les époux, le méchant qui veut leur nuire, tire les deux bouts du cordon, serre les nœuds et dit: *J'attache N.... et N.... et le diable au milieu.* Il n'en faut pas davantage; l'impuissance de l'époux dure tant que les nœuds ne sont pas défaits; et si le cordon fatal se perd, ou si une malveillance opiniâtre se refuse à le dénouer, l'abattement devient général, et le marasme conduirait à la mort, si le mariage n'était dissous: mais cette faiblesse accidentelle du corps n'est produite que par celle de l'esprit. Il n'est aucun Grec qui, en se mariant, ne redoute d'être *lié.* A cette précaution se joignent les alarmes que l'épouse et les parens ne lui dissimulent pas; il ne se présente au temple de l'hymen qu'en tremblant, et l'ame pleine de frayeur; et si quelques circonstances paraissent venir à l'appui de cette crainte, l'esprit se trouble, et l'imagination frappée produit le mal dont elle seule est la cause ».

» J'ai vu des exemples singuliers de ce que peut cet égarement de l'imagination. Je citerai celui d'un jeune homme que j'ai eu long-tems sous les yeux. Au moment où il recevait la bénédiction nuptiale, un rival avait formé les trois nœuds,

et prononcé les imprécations : frappé de cette idée, quoiqu'il fût à la fleur de l'âge, et qu'il eût, avant cette époque, donné des preuves d'une vigueur qui l'abandonna tout-à-coup ; quoiqu'enfin sa femme eût plus de vingt ans, et qu'elle ne passât pas pour être d'une vertu très-rigoureuse, ils ne purent sceller leur union, et l'hymen éteignit son flambeau. La honte, le dépit étaient peints sur la physionomie du jeune époux ; le mal, ou plutôt la faiblesse, croissait à mesure que l'esprit s'affectait. L'on eut recours aux prêtres et au savoir de vieilles femmes qui prétendaient avoir des secrets pour détruire le charme : rien ne réussit ; le maléfice résista à tout. Le diable tint bon, et celui qui s'en croyait tourmenté, tandis qu'il n'était victime que de son imagination, réduit à un état qui inspirait la pitié, reprit toute son énergie avec une autre femme qu'il épousa, après avoir langui, pendant des mois entiers, avec celle qui n'avait pu l'être ».

» Indépendamment des prières et de l'eau bénite que le papa n'épargne point lorsqu'il est bien payé, je vis essayer sur ce malheureux divers moyens pour le *délier*, tous absurdes, et propres seulement à enraciner davantage ses idées chimériques. On lui fit passer à la nage un bras de mer : on fit coucher les deux époux, dépouillés de tous

vêtemens, à plate terre au milieu de la chambre, et on les entoura de ronces. Une autre fois on enveloppa le mari seul de feuilles de chardons, et on le laissa passer ainsi une nuit dans de cruelles souffrances, etc., etc. : remèdes chimériques comme le mal auquel on les appliquait ».

Les Grecs ont d'autres idées non moins superstitieuses relativement à la population. Par exemple, l'on recommande au mari de ne pas souffrir que sa femme, quelqu'altérée qu'elle puisse être, prenne aucune boisson pendant la première nuit de ses noces ; que le lendemain et les trois jours suivans elle ne s'expose point à l'air, et qu'enfin elle s'abstienne de toute espèce de travail pendant quatre jours.

Les femmes Grecques accouchent aisément ; mais la manière dont on les délivre présente des circonstances non moins singulières que les usages dont nous venons de parler. Nous en emprunterons l'exposition à M. Sonnini, qui a décrit le premier des particularités aussi extraordinaires.

« J'observerai d'abord que la jeune femme à l'accouchement de laquelle j'assistai, n'avait pas plus de dix-huit ans : elle était grande, bien faite, d'une constitution robuste, et d'une beauté que les Grecques de l'antiquité auraient enviée. Les avant-coureurs de l'enfantement se manifestèrent

au moment du souper : on conduisit la jeune femme dans sa chambre ; j'eus la permission de l'y suivre. La sage-femme, fort âgée et dont on vantait le savoir et l'expérience, arriva accompagnée d'une aide, à-peu-près aussi vieille qu'elle, mais d'une physionomie moins remarquable et moins prononcée. Un peintre qui aurait voulu représenter une Sibylle, n'aurait pu mieux choisir son modèle : tout en elle annonçait les dehors d'une magicienne, et ses réponses aux questions que je lui faisais, pouvaient passer, par leur obscurité, pour autant d'oracles. Elle portait aussi une espèce de trépied, dont je vis l'usage auquel j'étais loin de m'attendre ; ce meuble fort singulier n'est pas d'un morceau de bois plein : deux pièces arrondies et un peu convexes en dehors s'unissent à un angle aigu, et supportent à leur jonction un morceau plat et propre à s'asseoir ; le tout est enveloppé et fort négligemment garni de vieux linges, et supporté par trois pieds fort bas et aussi grossièrement travaillés que le reste, dont l'un assujettit l'espèce de sellette de l'angle, et les deux autres sont placés sous les deux branches et vers leur extrémité. La première attention de la sage-femme fut de faire ouvrir les serrures des portes, des caisses, des malles et de tout ce qui pouvait se fermer à clef dans la maison. Cette

précaution de tenir tout ouvert, fondée sur une analogie fort bizarre, est de rigueur, si l'on veut que l'enfantement n'éprouve point de difficultés; et par une suite de ce préjugé ridicule, l'on n'y souffre que des femmes. L'on me prévint aussi que si je voulais être présent, je devais me décider à rester dans la chambre jusqu'à ce que l'accouchement fût absolument terminé. C'est une règle que personne ne peut enfreindre : dès l'instant que le travail commence, ceux qui sont dans l'appartement ne peuvent plus en sortir, comme ceux qui sont au dehors ne peuvent plus y entrer. Les premiers encourent même une sorte de souillure, qui les prive de toute communication avec d'autres personnes, jusqu'à ce qu'un prêtre, que l'on avertit à ce sujet, soit venu les bénir et les relever de l'impureté que l'on s'imagine qu'ils ont contractée ».

» Cependant la nature commençait à agir; les efforts qu'elle provoque pour hâter la naissance d'un nouvel être, se multipliaient et se rapprochaient; tout annonçait un travail facile et un accouchement heureux. Pendant la durée de cette action de l'enfant sur sa mère, celle-ci ne restait point oisive ; on la forçait à se promener sans cesse dans sa chambre : si le mal, un peu de faiblesse ou de découragement lui faisaient

desirer de prendre un instant de repos, les deux vieilles la soutenaient sous les bras et l'obligeaient à marcher; et certes, elle me paraissait n'en avoir aucune envie. Lorsque les douleurs arrivaient, on la faisait pencher et se courber en devant sur son lit, et la sage-femme, placée derrière elle, lui pressait fortement les flancs de ses deux mains, qu'elle y tenait appuyées jusqu'à ce que la douleur fût terminée, ce qui ne tardait pas : alors la promenade recommençait, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vînt l'interrompre et faire mettre la femme en situation d'éprouver de nouvelles pressions des mains de la sage-femme ».

» Enfin le moment critique arriva. L'on fit placer la jeune personne sur le fatal trépied : la description que j'ai donné de cette sorte de siége, indique assez la position de la femme; un air de candeur et d'inquiétude la rendait fort intéressante, et ses traits ne paraissaient point altérés par la douleur. La sage-femme se mit devant, et un peu plus bas qu'elle, et l'aide s'assit derrière sur un siége plus élevé, et l'étreignit de ses bras par le milieu du corps ».

» L'enfant ne tarda pas à paraître; et aussitôt qu'il fut séparé de l'arrière-faix, l'aide, d'un

bras vigoureux, souleva l'accouchée à plusieurs reprises, et perpendiculairement au-dessus du trépied, sur lequel elle la laissait retomber avec beaucoup de rudesse. Je ne pouvais revenir de mon étonnement de voir cette femme intéressante livrée à une manœuvre qui me paraissait aussi absurde que révoltante; elle fut ainsi impitoyablement secouée jusqu'à son entière délivrance, et fort heureusement elle ne tarda pas beaucoup. Ce procédé violent, d'un usage général, est un moyen que les femmes Grecques jugent indispensable pour compléter l'accouchement; et des accidens en sont rarement la suite, quoiqu'il paraisse devoir en occasionner de nombreux ».

La profession d'accoucheur est absolument ignorée chez les Grecs modernes; et sans connaître l'ouvrage de Hecquet, on regarderait comme contraire aux lois de la décence d'employer le ministère des hommes dans ces circonstances.

La sage-femme à laquelle M. Sonnini demanda ce qu'elle faisait dans les accouchemens où l'enfant se présentait mal, lui répondit que cela n'arrivait presque jamais, et que dans le cas d'une extrême difficulté, on avait recours au mari qui levait tous les obstacles, en donnant trois coups

de son soulier sur le dos de la malade, et en prononçant à haute voix ces paroles : *C'est moi qui t'ai chargée, à présent je te décharge* (1).

Lorsque l'accouchement est terminé, on entoure la nouvelle accouchée d'une large bande de toile, depuis le sein jusqu'aux lombes, en exerçant une douce compression, à l'effet de laquelle les femmes de l'Archipel doivent l'avantage de conserver la pureté des formes de leur abdomen, et d'éviter les marques trop prononcées de maternité. Les autres soins donnés par les sages-femmes, et par suite tous les détails de l'éducation physique sont dirigés d'après les idées les plus superstitieuses (2).

Les femmes Grecques ont en général une sensibilité très-vive. L'homme assez heureux pour s'en faire aimer, jouit dans leur commerce enchanteur du bonheur ineffable de se voir prodiguer avec délire toutes les expressions, tous les témoignages de l'amour ; en un mot, d'être aimé comme on n'a guère l'espoir de l'être ailleurs.

---

(1) Sonnini, Voyage cité, p. 93, t. II.

(2) On crache au nez de l'enfant nouveau né, pour le préserver des enchantemens, on attribue des influences dangereuses au mauvais œil, c'est-à-dire à l'œil de l'envie, etc. etc. *Voy.* le Voyage de Sonnini, t. II, p. 102.

Cependant, s'il faut en croire le voyageur qui nous fournit ces renseignemens, les jeunes Grecques se laissent difficilement ravir le trésor qu'elles doivent apporter en dot. « Leur résistance, à cet égard, est presque toujours invincible, et offre un contraste assez singulier avec la facilité circonspecte qu'elles accordent à l'amour favorisé, de faire la récolte de quelques fleurs éparses et brûlantes. Il est plus rare encore que d'amoureux sacrifices laissent après eux des traces apparentes; et lorsque de tendres sentimens entraînent à de tendres erreurs, des précautions simples et ingénieuses, qui ne sont pas même étrangères aux femmes, préviennent tout accident, sans nuire à un entier abandon : artifices qui, de même que les leçons, ou pour mieux dire les larcins à l'amour, enseignés par Sapho, et que ses descendantes n'ont pas oubliés, datent peut-être de l'antiquité ». (Voy. *Voyage de Sonnini*).

Dans les différentes parties du globe que nous avons parcourues, les particularités que nous avons indiquées, les traits épars que nous avons rassemblés pour en former le tableau des variétés de la femme, ont présenté plusieurs de ces dispositions qui doivent trouver place dans l'histoire naturelle de l'homme. En général, leur exposition répond en partie à l'article que l'on consacre

ordinairement dans la description des autres espèces d'animaux, à l'étude de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Dans la partie du globe où nous n'avons pas encore examiné la condition et les principales variétés de la femme ; dans ces régions tempérées où l'homme est arrivé au plus haut degré de civilisation connue, dans ces contrées propices où il a rempli une partie des grandes destinées de l'humanité, l'histoire de son industrie, de ses mœurs et de ses usages ne peut plus être considérée sous le même point de vue. Ici le naturaliste doit s'arrêter, et respecter les limites placées entre la science qui l'occupe et une autre branche de connaissances beaucoup plus étendue, les sciences morales et politiques.

Dans l'espace qui nous reste à parcourir, nous ne trouverons donc plus, que de loin en loin, sur ce qui concerne les variétés de la femme, quelques-uns de ces traits qui appellent l'attention du naturaliste (1).

---

(1) Buffon, dans son excellente histoire des variétés de l'espèce humaine, paraît avoir senti, sans l'indiquer, cette différence entre les peuplades sauvages, les nations dont la civilisation est peu avancée, ou les peuples très-policés. Il rapporte avec soin tout ce qui

Dans toute la partie septentrionale, la branche *Gothique*, malgré les croisemens de race et les mélanges, conserve encore une partie de sa physionomie. Les femmes à cheveux noirs ou très-bruns y sont plus rares. C'est là que se retrouvent en plus grand nombre les beautés aux yeux bleus et à la chevelure argentée (1). Leur sang est très-pur; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la nature n'a point dans leurs formes trop prononcées, cette élégance, cette pureté du dessin que l'on admire sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie.

En Suède, suivant Rudbeck, les femmes sont très-fécondes. Elles font ordinairement huit, dix, douze enfans, et il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à trente (2). En général, cette grande fécondité est propre aux habitans des pays plus élevés et plus froids. Ce sont des montagnes qui paraissent en général avoir servi de berceau aux nations; et l'on sait que les peuples du Nord

---

concerne les mœurs, les usages des premiers, et s'arrête à peine un instant sur les autres, persuadé sans doute que leur histoire civile et morale doit être l'objet d'une science différente de celle qui occupe le naturaliste.

(1) *Voy.* Linnæi. faun. succ. Stockolm, 1746.

(2) *Voy.* Olaii. Rudbekii. Atlantica. Upsal, 1684.

ont inondé toute l'Europe, au point que les historiens ont appelé les contrées septentrionales *officina gentium.*

Les femmes des paysans sont en général beaucoup plus heureuses en Norwège que dans les autres parties de l'Europe. En Suède, elles se trouvent presqu'aussi excédées de travaux que chez un peuple sauvage. Elles vont à la charrue, battent en grange, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux, et font tous les gros ouvrages de l'agriculture.

En Pologne, on trouve de belles femmes ; mais la variole et le syphilis portent dans cette partie de l'Europe, plus qu'en aucun autre lieu du globe, des atteintes bien cruelles à la beauté.

Les Polonaises qui se mettent avec goût suivent les modes anglaises ou françaises. L'habillement ordinaire est seulement formé d'une longue robe bordée de fourure. Les paysanes ont un costume désagréable. Dans la Samogitie, elles veillent avec le plus grand soin sur leurs filles, et leur font porter par devant et par derrière des clochettes, dont le bruit avertit du lieu où elles sont et de l'emploi qui les occupe.

En Russie, les femmes croient ajouter beaucoup à leurs charmes en se fardant avec excès.

Autrefois, leur mariage exigeait des formalités toutes particulières.

Lorsque les parens étaient d'accord, la jeune fille qui devait subir le joug de l'hymen était d'abord livrée à des matrones qui la dépouillaient de tous ses vêtemens, et qui corrigeaient ensuite, s'il était possible, les défauts corporels qu'elle pouvait avoir. Le jour des noces, on plaçait sur la tête de l'épouse une couronne d'absinthe; le prêtre formait le nœud conjugal, et un clerc jetait sur la tête de la mariée des fleurs de houblon, cérémonie qui avait une analogie très-frappante avec ce qui se pratique dans les mariages indiens et dans ceux des Grecs modernes (1).

On prétend que jadis les femmes Russes étaient extrêmement subordonnées et soumises à leurs époux, qui les rappelaient à leurs devoirs, au moyen d'une discipline qu'elles avaient elles-mêmes présentée à leur mari le jour de leur mariage. On prétend même que les dames Russes réclamaient quelquefois ce châtiment, et qu'elles

(1) Dans les mariages indiens, le prêtre répand sur la tête des époux des graines de riz; et chez les Grecs modernes, le ministre du culte jette également à poignée sur la tête des nouveaux mariés des graines de coton.

le regardaient comme une preuve de l'attachement de leurs époux. L'anecdote suivante, que rapporte Jean Barclay, paraîtrait au moins le prouver:

« Un Monsieur Jourdain épousa une femme Russe dont il était éperduement amoureux. Après avoir employé tous les moyens pour la rendre heureuse, il la pressa de s'expliquer sur les chagrins cruels qui paraissaient secrètement empoisonner sa vie. La dame refusa pendant longtems de répondre ; mais enfin, ne pouvant plus résister, elle s'expliqua sur les motifs de sa tristesse et de son désespoir. Tu cherches en vain, dit-elle à son époux, à me dissimuler tes mépris et mon malheur : tu m'aimes, cruel, et pourtant je n'ai encore rien de toi que de tendres caresses ; ce n'est pas ainsi que se manifeste un véritable amour. Tu m'aimes, et jamais tu ne m'as imposé un conjugal châtiment : tu m'aimes, et tu n'offris jamais à ma vue la discipline bienfaisante qui doit augmenter mon amour, etc. etc. »

Il paraît, si l'on en croit Gutherie, que tous les maris Russes ne méritaient pas de semblables reproches. Suivant ce géographe, les lois du pays et des stipulations particulières que les parens faisaient établir dans les contrats de mariage, ont été nécessaires pour s'opposer au châtiment barbare que les maris infligeaient à leurs fem-

mes, et qui allaient quelquefois jusqu'à faire mourir ces victimes du despotisme conjugal dans les horreurs de la flagellation. Rien de semblable ne se retrouve plus en Russie, et les mœurs du peuple y sont même assez douces. Parmi les gens du commun, les époux s'acquittent souvent du devoir conjugal dans les bains de vapeur.

Dans toute l'étendue de l'Allemagne, les traits physiques et les habitudes morales des femmes présentent de nombreuses variétés.

Les Hongroises sont, dit-on, beaucoup plus belles que les Autrichiennes. Les femmes de Saxe sont, de toutes les Allemandes, celles que l'on regarde comme les plus agréables.

Les Bohémiennes ne sont rien moins que des femmes de Bohëme; et les belles dames de Prague ne seraient pas flattées d'un compliment dans lequel on leur dirait qu'elles sont de charmantes Bohémiennes. Celles-ci sont les femmes d'un peuple fugitif et dispersé dans différentes parties de l'Europe et de l'Asie, depuis les sanglantes victoires que *Selin* remporta sur les Mamelucks.

Entre deux petites rivières, l'Oh et la Marca, on trouve au milieu des bruyères et des marécages, un canton nommé Staterland, dont les habitans ont conservé une partie des mœurs

agrestes des anciens Germains. Leurs femmes sont très-belles ; mais leur condition diffère peu de l'esclavage. Le labour, les semailles, la moisson et tous les détails de l'économie rurale font partie de leurs travaux : elles aident même à tirer les bateaux quand leurs maris reviennent de la pêche ou des voyages qu'ils entreprennent pour des objets de commerce (1).

En Angleterre, les femmes sont généralement belles. A l'élégance de la taille, et à la régularité des traits elles réunissent une expression touchante, dont l'empire est souvent plus fort que celui de la beauté. (Dans les *Mém.* de Gramont), Hamilton, dont l'esprit était accoutumé aux airs parisiens, qui sans doute seraient aujourd'hui très-ridicules, dit : « qu'une beauté toute anglaise, pétrie de lys et de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs ; faite de cire à l'égard des bras et des mains, et de la gorge et des pieds ; mais tout cela sans ame et sans air, portait toujours le même visage, qu'elle semblait tirer le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi

(1) Voy. *Reise durch Osnabruck, und Ostfriesland, und Groeningen, etc.* par Hoche, et l'extr. de ce voyage dans la *Biblioth. German.*, t. Ier., p. 64.

durant la journée ». Il serait inutile de faire remarquer l'inexactitude et le mauvais goût d'un semblable portrait. L'auteur de l'ouvrage ayant pour titre : *Londres*, reproche aux Anglaises d'avoir des gorges un peu trop volumineuses, et taillées sur le modèle de celles de Picardie.

La religion protestante, qui exerce une influence bien plus marquée sur la pureté des mœurs que le catholicisme (1), est sans doute une des circonstances qui concourent davantage à faire trouver en Angleterre un plus grand nombre d'épouses fidelles. A ce respect de la foi conjugale, les Anglaises savent unir les mœurs les plus douces et toutes ces vertus domestiques sur lesquelles se base le bonheur des familles. Elles partagent avec les hommes cet esprit national, ce patriotisme qui tranche si fortement dans l'esprit des Anglais : bien différentes en cela de leurs élégantes voisines, qui savent à peine qu'elles ont une patrie, et que l'on a vues dans les momens les plus critiques appeler l'étranger par leurs vœux indiscrets : ou même ne pas rougir de donner le nom

(1) St.-Evremont pense que la religion protestante est aussi favorable aux maris, que la catholique est avantageuse aux amans. *Voy.* le développement de cette opinion dans le 1er. vol. de ses œuvres, p. 122.

du général ennemi le plus redoutable à l'une de ces brillantes futilités que la mode et le caprice détruisent et reproduisent chaque jour (1).

Les Anglaises ont eu pendant long-tems une manière de s'habiller qui leur était propre. Lorsqu'en France, par exemple, on faisait encore usage de ces cuirasses baleinées, dont Catherine de Médicis et les Florentines de sa suite avaient amené

(1) Les coëffures à la Souwarow. Quant au patriotisme des Anglaises, en voici un trait rapporté par Tonneley dans sa traduction d'Hudibras. Dans les troubles dont Charles Ier. fut la victime, un pair du royaume parut un instant disposé à trahir la cause pour laquelle il s'était jusqu'alors signalé. Son épouse ayant appris cette lâcheté, elle se réunit contre lui, avec ses femmes, parvint à l'attacher tout nud au pied d'un lit, et ne cessa de le fustiger que lorsqu'il eut promis de mieux se conduire à l'avenir. Le parlement fit faire des remerciemens à la dame.

Le poëte Butler rapporta ce fait dans son poëme :

Certaine dame à son mari
A donné le fouet ces jours-ci ;
De rudes coups son cul n'eut faute,
Quoiqu'il fût de la chambre-haute.
Elle écorcha son corps tout nu,
Comme qui la poste eût couru.
Cette affaire, à la cour jugée,
Lui fit honneur et renommée.

Voy. *Londres*, nouv. éd. t. II, p. 158.

là mode, les femmes, sur le bord de la Tamise, se bornaient à serrer la taille avec une espèce de *ceste* ou corset de baleine à claire-voie. C'est cette partie de l'habillement qui, depuis, a été connue sous le nom de *corps baleinés*. Dans les commencemens, elle était très-échancrée, et laissait le sein entièrement à découvert. La première femme qui parut ainsi vêtue à Paris fit une sensation très-vive, et fut ensuite imitée, même pendant la vie de Catherine de Médicis (1).

Les chapeaux anglais n'ont pas eu moins de réputation que les corsets; et l'on connaît le charme et l'expression qu'ils donnent à la physionomie.

Dans quelques parties isolées de l'Angleterre, on retrouve encore, relativement à ce qui concerne la

---

(1) Niceron rapporte ainsi le fait: « Thomas Dampster ayant épousé à Londres, vers 1610, une femme d'une rare beauté, vint avec elle à Paris. Un jour qu'il l'accompagnait dans les rues, ils furent environnés d'une foule de peuple attiré par la beauté éblouissante de cette femme, qui, suivant l'usage du pays, montrait à nud la plus belle gorge du monde et des épaules blanches comme la neige. Cette foule devint bientôt si grande, qu'ils couraient risque d'être étouffés, s'ils ne se fussent promptement réfugiés dans la première maison ».

femme et les relations conjugales, des particularités dont le naturaliste ne doit pas omettre l'exposition. Dans le Cardinguen, par exemple, petit canton du pays occupé par les Gallois, on a conservé d'anciennes formalités nuptiales assez singulières. Le jeune homme qui desire se marier, se met au lit avec sa prétendue, pour lui expliquer ses intentions. Il y a en outre le petit et le grand mariage. Le petit mariage n'est qu'un essai. S'il ne réussit pas, la femme revient chez ses parens, et retrouve aussi facilement un autre mari que si elle n'avait pas été essayée. Dans la petite presqu'île de Portland, on trouve une coutume non moins éloignée de nos mœurs. Les jeunes filles ne s'y marient pas avant d'être enceintes, et cet usage, qui a toutes les apparences de la licence, n'en a point la réalité. C'est une simple épreuve; et lorsqu'un jeune homme et une jeune fille ont entretenu pendant quelque tems un commerce stérile, on en conclut que la providence ne les a pas destinés l'un pour l'autre. La femme conserve sa réputation; et plusieurs prétendans peuvent se succéder jusqu'au moment où, devenue mère, elle contracte enfin un véritable mariage. Les ouvriers que l'on envoya de Londres il y a quelques années à Portland, y trouvèrent cet usage très-bien établi. Les jeunes

filles leur firent l'accueil le plus obligeant. Les épreuves réussirent : mais lorsqu'il fut question d'épouser, et que les citadins n'y parurent pas disposés, il y eut alors un soulèvement général de toutes les femmes. Les étrangers furent menacés d'être chassés à coups de pierre, et ceux qui ne se décidèrent pas à se marier furent forcés de s'enfuir, et de ne plus reparaître. Depuis cette époque, l'ancienne coutume est suivie avec beaucoup de rigueur et de scrupule (1).

En France, sous le rapport physique comme sous le rapport moral, les femmes présentent des variétés nombreuses. Dans les départemens du Nord, elles se font distinguer par la pureté du sang, l'éclat du teint, la plénitude et même l'exagération des formes. Dans toute cette partie, les beautés aux yeux bleus et à la chevelure argentine sont beaucoup plus communes que celles dont l'œil vif et animé et les cheveux noirs font le principal attrait. Sur les côtes occidentales, et dans une partie de ce que les anciens géographes désignaient sous le nom d'Armoriques, la nature se fait également remarquer dans la conformation de la femme, par sa richesse

(1) Voy. *Biblioth. Britannique*, Littérature, avril 1796, p. 611.

et son abondance, bien plus que par son élégance et par sa pureté. On trouve difficilement dans toutes ces contrées des extrémités délicates et taillées sur ces modèles que présentent les monumens antiques. Le pied et la jambe, sur-tout, sont très-défectueux ; sous ce rapport, il n'y a aucune proportion entre les colonnes et l'édifice.

Les Normandes ont conservé, au moins dans plusieurs cantons, et principalement dans le pays de Caux, une partie de la pureté du sang des anciens Germains, auxquels cette belle partie de la France a été abandonnée sous le faible Charles le simple. Une origine grecque est aussi rappelée dans le midi de la France, où les formes ont moins de plénitude, mais sont plus agréablement dessinées. On connaît en général le charme irrésistible des Provençales, des Languedociennes et des Lyonnaises. Raymond, dans son excellente topographie physique et médicale de Marseille dit, en parlant des femmes de cette ville : qu'elles ont la taille svelte, élégante, les yeux noirs, pleins de feu et la physionomie très-agréable : mais il ajoute que leur gorge est très-petite ; qu'elles sont mauvaises nourrices, ce qui, suivant l'opinion de ce célèbre médécin, paraîtrait dépendre du climat, puisqu'il est d'observation que les belles vaches de Flandres deviennent d'assez mauvaises laitières

lorsqu'on les transporte dans les environs de Marseille.

Les femmes de Paris, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer, doivent peut-être plus à l'art qu'à la nature tous leurs moyens de séduction. Il serait difficile de porter plus loin les graces du maintien, l'élégance de la tournure, et la disposition de tout ce qui peut ajouter à la beauté, ou la présenter sous un aspect plus favorable.

Le caractère moral de ces femmes, ou du moins de celles d'un certain rang, est un caractère tout particulier : celui de *la Française*, auquel se rapporte une grande partie de ce qu'ont écrit sur les femmes la plupart de ces écrivains dont les observations superficielles ne se sont guère portées au-delà de l'enceinte des boudoirs.

Une coquetterie exagérée, et poussée trop loin pour se concilier jamais avec le véritable amour, forme le plus ordinairement le trait principal de ce caractère : Elle s'associe d'une manière nécessaire avec la vanité, et donne au desir de plaire la physionomie d'une ambition dévorante et exclusive. Les habitudes frivoles, le goût du luxe, et une foule de petites passions qui ne donnent jamais le bonheur, viennent aussi se mêler à ces dispositions; et concourant avec elle à pervertir cette heureuse sensibilité qui fait le principal at-

tribut de la femme, elles finissent par développer un tempérament dont la morale et la médecine parviennent bien difficilement à arrêter les funestes effets.

On a aussi observé que les femmes auxquelles ce portrait peut convenir étaient très-froides; que sans cesse amusées par l'espèce de culte dont on les fait l'objet, elles ne s'abandonnaient que bien difficilement aux transports du plaisir, ou qu'elles finissent même par prendre le devoir conjugal en horreur. On peut leur appliquer d'une manière toute particulière ce que Diderot a écrit sur les femmes en général. « J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. . . . .

. . . .

Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense est moins sûre et moins prompte pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la

source en est si éloignée, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare » (1).

Les courtisanes sont moins nombreuses à Paris depuis quelques années. Il est facile de donner la raison de cette différence. Le nombre de celles que fournissent les départemens n'est pas en raison de la beauté de leur population. Des renseignemens pris à ce sujet m'ont donné pour résultat, que les villes de garnison étaient ordinairement celles dont le contingent était le plus considérable. Lorsque la police de Paris était faite par Lenoir, le nombre des femmes dont nous parlons allait à-peu-près à un huitième de la population (2).

Dans quelques parties de la France, on retrouve, relativement à la condition de la femme et au mariage, des coutumes presque dignes des habitans de la nouvelle Hollande ou des Canadiens. Voici, sur ce point, quelques détails très-curieux que nous tirons de la *Statistique* du département des Deux-Sèvres, par le citoyen Dupin, préfet :

« Dans la partie de ce département que l'on désigne sous le nom du Marais, les jeunes gens

---

(1) *Voy.* Diderot, t. XII de ses œuvres, édition de Naigeon, p. 452.

(2) Suivant M. Colqu'Houms, il y a à Londres 4 classes de courtisanes, qui font un neuvième de la population.

des deux sexes se réunissent les jours de fête à la ballade, ou fête champêtre. Ils y dansent souvent à la voix d'une vieille femme qui chante un air monotone et sans paroles. . . . . .
Une jeune fille qui paraît à la ballade sans un garçon qui lui tire les doigts, est méprisée de ses compagnes. Dans l'intervalle des danses, on voit le galant debout devant sa maîtresse, un coude fortement appuyé sur son épaule, tandis que l'autre main se glisse sans façon dans l'épais corset qu'aucun fichu ne recouvre. Ils se regardent, ne se disent rien, et restent dans cette attitude pendant des heures entières. . . . . .

Les mariages se concluent ordinairement en automne : les formalités sont très-multipliées. Lorsque plusieurs ont été remplies, la fiancée se rend au milieu des convives, et reçoit de chacun d'eux un baiser et une pièce d'argent : on déjeûne, on se dispose ensuite à aller à l'église ; et avant de partir, ou pendant le voyage, la jeune fille verse des larmes d'étiquette. Lorsque la cérémonie est terminée, les jeunes compagnes de la mariée lui chantent, en lui attachant un énorme bouquet, une chanson qui n'a pas varié depuis trois cents ans, et qui retrace toutes les peines qui attendent la jeune femme dans son ménage. Le reste du jour, une partie de la

nuit et du lendemain sont employés à des pratiques non moins singulières, et qui attireraient fortement l'attention, si nous les rencontrions chez quelques peuplades sauvages (1).

Il nous serait difficile de nous arrêter avec quelque détail sur les autres parties de l'espace du globe auquel nous croyons la plus belle race humaine attachée : nous allons donc continuer d'offrir seulement quelques généralités.

Dans différentes parties de l'Helvétie et de la chaîne des Alpes, de la Suisse, de l'Italie et de la Savoie, la constitution physique des femmes présente de nombreuses différences. Dans les lieux bas et resserrés, entre des élévations ; les cous un peu gros et même goitreux sont en plus grand nombre. Dans les pays élevés, le sang est beaucoup plus pur ; et la difformité dont nous parlons, loin de se développer, se corrige et disparaît chez les femmes qui l'apportent des lieux moins favorablement situés. A Sion et dans ses environs, les femmes sont agréables et jolies. Elles ont le teint beau, les cheveux blonds et la taille bien déliée ; mais elles nuisent beaucoup

(1) *Voy.* la Statistique du département des Deux-Sèvres, par le cit. Dupin, p. 76 et suiv.

à l'effet de leurs charmes, par une sorte de plastron qui se place contre le sein, et qui est d'un très-mauvais goût (1).

A Anniviers, les femmes sont également fort attrayantes, et méritent les éloges que leur a donné Rousseau. Rien n'égale leur douce sensibilité, qui s'étend même jusque sur les animaux, et à tel point, que les femmes et les jeunes filles remplissent ordinairement leurs poches de pain ou de quelqu'autre nourriture, pour donner aux animaux qu'elles peuvent rencontrer dans leur chemin (2). Dans la Valorsine, on trouve encore des femmes très-belles, et dont l'habillement est assez agréable (3). A Cormayeur, on observe une particularité très-remarquable : de pauvres montagnardes qui savent lire, écrire, chiffrer, qui entendent même un peu le latin, et qui donnent à leurs enfans une éducation beaucoup meilleure que celle de plusieurs grandes cités : cette culture de l'esprit, et toutes les occupations relatives à l'économie domestique remplissent

(1) *Voy.* description des glaciers de la chaîne des Alpes, de Suisse, d'Italie et de Savoie, par Bourrit, t. Ier., p. 108.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

ordinairement les loisirs de ces *paysanes lettrées*; pendant tout le tems que les hommes descendent des montagnes et vont chercher du travail dans les plaines du Piémont et du Milanais. Les premières fondations d'instruction ont été faites avec un capital provenant de plusieurs confrairies établies pour les processions, messes et autres pratiques religieuses (1).

Les véritables Italiennes se trouvent au midi et au centre de l'Italie. Nous avons déjà parlé de leurs différens degrés de beauté (2). En Sicile, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, elles sont très-agréables; et sans avoir tous ces caractères sublimes qui rapprochent le beau individuel de l'antique, elles ont un charme et un attrait auquel il est difficile de résister. Elles conservent long-tems de très-beaux cheveux, qu'elles arrangent avec une coquetterie bien entendue. Elles ne s'en servent plus aujourd'hui, dit Brydome (3), que pour ajouter à la puissance de leur beauté : mais on sait que jadis, animées par un dévouement patriotique, elles

---

(1) *Voy.* Bourrit, Voyage cité, t. III, p. 218.

(2) *Voy.* Patrie de la Beauté, p. 336 de ce vol.

(3) *Voy.* Brydome, *Voyage en Sicile et à Malte*, trad. par Desmeunier, vol. II.

surent les employer à un plus noble usage (1).

Les femmes du Mont-Érix et de ses environs ont un grand caractère de beauté. Elles sont, suivant Riedesel, aussi blanches que les Anglaises et les Allemandes, et joignent à ce teint éclatant de grands yeux noirs et pleins de feu, avec des profils grecs de la plus parfaite régularité (2). Vénus, qui fut jadis adorée dans cette patrie de la beauté, a eu pour successeur un St.-Julien, qui donne maintenant son nom à la ville et à la montagne.

Les Siciliennes se marient de bonne heure. Les cérémonies du mariage dans les parties montagneuses et sauvages de l'île sont très-bizarres et très-anciennes. Dès que la bénédiction nuptiale est accordée, deux personnes du cortége enfoncent dans la bouche des époux deux grandes

---

(1) La ville étant assiégée, et sur le point de se rendre, parce que les assiégés manquaient de cordes pour tendre leurs arcs. Les femmes, livrées tout-à-coup à un enthousiasme patriotique, se dépouillèrent de leurs cheveux, et en formèrent des tissus pour suppléer aux munitions de guerre dont la disette allait forcer de rendre la place. Animés par un si beau dévouement, les hommes reprirent courage, et les Sarrasins furent repoussés.

(2) *Voy.* Riedesel, *Voyage en Sicile.*

cueillerées de miel, et jètent ensuite sur eux une poignée de bled, en désignant par ce double emblême la douceur de l'union et la fécondité des époux. Les jeunes mariés ne peuvent toucher aux mets qui sont servis au festin de la noce ; mais lorsque le dîner est presque fini, un des plus proches parens de la femme présente un os à l'époux, en lui disant : « *Rodi tu quest' osso, etc. Rongez cet os, car vous venez d'en prendre un qui sera plus dur et plus difficile à digérer* ». On évite de se marier dans le mois de mai ; les mariages qui se font alors sont de mauvais augure, et doivent être très-féconds en accidens pour les époux (1).

A Naples, la population est considérable : mais les hommes seuls montrent que la nature peut concilier l'influence de ce climat avec la conformation la plus heureuse de l'espèce humaine. Ils sont généralement beaux ; mais, en revanche, les femmes sont généralement laides. « Leur beauté, comme le remarque Dupaty, demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisi pour former la beauté, s'altèrent à Naples très-promptement, attaqués à-la-fois par

(1) *Voy.* Brydome, Voyage cité, t. II.

le climat, l'éducation et les mœurs (1). A Venise, les femmes sont belles. On y voit plus de blondes que dans le reste de l'Italie. Les courtisanes de cette ville ont acquis une sorte de célébrité.

A Rome et dans ses environs, on trouve dans tout son développement le genre de beauté romaine ; c'est-à-dire , la physionomie noble, les traits réguliers, et en général une beauté réelle et indépendante, jusqu'à un certain point, de la magie des graces et de l'expression. L'amour, dans les mœurs des Romains modernes, rencontre rarement, suivant l'observation de Dupaty, quelques-unes de ces circonstances qui en font une passion violente, un bonheur, une vertu (2). La licence connaît à peine quelque frein. Les jouissances sont prématurées : on parle d'amour aux jeunes filles devant leurs mères, et les mères même en parlent devant leurs filles. J'ai vu, dit le philosophe que nous venons de citer , des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'était pas un scandale. Les mœurs sont encore plus dissolues à Gênes, où, suivant le même auteur, il y a tant de libertinage, que l'on peut s'y passer de courtisanes. A Florence,

(1) Dupaty, *Lettres sur l'Italie.*
(2) *Ibid.*

les femmes sont agréables et jolies, se mettent avec goût, et ont des mœurs moins dissolues. L'habillement des paysanes est agréable, et montre dans toutes ses parties beaucoup de graces et une coquetterie éclairée. Les penchans dépravés que l'on a tant reprochés aux Florentins du XVIe. siècle (1), sont moins répandus depuis que leurs mœurs sont plus douces et plus policées. Autrefois ces erreurs de l'amour furent portées à un tel point, qu'un prince, à ce que l'on assure, ordonna par une loi que les femmes seraient obligées d'aller dans les rues la gorge découverte, afin de rappeler les inclinations des hommes à leur véritable objet.

A une époque déjà très-éloignée, les femmes Italiennes furent souvent la victime des soupçons de leurs époux. Les grilles, les verroux et les Argus ne suffisant pas à ces maris farouches; plusieurs eurent souvent recours aux plus odieuses précautions. Leur jalousie employa alors, ou de grands anneaux d'or qui se fermaient avec un cadenat (2), ou une ceinture de fil d'airain

(1) On connaît généralement le reproche adressé aux Florentins. Dans l'épitaphe du Dante, on lit ces mots : *Pravi Florentia mater amoris.*

(2) J'ai vu un de ces monumens de la jalousie Sicilienne.

tressé, et arrêtée par une serrure composée de cercles mobiles, où l'artiste avait gravé un certain nombre de chiffres, entre lesquels il n'existait qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort. Cette combinaison était le secret du mari. Aujourd'hui, les Italiens sont beaucoup moins jaloux. En Espagne et en Portugal, les femmes sont très-amoureuses; et un homme d'esprit qui avait beaucoup voyagé, disait avec raison : « Qu'un Hercule dont le dessein serait de choisir ses maîtresses suivant les différens degrés de son tempérament, pourrait commencer par les Espagnoles, s'arrêter ensuite aux Italiennes, passer dans le Midi de la France, et finir par les Parisiennes ».

VARIÉTÉS DE LA FEMME,

Aux différentes époques de la civilisation, et chez quelques nations anciennes.

Pour compléter le tableau des variétés de la femme, il faudrait, après les avoir considérées dans les différens climats, en suivre l'histoire aux principales époques de la civilisation et chez les

---

C'était un grand anneau, qui ne différait de ceux que l'on porte aux oreilles que par la dimension.

différens peuples anciens dont les institutions ont le plus influé sur l'état présent des nations modernes. Traité avec tout l'intérêt et les détails dont il est susceptible, un tel sujet pourrait donner lieu à un ouvrage très-étendu et très-important. Forcé de ne le considérer que sous quelques points de vue, et d'une manière rapide, nous nous bornerons à un petit nombre de généralités.

Comme les grandes périodes de la vie humaine, les âges de la société, les périodes de la civilisation peuvent se rapporter à quatre époques principales, et présentent, en outre, différentes divisions secondaires qui les réunissent, et nous montrent, dans le développement et la perfectibilité de l'homme, une suite non interrompue, un enchaînement de découvertes et de progrès. Toutes ces mutations exercent une influence directe sur la beauté, le tempérament et la condition des femmes.

Dans la première période ; l'homme, suivant la nature des lieux qu'il habite, est ou chasseur ou pêcheur ; ou se nourrit en grande partie des productions d'un sol fertile. Dans la *deuxième ;* il passe à l'état de pasteur ou de nomade, et se montre avec des mœurs paisibles ou guerrières, suivant le climat et la race à laquelle il appartient.

Les commencemens et les progrès de l'agriculture remplissent *la troisième période*. Dans la *quatrième ;* l'industrie humaine, parvenue à de nouveaux progrès, commence à parcourir le cercle des découvertes qui doivent la conduire au plus haut degré. La constitution physique et la condition de la femme varient à ces différentes époques. Sa beauté et ses graces, que la nature ne perfectionne qu'au milieu des loisirs d'une société policée, ne se développent pas d'une manière convenable dans les premières périodes. Des exercices violens, une exposition continuelle aux intempéries atmosphériques, un régime grossier, et presque toujours une cosmétique barbare, sont les circonstances principales qui, dans ces tems primitifs, arrêtent chez tous les peuples le développement de ces caractères féminins, et de ces attraits enchanteurs dont les peuplades sauvages ne soupçonnent pas même l'existence ou le pouvoir. Le bonheur des femmes est encore, plus que leur beauté, un produit de la civilisation. Plusieurs des coutumes et des usages dont nous venons de tracer l'histoire nous ont prouvé jusqu'à quel point le sexe le plus faible était malheureux, dégradé, avili dans l'enfance des sociétés ; à ces époques où l'homme, ne connaissant d'autre avantage que celui de la force,

regardait la femme comme un être subordonné, inférieur, et qu'il pouvait impunément accabler d'opprobre et de travaux.

C'est principalement chez les peuplades qui en sont encore à leur première époque, et qui se trouvent portées, par des circonstances de localité, à vivre de chasse, que les femmes sont aussi malheureuses. Le genre de vie nomade améliore sensiblement leur condition, qui devient encore meilleure lorsque l'agriculture amène des mœurs plus douces, et donne plus d'étendue et de force à la sensibilité. Les notions de beauté, d'agrémens et de choix; les sentimens de tendresse, d'amour, de bienveillance naissent alors; et si la race est bonne, si le climat est doux et tempéré, enfin, si quelques institutions établies alors par un génie supérieur favorisent l'action des causes physiques, la condition de la femme s'embellit de jour en jour, et ses destinées s'accomplissent : elle plaît, elle aime, elle devient la compagne du barbare qui la traita si long-tems en esclave. Dans la *quatrième période*, les femmes acquièrent de nouveaux avantages. Leurs charmes, qui ont alors tout le perfectionnement dont ils sont susceptibles, deviennent une puissance du premier ordre : et trop souvent, alors, le triomphe et l'influence sans borne d'un sexe

si long-tems soumis et opprimé, altère son caractère moral, et donnant une fausse direction à leur sensibilité, préparent une époque de désordre social et de corruption (1).

---

(1) Raynal a bien senti et bien indiqué toutes ces nuances de l'état moral, et de la condition de la femme, aux différentes époques de la vie sociale. « Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre ; les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumés à manier des armes ou la rame, se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture ».

» Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble ».

» Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'existait pas chez les peuples sauvages, qui était peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles ; l'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération : alors,

Ces généralités sur les rapports des variétés de la femme, avec les divers âges de la société,

---

les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire, et cette nécessité attire des égards aux femmes, et leur donne quelque dignité ».

« Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure, font la récompense d'une conduite si estimable ».

» Vient enfin le tems où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent; la vie retirée ne leur convient plus; il leur

leurs sont applicables chez tous les peuples anciens ou modernes qui sont arrivés à un haut degré de civilisation.

Essayons de terminer enfin ce tableau par

---

faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition, d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, què dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme et la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés, en naissant, à des mercenaires, ne sont plus un lien; et que l'inconstance qui n'aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale et de l'extinction de toutes les affections honnêtes ».

Voyez aussi, sur le même sujet, l'*Histoire de la Société*, par Stewart, et un autre ouvrage anglais ayant pour titre : *The origin of the distinction of Ranks*. By John Millar, 1793. L'auteur examine successivement les effets de la pauvreté et de la barbarie sur la condition des femmes, les raffinemens de l'amour et des affections entre les deux sexes par les circonstances de la vie nomade, l'influence de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de l'opulence et des beaux arts.

quelques vues non moins rapides et générales sur les variétés de la femme, considérée chez les Grecs, chez les Romains, et chez les nombreuses nations des Gaules et de la Germanie.

DANS *la Grèce*, les femmes étaient généralement très-belles. Elles se distinguaient sur-tout par l'élégance de leurs formes et la perfection de leur profil, qui est regardé par les artistes comme le caractère le plus sublime de la beauté. On recherchait en elles des sourcils fort élevés, de grands et de gros yeux, quoique cependant l'expression dont Homère se sert pour caractériser la beauté des yeux ne désigne pas des yeux de bœuf, comme l'ont très-bien remarqué Martorelli et Winckelmann.

L'exagération des reliefs et l'embonpoint déformateur, étaient regardés par les Grecs comme les dispositions les plus contraires à une belle et heureuse conformation. La perfection du sein consistait dans une élévation modérée ; et pour en arrêter le développement, les femmes, suivant Dioscoride, se servaient d'une pierre de l'île de Naxos, qu'on réduisait en poudre, et que l'on appliquait sur la gorge (1). Dans quelques Vénus moins grandes que nature, le sein est très-petit.

(1) Dioscor., liv. V, chap. 168.

Ses deux hémisphères sont d'agréables reliefs qui se terminent en pointe : disposition à laquelle les Grecs paraissent avoir accordé la préférence. Les femmes des diverses parties de la Grèce différaient beaucoup entre elles sous le rapport de la beauté. A Athènes, par exemple, les hommes étaient généralement plus beaux que les femmes. Les Lacédémoniennes, dit Barthelemy, sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles : mais ce sont des beautés sévères et imposantes. Elles auraient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Chez les Thébains, les femmes avaient aussi un plus grand développement que les femmes des contrées plus chaudes et moins élevées : elles étaient grandes, bien faites, blondes pour la plupart (1). Rien n'égalait les charmes des femmes de Chypre, de Milet, de Lesbos, de Gnide et de Corinthe. Ce qui tient aux mœurs, ne présentait pas moins de variétés chez les Grecs : elles étaient généralement décentes et sévères; la Vénus pudique était représentée avec une tortue, emblème ingénieux qui rappelait aux femmes que

(1) Dicærch. stat. græc. p. 15.

la mère de famille devait vivre retirée dans sa maison, et en former le temple de la félicité domestique.

Les mariages étaient célébrés avec un grand appareil et par des pratiques et des superstitions que l'usage et les lois avaient introduites, afin de pourvoir à la sûreté et au bonheur du plus saint des engagemens. Plusieurs de ces cérémonies étaient d'ailleurs autant d'emblêmes différens que la plus magique des religions savait employer avec le plus grand avantage. Ainsi, en entrant dans le temple, les époux recevaient du prêtre une branche de lierre, symbole du lien qui devait les unir à jamais. On implorait Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles; le ciel et la terre, dont le concours produit l'abondance et la fertilité; les Grâces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus, enfin, à qui l'amour doit sa naissance et les hommes leur bonheur. Barthelemy dit, en parlant de deux jeunes époux, qu'ils déposaient dans l'Artémisium (1) une tresse de leurs cheveux sur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle du mari était roulée autour d'une poignée d'herbes, et celle de la femme autour d'un

(1) Chapelle de Diane.

fuseau. Cet usage rappelait la première institution du mariage, ces tems où l'époux devait s'occuper par préférence des travaux de la campagne, et la femme des soins domestiques. Différentes pratiques non moins enchanteresses achevaient la célébration du mariage chez les Athéniens (1).

---

(1) Barthelemy, à l'immortel ouvrage duquel nous empruntons une partie de ces détails, a donné un charmant tableau des cérémonies nuptiales grecques dans la description d'un mariage célébré à Délos suivant le rite athénien. « Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, dit Anacharsis, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes ; c'était le présage de l'abondance dont ils devaient jouir. Nous entendîmes en même-tems répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus, de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corsaires avaient enlevées : il obtint pour prix de son zèle une de ces captives qu'il aimait tendrement ; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage sans rappeler sa mémoire ».

» Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, et continuèrent pendant le souper ; alors des poëtes s'étant glissés auprès de nous, récitèrent des épithalames ».

» Un jeune enfant, à demi couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de

A Lacédémone, le mariage n'était pas accompagné de toutes ces solemnités, ni de cette aimable

---

pains, et entonnna un hymne qui commençait ainsi : « J'ai changé mon ancien état contre un état plus » heureux ». Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'instant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alors de fruits sauvages, jouirent en société des présens de Cérès. Ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danseuses, vêtues de robes légères, et couronnées de myrte, entrèrent ensuite, et peignirent par des mouvemens variés, les transports, les langueurs, et l'ivresse de la plus douce des passions ».

» Cette danse finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial, et conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avait destiné. Plusieurs symboles retracèrent aux yeux d'Ismène, les devoirs qu'on attachait autrefois à son nouvel état. Elle portait un de ces vases de terre où l'on fait rôtir de l'orge ; une de ses suivantes tenait un crible, et sur la porte était suspendu un instrument propre à piler des grains. Les deux époux goûtèrent d'un fruit dont la douceur devait être l'emblême de leur union ».

» Cependant, livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, nous assiégions la porte défendue par un des fidèles amis de Théagène. Une foule de jeunes gens dansait au son de plusieurs instrumens. Ce bruit fut enfin in-

féerie. Persuadé qu'il est étrange d'employer tant de soins pour perfectionner les races des animaux

---

terrompu par la théorie de Corinthe, qui s'était chargée de chanter l'hymne du soir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutait :

« Nous sommes dans le printems de notre âge : nous » sommes l'élite de ces filles de Corinthe, si renom- » mées par leur beauté. O Ismène ! il n'en est aucune » parmi nous, dont les attraits ne cèdent aux vôtres. » Plus légère qu'un coursier de Thessalie, élevée au- » dessus de ses compagnes, comme un lis qui fait l'hon- » neur d'un jardin, Ismène est l'ornement de la Grèce. » Tous les amours sont dans ses yeux; tous les arts » respirent sous ses doigts. O fille ! ô femme charmante ! » nous irons demain dans la prairie cueillir des fleurs » pour en former une couronne. Nous la suspendrons » au plus beau des platanes voisins. Sous son feuillage » naissant, nous répandrons des parfums en votre » honneur, et sur son écorce nous graverons ces mots: » *Offrez-moi votre encens, je suis l'arbre d'Ismène !* » Nous vous saluons, heureuse épouse; nous vous sa- » luons, heureux époux : puisse Latone vous donner » des fils qui vous ressemblent; Vénus vous embrâser » toujours de ses flammes; Jupiter transmettre à vos » neveux la félicité qui vous entoure ! Reposez-vous dans » le sein des plaisirs; ne respirez désormais que l'amour » le plus tendre. Nous reviendrons au lever de l'aurore, » et nous chanterons de nouveau : O Hymen, Hyménée, » Hymen ! »

domestiques, tandis qu'on néglige celles de l'homme : Lycurgue avait principalement dirigé ses vues de ce côté, et chercha par des mariages bien assortis à ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré de perfection. L'éducation des femmes répondait à ces intentions du Législateur. Ainsi, les filles de Sparte n'étaient point obligées de se tenir renfermées dans un gynecée, comme les Athéniennes. On les faisait au contraire se livrer à différens exercices propres à

« Le lendemain, à la première heure du jour, nous revînmes au même endroit, et les filles de Corinthe firent entendre l'hymen suivant » :

« Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, ornement de l'Olympe, Amour, délices de la terre, et » vous, Hymen, source de vie, nous vous célébrons » dans nos chants, Amour, Hymen, Vénus. O Théagène! éveillez-vous, jetez les yeux sur votre amante, » jeune favori de Vénus, heureux et digne époux d'Ismène, ô Théagène! éveillez-vous; jetez les yeux sur » votre épouse; voyez l'éclat dont elle brille; voyez » cette fraîcheur de vie dont tous ses traits sont embellis. La rose est la reine des fleurs; Ismène est » la reine des belles. Déjà sa paupière tremblante s'entr'ouvre aux rayons du soleil; heureux et digne époux » d'Ismène, ô Théagène, éveillez-vous ».

» Ce jour, que les deux amans regardèrent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de

développer les formes et à donner la santé. Elles dansaient, chantaient en public, luttaient entre elles, disputaient le prix de la course; et sans voile, à demi nues, exerçaient différentes évolutions en présence des rois, des magistrats et de tous les citoyens. L'époque de leur mariage était constamment celle de leur entier développement. Un auteur ancien, Hermippus, prétend qu'il n'y avait point de choix; mais que l'on enfermait dans un lieu obscur les filles à marier,

---

leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenaient à leur hymen, et tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, et reçurent en commun, ceux de Philoclès, père de Théagène. On les avait apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvrait la marche, tenant une torche allumée; venait ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête : elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient des vases d'albâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes d'essences, et tout ce que le goût de l'élégance et de la propreté a pu convertir en besoins ».

» Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son père; et moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle; le lendemain, elle fut rendue à son époux, et, depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité ».

et que chaque jeune homme y prenait au hasard celle qu'il devait épouser. Il paraît que, si primitivement cet usage fut établi, on s'en écarta dans la suite. Platon, suivant la remarque de Barthelemy, l'avait en quelque sorte adopté dans sa république imaginaire.

La consommation du mariage et le mode des relations conjugales en général, présentaient des circonstances plus remarquables par leur singularité. La femme prenait, pour cette cérémonie, des habits d'homme, et se faisait enlever par son époux, qui, après une jouissance furtive et rapide, était obligé de venir au gymnase rejoindre ses camarades. Cette contrainte, qui donnait au commerce conjugal tout le charme du mystère, des surprises et des larcins de l'amour, durait quelquefois pendant plusieurs années. Le Législateur aurait-il voulu tirer parti de cette circonstance pour perfectionner la population ? Quoiqu'il en soit, les Spartiates avaient principalement pour objet, dans leurs mariages, de donner des citoyens à leur patrie ; et lorsqu'un mari n'avait point d'enfans, et qu'il croyait que ce malheur dépendait de son impuissance, ou de l'imperfection de ses organes, il priait un de ses compatriotes, ou même un étranger de payer sa dette, en faisant un enfant à sa femme. Un Lacédémonien flétri

par une loi ne pouvait ni prêter son épouse, ni posséder celle d'un autre. Les célibataires étaient frappés de verge par les femmes. Ils ne pouvaient en outre assister aux combats que se livraient les jeunes filles à demi nues ; et les Magistrats avaient le droit de les contraindre à faire pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, et chantant eux-mêmes des chansons où ils reconnaissaient que leur désobéissance méritait leur châtiment.

Solon s'occupa avec beaucoup de sollicitude de tout ce qui pouvait intéresser la condition des femmes. C'était en vertu d'une de ses lois que les Athéniennes étaient forcées à une décence presque sévère dans leurs habillemens, et que, renfermées dans le *gynécée*, elles se consacraient toutes entières aux emplois et aux détails de l'économie domestique. Ce sont de telles mœurs qui ont fait dire, sans doute, à Montesquieu : « Dans les villes grecques où un vice aveugle régnait d'une manière effrénée, où l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire ; tandis que la seule amitié s'était retirée dans les mariages, la chasteté des femmes était telle, qu'on n'a guère jamais vu de peuple qui eût une meilleure police ».

Les Athéniennes, d'ailleurs, devaient être

traitées avec beaucoup de déférence et d'égards. Une loi de Solon prévenait les négligences cruelles des maris, et leur enjoignait de s'acquitter au moins trois fois par mois du devoir conjugal (1). Dans le cas d'infraction, l'épouse avait le droit de se plaindre et de demander le divorce. « Le philosophe Polémon, dit Montagne, fut justement appelé en justice par sa femme, de ce qu'il allait semer en un champ stérile le fruict dû au champ génital ». Par une autre loi de Solon, une Athénienne, quand elle se trouvait héritière, pouvait, si son mari était impuissant, recevoir son parent le plus proche dans son lit. Les lupercales des Romains étaient empruntées des Grecs. Chez ces derniers, la femme qui n'avait pas eu d'enfant pendant les premières années de son mariage, allait se présenter au temple de Junon, pour y recevoir d'un prêtre lupercal le don de la fécondité. Elle se dépouillait de tous ses vêtemens, et, se présentant ainsi au prêtre fustigateur, recevait sur toute la partie postérieure de son corps une grêle de coups de fouet avec des lanières de peau de bouc. Plusieurs philosophes

(1) « Solon, patron de l'école légiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, la hantise conjugale ». MONTAGNE.

grecs ont joint leur voix à celle du Législateur, et donné différens préceptes relatifs aux femmes et aux mariages. Aristote ne voulait point que la couche nuptiale fût profanée par les excès et les emportemens d'une amoureuse licence (1). « Platon, comme le remarque Montagne, établit sagement par ses lois, qu'avant tout mariage, pour établir son opportunité, les juges voient les garçons qui y prétendent tous fins nuds, et les filles nues jusqu'à la ceinture seulement ».

« C'est un homicide à la mode du même philosophe, dit l'immortel auteur des *Essais*, de rechercher l'embrassement des femmes sans espérance de fruit, comme quand elles sont hors d'âge ou enceintes ».

Les Grecs, dont la religion plus humaine que celle des nations modernes se réduisait souvent au culte de l'amour et du plaisir, surent allier, par un contraste singulier et peut-être unique, la sévérité des mœurs domestiques à des fêtes voluptueuses, lascives, ou même à des

(1) Il faut, dit Aristote, toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement, le plaisir ne la fasse sortir hors des gonds de la raison. Montagne. *Voy.* ses *Essais*, éd. d'Amsterdam, t. III, p. 108.

goûts et à des habitudes très-dépravées. Ovide nous a conservé le souvenir des fêtes célébrées en l'honneur de Priape, dont les emblêmes, naïvement exprimés, désignaient sans doute dans leur sens primitif, le Créateur de ces générations innombrables qui se succèdent avec tant de rapidité dans l'univers (1).

Ces fêtes avaient lieu tous les trois ans à l'approche de l'automne : « on épanchait sur les autels du Dieu le vin et le lait ; on lui offrait l'orge grillé et les prémices des fruits ; on le couronnait de roses ». . . . .
. . . .

» Ses attributs, divinisés, étaient tour-à-tour portés en pompe dans les cérémonies publiques, ou adorés en secret dans l'intérieur domestique. On imprimait cette forme à des vases, et même à des coupes d'or, d'ivoire ou de verre. Les femmes enveloppaient ces instrumens sacrés dans des langes de lin et de soie » (2).

Les prémices des jeunes filles appartenaient à Priape, et les nouvelles mariées venaient s'asseoir

(1) Voy. *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. Ier., *Fêtes de la Nature*.

(2) *Ibid.*

douloureusement sur sa statue (1). Le culte de Vénus était non moins universel, et se célébrait particulièrement avec un grand éclat à Athènes, Paphos, Amathonte, Corinthe et dans l'île de Chypre. Les Grecs, qui préféraient la beauté à tous les autres avantages, et qui la plaçaient immédiatement après la vertu dans l'ordre de leurs affections, devaient nécessairement en faire aussi un objet de culte. Aussi, lui consacrèrent-ils des fêtes qui se célébraient principalement à Sparte, à Lesbos, chez les Parrhasiens. Les femmes se disputaient, dans ces brillantes solemnités, un prix que la belle Hélène remporta plusieurs fois.

Du tems des Héraclides, Cypselus, roi d'Arcadie, institua une fête où l'on décernait un prix à celui des jeunes concurrens qui avait su donner le plus doux baiser. Cet usage se pratiquait principalement près du fleuve Alphée, en Élide, à Mégare, etc. etc. Parny décrit ainsi cette fête charmante :

L'histoire dit qu'à la cour de Cypris
On célébrait une fête annuelle,
Où du baiser l'on disputait le prix.

(1) Quid hoc dicam? *s'écrie St.-Augustin* : cum ibi sit et Priapus, nimium masculus, super cujus immanissimum et turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo et religiosissimo matronarum. *Augus. de civitate dei.*

On choisissait des belles la plus belle,
Jeune toujours et n'ayant point d'amant.
Devant l'autel sa main prêtait serment;
Puis sous un dais de myrte et de feuillage
Des combattans elle animait l'ardeur,
Et dans ses doigts elle tenait la fleur
Qui du succès devait être le gage.
Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
Formant des vœux, arrivaient à la fille;
Devant leur juge ils ployaient les genoux,
Et chacun d'eux sur sa bouche docile
De ses baisers imprimait le plus doux.
Heureux celui dont la lèvre brûlante
Plus mollement avait su se poser!
Heureux celui dont le simple baiser
Du tendre juge avait fait son amante!
Soudain sur lui les regards se fixaient,
Et tous peignaient le desir ou l'envie;
A ses cotés les fleurs tombaient en pluie:
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançaient,
Le faisaient roi de l'amoureux empire;
Son nom chéri, mille fois répété,
De bouche en bouche était bientôt porté,
Et chaque belle aimait à le redire.
Le lendemain, les filles à leur tour
Recommençaient le combat de la veille.
Que de baisers prodigués en ce jour!
L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille
De ces baisers comparait la douceur;
Plusieurs d'entr'eux surpassaient son attente;
Ses yeux remplis d'une flamme mourante,
Laissaient alors deviner son bonheur;

Ses sens noyés dans une longue ivresse,
Sous le plaisir languissaient abattus :
Aussi le soir sa bouche avec mollesse
S'ouvrait encore, et ne s'fermait plus ».

Les Hétaires (1), ou du moins celles d'une certaine classe, figuraient ordinairement avec distinction dans toutes les fêtes de l'amour et de la volupté. Elles avaient d'ailleurs une sorte d'influence que les courtisanes modernes n'ont jamais exercée. Celles de la première classe (2) étaient ordinairement les femmes les plus aimables, et savaient unir par une heureuse association, les graces de l'esprit aux charmes de la beauté, et à tous les moyens de la coquetterie et de la séduction. Aspasie, dit l'écrivain aimable que nous venons de citer, Aspasie enseigne la philosophie à Socrate, et conduit en souriant Périclès aux sommets de la politique; elle ouvre une école de plaisirs et d'éloquence. Hipparète tient le compas d'Euclide, et Léontium trace avec Epicure le code des voluptés. . . . . . (3).

---

(1) étaient à-peu-près ce que sont les courtisanes chez les peuples modernes.

(2) *Voy.* les notes du traducteur d'Alciphron.

(3) Voy. *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. Ier.

Les plus belles et les plus aimables Hétaires étaient celles de Corinthe. Les habitans de cette ville attachaient une grande importance à ce genre de célébrité; et ils faisaient acheter dans les pays voisins, sur-tout dans les îles de l'Archipel, de jeunes filles, que l'on élevait pour les consacrer au culte de Vénus, lorsqu'elles avaient atteint un âge convenable. Vieland a remarqué que dans la ville d'Athènes, dont la police domestique était très-sévère, il y avait un plus grand nombre de courtisanes que dans les autres villes de la Grèce (1).

Suivant l'auteur auquel nous empruntons une partie de ces détails (2), on peut partager les Hétaires en 4 classes : la 1re., celle des philosophes et des poëtes; telles furent Aspasie, Léontium, etc. ; la 2e., les maîtresses des rois ; la 3e., les familières ; la 4e. enfin, ou les Dictériades. On pourrait ajouter une 5e. classe, celle

(1) Voy. *Aristippe*, par Vieland.

(2) Celui de l'ouvrage sur les fêtes et les courtisanes de la Grèce, dont une seconde édition, actuellement sous presse, va encore augmenter de charme et d'intérêt, au moyen de la forme dramatique que l'auteur a cru devoir adopter.

des Aulétrides, ou joueuses de flûtes, formant avec les danseuses une section qui correspond aux Balliadères de l'Inde et aux Almé de l'Égypte.

Les Dictériades, dont nos misérables prostituées sont à-peu-près les analogues, se répandaient dans les avenues du céramique et au théâtre. Une loi de Solon les obligeait de porter un habillement élégant et recherché. « Leurs noms étaient écrits sur leurs portes, et quelquefois sur leurs fronts. Devant la porte pendait un voile: souvent elle était ornée des attributs du dieu des jardins. Le Sphinx, que l'on retrouvé à Paris dans tous les boudoirs, était l'emblême naturel des courtisanes, etc.

A Athènes, on distribuait, comme à Londres, le catalogue des Hétaires de la dernière classe, et l'indication bien détaillée de tous leurs genres de séduction.

On connaît les aberrations amoureuses des Grecs, ces égaremens dont la physiologie pourrait chercher et trouver la raison. Les femmes, au moins dans certaines parties de la Grèce, ne furent pas exemptes de semblables erreurs.

Sapho, éminemment douée du tempérament *utérin*, se perdit souvent dans les routes détournées de la volupté. C'est à une de ses compagnes,

et non à un amant adoré que s'adresse cette ode où respirent la langueur, l'abandon, le délire, l'extase et les convulsions de l'amour. On retrouve dans les fragmens des poésies de Sapho, des vers voluptueux consacrés à deux Grecques; ses élèves et ses amantes. Quelques écrivains soupçonnent qu'une conformation extraordinaire des organes de l'amour expliquait ces goûts illicites de l'amante de Phaon.

La ville de Lesbos avait un grand nombre de femmes qui partagèrent les égaremens de Sapho: de-là l'expression d'*habitudes Lesbiennes* employée pour désigner ce genre de perversion. Les femmes de Lesbos tombèrent encore dans d'autres erreurs qui leur ont fait donner l'épithète de Fellatrix (1).

Les Grecs, dont les Romains empruntèrent dans la suite les lois et les usages, ne s'avisèrent pas, comme ceux-ci, d'attacher la prospérité de l'état à la virginité de quelques prêtresses, et à l'intégrité d'un trésor dont la conservation est si difficile et si incertaine, sur-tout dans un climat semblable à celui de la Grèce et de l'Italie. Les mœurs douces et voluptueuses de ce peuple repoussaient nécessaire-

(1) *Fellatrix*. Érasme.

ment de semblables usages ; et des hommes qui sacrifiaient aux Grâces et à l'Amour, n'auraient jamais pu consentir à flétrir la beauté et la jeunesse dans les ennuis et les privations d'un religieux célibat. Les Romains, comme nous le remarquerons bientôt, ne paraissent pas avoir pris des Grecs l'institution des vestales ; cet usage retrouvé à Cusco, est un emprunt fait au *lamisme*, avec lequel la mythologie des Grecs n'a que très - peu d'analogie. Il faut cependant remarquer que les Athéniens ont eu une maison de chastes prêtresses, et que la société monstrueuse des célibataires de la Thrace répondait aux corporations monacales des modernes.

La douceur des mœurs grecques ne se démentait pas même dans les circonstances où les femmes s'étaient rendues le plus coupables. Aussi, aucune peine corporelle n'était infligée pour l'adultère. La femme infidelle était répudiée ; elle ne pouvait se montrer dans les fêtes avec éclat ; et alors, si on l'accablait de mépris ou même d'insultes, qui pourtant n'exposaient ni sa santé ni sa vie, la loi, qui ne la protégeait plus, l'abandonnait à cette sorte de correction.

Les femmes honnêtes jouissaient en général d'une grande considération, et celles du peuple même n'étaient guères consacrées qu'à des emplois

sédentaires : bien plus heureuses en ceci que les femmes des dernières classes de la société, chez les nations modernes, où l'on voit encore, comme chez les sauvages, le sexe le plus faible accablé de travaux pénibles, ou livré à des exercices entièrement contraires à sa nature, c'est-à-dire, à son organisation.

Les courtisanes étaient obligées de respecter les mères de famille; c'était même un crime capital que de troubler la paix des ménages. Les tribunaux usaient, dans ce cas, de la plus grande sévérité (1). Les philosophes, d'ailleurs, parlaient souvent des Hétaires, tantôt avec éloge, tantôt pour blâmer leurs artifices séducteurs. Socrate, dans un des dialogues de Platon, Socrate, qui prenait le nom de sage conseiller en amour, s'entretient avec Théodote, jeune courtisane, et lui donne des conseils sur les moyens d'embellir et d'enoblir même sa profession. Le philosophe finit par amener l'hétaire à lui demander sérieusement des avis sur l'art de tendre des filets pour attraper des amis (2).

---

(1) *Voy.* les notes du traducteur d'Alciphron.

(2) Le dialogue finit ainsi :

THÉODOTE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de venir souvent me voir.

Dans plusieurs parties de la Grèce, il y avait, relativement à ce qui concerne les femmes et le mariage, différens usages plus ou moins singuliers.

En Béotie, on brûlait le char qui avait servi à conduire la nouvelle épouse chez son mari, afin de lui faire entendre qu'elle ne devait plus sortir de sa maison. Les fêtes de la bonne Déesse étaient généralement célébrées. On en connaît les mystères et les cérémonies, dont la theyère de débauche des Irlandaises, Raking pot of tea, rappelle le souvenir (1).

SOCRATE.

Il ne m'est pas aisé de trouver le tems.... J'ai des maîtresses qui ne me permettent de les quitter ni le jour, ni la nuit, et qui savent bien faire usage des philtres et des enchantemens que je leur ai montrés. — Quoi! Socrate sait composer des philtres? — Eh! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais? comment croyez-vous que Cébès et Simmis viennent de Thèbes pour me voir? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres et sans enchantemens. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puisse me servir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers, si vous voulez me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous.

(1) « Les mystères de la theyère de débauche sont,

A Samos, on se livrait dans des lieux de prostitution appelés *parterre de la nature*, aux excès de la débauche la plus effrénée.

Un jeu, non moins contraire à la pureté des mœurs, était en usage dans certaines soirées milésiennes, dont la décence ne nous permet pas de révéler les mystères. Des rafinemens, ou plutôt des écarts voluptueux que les langues sans pudeur peuvent seules exprimer, nous offrent d'autres pratiques très-bizarres, et qui prouvent

---

comme ceux de la *Bona Dea*, exclusivement destinés aux femmes. Cependant il est arrivé par abus, ou par faveur spéciale, que des hommes y ont assisté. Le moment de la cérémonie varie selon les circonstances; mais elle ne commence jamais avant minuit; car les jours de cette débauche dépendent essentiellement de deux choses; l'une que ce soit un mystère, et l'autre que ce soit l'heure où l'on devrait dormir. Lorsqu'à la fin d'un bal, les gens sages sont allés se coucher, et qu'il ne reste plus que quelques femmes qui, à force de danser ne peuvent plus se tenir debout; lorsque les sons expirent sous l'archet du menétrier chancelant, alors il se forme un comité secret qui se retire dans quelque chambre mystérieuse. On s'enferme sous la clef, on fait bouillir de l'eau, on fait du thé, et on se groupe autour d'une table sur laquelle il y a de toutes sortes de choses en désordre. Alors commencent les petites confidences, et les plaisanteries sur les événemens du

qu'en fait de libertinage, les anciens ont souvent surpassé les modernes (1).

bal ; alors circulent les porte-feuilles arrachés, et les lettres à demi déchirées ; et l'on entend les cris sourds et les éclats de rire étouffés ; et on désigne tel ou tel par un surnom convenu, et on l'appelle odieux, charmant, ou abominable, selon le cas. Alors, enfin, non-seulement on oublie toute pruderie, mais on fait même mentir le poëte satirique qui a dit que la modestie était l'attribut nécessaire d'une femme ».

» L'idée originale du thé de débauche est sans doute due aux femmes du peuple ; mais il arrive quelquefois que les manières vulgaires passent de l'office au salon, comme les manières affectées passent du salon à l'office ».

(1) *Voyez* Augustin, *de civitate Dei*, Sénèque, Erasme, enfin, Hesychius et Suidas qui ont pris la peine de nous expliquer avec détail l'évolution Lesbienne connue sous le nom de *Kleitoriazei.*

En agrandissant le champ de leurs observations, en se persuadant bien que pour connaître l'homme il faut le suivre dans sa dégradation, ses écarts et ses maladies, les médecins, les naturalistes et les vrais philosophes trouveront que l'on peut souvent faire servir aux progrès de la science et de la raison des faits, dans le récit desquels le vulgaire ignorant et distrait ne cherche que de frivoles émotions.

L'époque à laquelle on pourra employer utilement, et comme matériaux scientifiques, les dépositions des criminels, et les observations recueillies dans les prisons, les hospices d'aliénés, les maisons de jeu et de plaisir, n'est peut-être pas éloignée.

L'article de l'habillement et de la cosmétique des femmes chez les Grecs n'est pas un des points les moins piquans de l'histoire naturelle et politique de ce peuple. Le lin, le coton, et sur-tout la laine, étaient les matières les plus souvent employées. « Dans la manière de disposer le vêtement, dit Barthelemy, les hommes, à Athènes, doivent se proposer la décence, les femmes y ajouter la décence et le goût : elles portent, 1°. une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessus du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons ; 2°. une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée ainsi que la tunique par des bandes de diverses couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras ; 3°. un manteau, qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt, se déployant sur le corps, semble, par ses heureux contours, n'être fait que pour les dessiner. On le remplace souvent par un léger mantelet ; quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête ».

Afin d'interdire aux femmes les parures trop recherchées ; les lois les réservaient pour les courtisanes. Le costume des Lacédémoniennes était léger et incomplet. Il consistait dans une simple tunique

et dans une robe attachée sur les épaules avec des agraffes, et élevée jusqu'au-dessus du genou au moyen d'une ceinture. Les femmes de Thèbes avaient aussi un costume particulier. Tout ce qui pouvait donner plus de prix à la beauté, ou dissimuler les outrages du tems et les difformités, était mis d'ailleurs en usage dans les villes opulentes et policées de la Grèce, telles qu'Athènes, Corinthe. Les matrones qui dirigeaient les courtisanes avaient porté l'art de la cosmétique très-loin, et l'employaient avec beaucoup de succès. Le poli, la souplesse et la propreté de la peau étaient l'objet d'une attention toute particulière. Les femmes qui vivaient dans l'opulence employaient pour cette seule partie plusieurs esclaves, qui avaient des fonctions distinctes et séparées. Les *jatraliptes* essuyaient le corps avec des peaux de Cygne ; les *parfumeuses* la pénétraient d'essences ; les *frotteuses* la nétoyaient : les *épilatrices*, les *paratiltres*, les *picatrices*, les *tratactrices* ; etc. étaient chargées de différens emplois du même ordre. Une femme ainsi préparée se couvrait d'un de ces vêtemens que Sénèque appelait du *vent tissu*, et laissait briller tous ses charmes à travers une enveloppe non moins transparente que le cristal. Elle passait ensuite dans le cabinet des parfums,

où une musique enchanteresse servait de prélude aux plaisirs de l'amour.

Les dames Romaines se rapprochèrent de ces mœurs sous le gouvernement monarchique : mais pendant presque tout le tems de la république, elles se distinguèrent par des usages contraires, et furent long-tems dans cet état de dépendance et d'asservissement, que les plus grands progrès de la civilisation et du goût peuvent seuls changer, sur-tout chez un peuple primitivement farouche et guerrier.

Chez les Romains, les femmes furent donc soumises, dans les premiers tems, à une autorité presque despotique. Il leur était sévèrement défendu de boire du vin : de-là vient que tous leurs parens les baisaient sur la bouche, afin de s'assurer qu'elles n'avaient pas enfreint la loi. On reconnaissait trois sortes de mariages ; savoir : le plus solemnel, celui des patriciens, *confarreatio*, de ce que les deux époux mangeaient ensemble le pain de froment en signe d'union ; 2°. le mariage appelé *coemptio*, ou par achat ; 3°. enfin, celui qui avait lieu lorsqu'un homme, après avoir co-habité avec une femme pendant un an sans interruption, en acquérait la propriété en vertu du droit *dusu capio* des Romains. Des acclamations servaient à célébrer les fiançailles ; et tous les actes, toutes

les scènes qui devaient ensuite conduire jusqu'à la consommation du mariage étaient spécialement placés sous la protection d'autant de Divinités. Ainsi on invoquait d'abord Junon sous le nom de *Domi Duca*, pour sanctifier l'entrée de la nouvelle mariée dans la maison de son époux. On implorait ensuite le dieu *Subigus*, qui mettait la femme sous le joug ; la déesse *Virginensis*, qui faisait tomber sa ceinture, et une autre déesse appelée *Pertunda*, ou perforatrice, et dont l'emploi, dit St.-Augustin, était de rendre la consommation du mariage moins difficile.

Plusieurs autres Divinités étaient encore invoquées; et la superstition des Romains en avait multiplié le nombre en proportion des incidens du mariage et de tous les momens de la première journée qu'on lui consacrait.

Les femmes Romaines, comme les femmes Grecques, devaient, en entrant dans la maison de leur époux, franchir le seuil de la porte sans le toucher. Autrement, le mariage était censé formé sous les plus défavorables auspices. On usait de différentes pratiques le jour de la noce. Au lieu d'invoquer l'Hymen, comme chez les Grecs, on adressait ses vœux à Tallassius. La nouvelle mariée était peignée avec le fer d'une lance. Elle recevait différentes parures mysté-

rieuses, et demeurait chez ses parens jusqu'au moment où on la confiait à son époux. Celui-ci devait seul lever le *flammeum*, c'est-à-dire, le voile nuptial, qui ordinairement était violet.

En vertu d'une loi très-ancienne, qui défendait aux femmes d'exercer la médecine, l'art des accouchemens fut d'abord pratiqué par les hommes dans plusieurs villes de la Grèce (1). Chez les Romains, les femmes furent préférées pour remplir ces fonctions ; et l'une d'elles, Victoria Sabina, eut assez de célébrité pour que Théodore Priscien crût pouvoir lui dédier son livre des *Gynécées*.

L'accoucheuse, la femme en travail, et toutes les personnes qui s'intéressaient à sa délivrance invoquaient, dans ces circonstances, différentes

(1) Agnodyce fit révoquer cette loi. Elle s'était déguisée pour étudier la médecine, et parvint ensuite à exercer l'art des accouchemens. Ses succès alarmèrent la jalousie des médecins, qui parvinrent à découvrir son sexe, et la citèrent alors au tribunal de l'aréopage. Agnodyce, convaincue d'avoir enfreint la loi, allait être condamnée à mort, lorsque les dames d'Athènes les plus respectables vinrent demander sa grace, et déclarer au juge qu'elles devaient la vie à ses soins et à ses connaissances. L'accusée fut renvoyée absoute ; et en même-tems on rendit une loi qui permettait aux femmes d'exercer la médecine.

Divinités. La déesse *Post Verta*, à laquelle on attribuait une influence toute particulière sur la direction du fœtus, était sur-tout invoquée avec beaucoup de zèle et de ferveur.

Les mœurs des dames Romaines furent long-tems austères et graves comme celles de la nation. La puissance du père de famille, des frères et des maris avait beaucoup d'étendue. Ceux-ci étaient juges sans appel, lorsque la femme s'était rendue coupable d'une faute très-grave, comme d'avoir été infidelle ou d'avoir bu du vin. Dans ces cas, les maris pouvaient condamner leurs femmes à la mort ou les répudier (1). Une tutelle austère et prolongée, des tribunaux domestiques, des lois somptuaires, la censure des Magistrats, etc.; tels furent les moyens que les Romains surent employer pour conserver chez eux des mœurs chastes et pures. Cette police domestique se soutint pendant plusieurs siècles. Alors les habillemens et la parure furent d'une grande décence et d'une grande simplicité. L'usage de la soie et du lin ne s'introduisit que sous les Césars, et les progrès du luxe furent très-lents.

(1) Les Romains préférèrent d'abord la peine de mort à celle de la répudiation ; et le premier divorce n'eut lieu que 523 ans après la fondation de Rome.

Le vêtement se composait de la robe ou *prétexte* et deux tuniques, dont la première, qui se mettait sur la peau, était d'un tissu beaucoup plus fin. Cette tunique, dans les tems de décence, prenait jusqu'au cou, et ne laissait voir que le visage. Lorsque dans la suite les mœurs se corrompirent, on ouvrit les tuniques, on les échancra, on montra sa gorge, et tous les autres charmes qu'une coquetterie plus adroite ne laisse qu'entrevoir ou deviner. Pendant tout le tems de la république, il n'y avait que les femmes qui parussent dans la ville en habit de couleur. Sous Auguste, cette coutume n'existait déjà plus : et alors les dames Romaines employaient des étoffes noires, d'un bleu azuré, d'un beau verd de mer, d'une couleur qui imite les myrtes de Paphos, et de plusieurs autres teintes qu'Ovide compare à celles des fleurs du printems. Sous les empereurs, les femmes parurent oublier entièrement que leurs habits devaient les couvrir. Une Pamphila, suivant Pline, trouva le merveilleux moyen de faire que les vêtemens ne dissimulassent aucun des charmes les plus secrets. La draperie fit alors place à la gaze de Céos, tissu très-fin que Varron appelait un habit de verre, et Publius Syrus une nuée de lin, du vent tissu. « Voyez-vous, dit Senèque, ces habits

transparens, si toutefois on peut appeler ainsi des habits qui ne couvrent pas plus le corps qu'ils ne défendent la pudeur? Celle qui les met osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue? On fait venir de pareilles étoffes d'un pays où l'on n'avait jamais commercé, pour montrer en public ce que les femmes, dans leur lit, ne montrent à leurs amans qu'avec quelque réserve (1) ». Les courtisanes avaient d'abord osé seules adopter ces modes nouvelles. Toutes les femmes les imitèrent ensuite. Les progrès de la corruption ont la même marche chez tous les peuples.

Les dames Romaines portèrent très-loin l'art de la cosmétique. Tous les détails de la toilette, la propreté et la souplesse de la peau, la coëffure, la conservation des dents, la composition du visage furent, à une certaine époque de luxe et d'opulence, l'objet d'autant de soins particuliers.

Après avoir fait usage du bain, les femmes se servaient ordinairement de la pierre ponce pour polir et adoucir leur peau. *Pumices lævigandis corporibus olim mulieribus in usu.* On

(1) *Voyez*, pour plus de détails, les élégies de Tibulle, trad. de Mirabeau, éd. *in*-8°., t. Ier., p. 270, note 2. *Voy.* aussi dans les *Mém.* des Insc. et Belles-Lett. le *Mém.* de Nadal sur le luxe des dames Romaines, vol. IV. *Mém.* p. 241 et suiv.

faisait ensuite usage d'essences et de parfums. Ces soins et plusieurs autres avaient fait multiplier les esclaves qui en étaient chargées, à un point, qu'elles formaient une sorte de corporation dans la maison du maître. Elles avaient différens noms qui répondaient à leurs divers emplois. Celles que l'on appelait *cosmetæ* s'occupaient des cheveux.

> Dat varios nexus et certo dividet orbes
> Ordine.

D'autres *psécades* répandaient les parfums; et un 3e. ordre, les *ornatrices* formaient une espèce de conseil, et exerçaient des fonctions à-peu-près analogues à celles que les dames les plus élégantes confient aujourd'hui aux premiers ministres de leur toilette (1).

Pour coëffer et peigner de diverses manières, on se servait de peignes de buis ou d'ivoire et d'aiguilles, que l'on chauffait pour former les ondulations et les boucles de la chevelure. La façon de coëffer était très-variée. Les dames Romaines faisaient usage de cheveux étrangers; et quelquefois une chevelure blonde rendait plus sensible et moins

---

(1) Les *artistes* coëffeurs ou mds. de modes, tels que MM. Victor, Leroi.

supportable le teint brun ou basané de certains visages. Le blond ardent était la couleur la plus estimée. Le réseau et la mitre furent les principales coëffures. Les femmes de quelques familles se distinguaient par des ornemens de tête particuliers : le visage, comme la chevelure, était soumis à différentes préparations ; on en souillait ou remplaçait le coloris avec des fards de diverse nature. Ovide donne la formule d'un cosmétique, et dit que celle qui en fera usage aura le teint non moins doux et uni que la glace de son miroir. La plupart des femmes ne craignaient pas de se faire un teint entièrement factice, et d'user de pâtes et d'enduits très-épais. Fabula, dit *Martial*, craignait la pluie pour les pâtes étendues sur son visage, et Sabella le soleil, pour le cosmétique onctueux dont elle se fardait. Popée devait son coloris et la fraîcheur de son teint à une composition emplastique, que l'on détachait après l'avoir laissée pendant un certain tems sur le visage. Cette pâte formait une sorte de masque, avec lequel les femmes allaient et venaient dans l'intérieur de leur maison. C'était le visage domestique, celui que l'on offrait au mari. *Hinc miseri viscantur labra mariti.* JUVÉNAL. L'effet de cette enveloppe onctueuse, ce teint rajeuni et ranimé, cette fleur de peau que cachait cette enveloppe

onctueuse et repoussante, étaient réservés aux amans.

Martial parle d'un dépilatoire pour enlever les petits poils qui croissaient sur les joues. *Psilotra faciem lavas et dropace.*

Les dames Romaines avaient un soin extrême de leur bouche. La plupart ne lavaient cette partie qu'avec de l'eau pure. On faisait usage de dents postiches, de cure-dents, etc. Nous ne pénétrerons pas dans les mystères d'une toilette plus secrète, qui paraît aussi avoir donné lieu à un emploi particulier dans la maison des femmes les plus opulentes.

A différentes époques de leur histoire, les Romains eurent différens usages et coutumes, dont la connaissance est liée au sujet qui nous occupe.

L'institution de leurs vestales est principalement de ce nombre : elle vint originairement d'Albe, et fut adoptée par Numa Pompilius, qui l'établit dans son palais. Les vestales, qui primitivement n'étaient qu'au nombre de quatre, furent prodigieusement multipliées dans la suite. On connaît généralement les fonctions dont elles étaient chargées, leur influence, leurs priviléges et le supplice atroce auquel on les condamnait quand elles violaient leurs vœux de chasteté. Après trente ans de continence, elles pouvaient se

marier : coutume absurde, qui ne livrait plus à l'amour que des charmes flétris dans les ennuis d'une douloureuse virginité.

La plus légère négligence du feu sacré était toujours pour les vestales le motif d'un châtiment corporel. Celui qui était le plus propre à allumer leurs sens et à rendre leurs vœux plus difficiles à garder, était ordinairement celui qu'on leur imposait. La coupable était conduite par le souverain Pontife dans le lieu le plus retiré, où elle était forcée de livrer ses charmes les plus secrets au supplice de la flagellation. Le Pontife infligeait lui-même ce châtiment, après avoir pris toutes les précautions pour soustraire la coupable à d'autres regards qu'aux siens. *In abdito enim et conclavi et penitus abstruso loco, eam obtento lento flagris plctebat* (1).

On ne compte que seize vestales punies du dernier supplice. Cependant leur jeunesse, l'ardeur du climat, la liberté la plus dangereuse, et même plusieurs circonstances du culte auquel

(1) « César, dit le savant Nadal, piqué d'avoir manqué le gouvernement d'Égypte, et ne pouvant plus se soutenir contre les poursuites de ses créanciers, brigua le souverain Pontificat, et l'obtint. . . . Que pouvait-on penser de son ministère à l'égard des vestales, dans le cas particulier dont je parle, et combien ses châtimens devaient exposer la religion ».

elles étaient consacrées (1), devaient rendre leur continence bien difficile.

Les Saturnales, les fêtes de la Bonne Déesse et les Priapées étaient célébrées par les dames Romaines. Les femmes étaient en outre obligées de se prostituer dans les temples, lorsque les prêtres, dont leur beauté avait allumé les desirs, déclaraient que les Dieux voulaient les honorer d'un hymen sacré. St.-Augustin parle de cette coutume dans sa *Cité de Dieu*, où il rapporte que l'on voyait au Capitole des femmes qui se destinaient aux plaisirs de la Divinité, dont elles devenaient ordinairement enceintes.

Lorsque la corruption des mœurs, sous la monarchie, fut progressivement arrivée au plus haut degré, la dépravation, les excès de tout genre, les écarts les plus insensés amenèrent des usages et des habitudes qu'il serait difficile de décrire avec quelque détail, dans un idiôme dont la décence ne permet pas d'employer toutes les expressions.

Cette corruption et ces changemens furent amenés par les suites inévitables des conquêtes, par l'importation des vices étrangers, et le passage des mœurs austères et chastes des premiers

(1) Les vestales sacrifiaient au dieu Fascinus, représenté sous la forme du Phallus égyptien.

tems à une époque de luxe que les progrès gradués de la civilisation n'avaient point préparée (1).

Sous les douze Césars, le désordre commença à n'avoir plus de bornes, et parvint dans la suite à des aberrations et à des excès qui prouvent cette vérité d'ailleurs bien démontrée; que si les

(1) Les mœurs, comme nous l'avons déjà remarqué, furent d'abord extrêmement chastes et austères chez les Romains. « Les tems où les dames Romaines parurent en public, dit Thomas, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leur maison, là dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature, et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on peut ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs et de soldats ». *Essai sur les Femmes*, œuvres complètes de Thomas, t. IV, p. 204 et 205. Remarquons en outre, avec Montesquieu, que plusieurs lois particulières contribuèrent à conserver la pureté des mœurs : telles furent les lois *faunienne*, *lycinienne*, *oppienne*, etc. Le luxe commença à l'abrogation de cette dernière. La décence, qui n'est pas toujours inséparable de la chasteté, l'embellit chez les dames Romaines avant l'époque de leur corruption. On connaît le trait de Caton le Censeur, qui raya un Romain de la liste du Sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille.

monarchies modérées et les républiques favorisent la perfectibilité humaine, le pouvoir absolu, le despotisme sont les causes les plus actives de barbarie et de perversion.

Suivre l'histoire des variétés de la femme dans ces circonstances, ce serait lui donner assez d'étendue pour y comprendre tous les accidens, les monstruosités et la dégradation dont ce sexe est susceptible. Nous indiquerons seulement quelques traits de ces mœurs, dont il faut chercher le tableau fidèle dans Suétone, Juvénal, Tacite, etc. etc.

Le mal commença dans le palais des empereurs, et se propagea ensuite avec toute la rapidité de la contagion la plus active. Les excès de Messaline n'ont point échappé à la postérité (1).

---

(1) Quand de Claude assoupi, la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement, sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles phrynés, le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lysisca. Ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente ;
Un lit dur et grossier charme plus ses regards,
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.

L'*Éléphantis*, *l'Aloïsia* des anciens (1), fut mis en action dans les boudoirs de Caprée; et par suite, tout se réunit pour précipiter, pour répandre la corruption. Dès-lors les lois devinrent impuissantes; et si les tribunaux avaient voulu en faire l'application, il y aurait eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupables. Lorsque Septime Sévère parvint à l'empire,

---

Tous ceux que, dans cet antre, appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie et triomphe, et les défie encor.
C'est-là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome, épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère,
Des faveurs de la nuit, réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis:
Ses sens sont fatigués, et non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

(1) Suivant La Harpe, l'Éléphantis peut être regardé comme l'Aloïsia de l'antiquité. Cet ouvrage est cité par Martial. *Voy.* les *douze Césars*, trad. du latin de Suétone, avec des notes par M. de La Harpe, t. I[er]., p. 375.

il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Les bacchanales, que l'on avait été obligé d'abolir sous la République (1), se rétablirent dans ces tems de corruption ; et les fêtes de la Bonne Déesse furent célébrées avec de nouvelles circonstances de débauche et d'obcénité (2).

Chaque jour la licence fit de nouveaux progrès : les femmes, comme le remarque Thomas, se disputèrent à prix d'or un histrion ; elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendans des Scipion et des Émile (3) : enfin, on fit plus ; et après avoir été conduites par la satiété aux écarts les plus monstrueux, aux erreurs les plus

---

(1) *Voy.* à ce sujet Tite Live, liv. XXXIX, chap. XV, XVI.

(2) Dans ces fêtes, les femmes, après s'être livrées entr'elles à tous les excès, appelèrent des hommes. Mon amant dormirait-il, leur fait dire Juvénal, qu'on l'éveille. Point d'amant, je me livre aux esclaves ; point d'esclaves qu'on appelle des manœuvres. A leur défaut, l'approche d'une brute ne les effraierait pas, etc. Juvénal, sat. VI.

(3) Thomas, *Essai sur les Femmes*, œuv. compl. t. IV, p. 209.

contraires à la nature et à la véritable volupté (1), les dames Romaines devinrent barbares (2) : on perfectionna l'art des avortemens ; ou pour se dispenser d'y avoir recours, et se procurer avec moins d'inconvéniens des jouissances stériles, on fit façonner des eunuques dans ce dessein, en ne livrant à l'acier mutilateur que des esclaves déjà adultes, et dont les organes étaient entièrement developpés (3).

---

(1) Doute encore des railleries de Tullia ? des propos qu'elle tient à cette Maura trop fameuse, et sa plus ancienne amie, quand Maura vient à passer auprès du vieil autel de la pudeur. C'est-là qu'elles font pendant la nuit arrêter leurs litières ; et qu'après avoir souillé la statue de la Déesse, elles se livrent au clair de la lune des assauts réciproques, dont frémit la nature. De-là chacun regagne sa maison ; et toi, que l'aurore envoie chez les grands, tu glisses en chemin sur les marbres salis par ton épouse. *Juvénal*, sat. VI, trad. de *Dusaulx*.

(2) Quelques-unes gagent des bourreaux à l'année. On frappe, elles se peignent le visage, elles donnent audience à leurs amis : on continue de frapper, elles parcourent les articles d'un long journal ; on frapperait toujours, mais les forces venant à manquer aux exécuteurs : il sufit, sors d'ici, malheureux, s'écrient-elles d'un ton qui fait trembler. . . . *Juvénal. ibid.*

(3) Sunt quas eunuchi imbelles, ac mollia semper
Oscula delectent, et desperatio barbæ,

Le stoïcisme qui vint s'établir en Italie dans ces tems de dépravation et de décadence, atteignit plusieurs femmes par imitation, et les pénétra de son héroïque enthousiasme ; reproduisant encore quelques exemples des mœurs antiques, il fit paraître de loin en loin, et comme des lumières qui s'entrevoient à peine au milieu d'une profonde nuit, les vertus de Porcie, d'Aria, de Pauline, femme de Sénèque ; d'Epponine, de Julie, femme de Septime Sévère ; de Julie Mammée ; d'Eusebie, protectrice de l'empereur Julien, etc. etc.

Au nord et dans toute la partie occidentale de l'Europe, l'homme en général, et la femme en particulier, se présentaient avec des formes et des habitudes bien différentes chez des peuples encore sauvages : mais conduits cependant par la bonté de leur race, ou par des circonstances locales qui n'ont pas été appréciées, à traiter le

---

Et quod abortivo non est opus. Illa voluptas
Summa tamen, quod jam calidâ matura juventâ
Inguina traduntur medicis, jam pectine nigro.
Ergo exspectatos, ac jussos crescere primum
Testiculos, postquam cæperunt esse bilibres,
Tonsoris damno tantum rapit Heliodorus. *Juvénal.*

sexe le plus faible avec la douceur et les égards qui sont dûs à la faiblesse et à la beauté.

Ici les Germains et les Gaulois nous présentent deux grandes familles de l'espèce humaine, aux mélanges et au croisement desquelles se rapportent aujourd'hui les différentes nations civilisées de l'Europe (1).

Les Germains, connus sous différens noms, occupaient, comme on sait, la Norwège, le Danemarck, la Suède, l'Allemagne, etc. Leurs femmes, plus grandes, plus fortes que celles de la Grèce et de l'Italie, possédaient ce genre de beauté qui résulte de l'éclat du teint, de la plénitude et du développement des formes. Elles avaient généralement les cheveux blonds et épais, les yeux bleus, de grands traits, la taille élevée et bien prise, et une expression de modestie et de pudeur qui ajoutait beaucoup à la puissance de leurs autres attraits. Bissula, jeune beauté de la

---

(1) Cette division est celle qu'admettent les antropologistes, qui partagent la branche Celtique de la race *Caucasienne*, *ou prototype*, en variété *Gothique* et en variété *Druidique*. *Voy.* d'ailleurs le mot *Celtes*, dans l'anc. *Encyclop. in-4°.* éd. de Neufchâtel, l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, et l'*Introduction à l'Histoire du Danemarck*, par Mallet.

Germanie, emporta tous les suffrages, quand elle parut à Rome, et le poëte Ausone en fit l'objet de ses chants. Les autres esclaves Germaines ne parurent pas moins belles ; et, suivant Ovide, Properce et Martial, les dames de Rome épuisaient tous leurs artifices pour paraître aussi belles que les captives de cette nation. Ces femmes ne se distinguèrent pas moins par leurs vertus domestiques. Leurs mœurs n'avaient rien d'efféminé ; et leur courage se manifesta dans plusieurs circonstances par des traits d'héroïsme, que l'on chercherait en vain dans les annales des autres nations. « Elles sont pour leurs époux, dit Tacite, les témoins les plus redoutables dans les combats, et les panégyristes les plus flatteurs. Ceux-ci portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes ; et elles ne craignent point de les compter et de les juger. D'un autre côté, elles portent aux combattans de la nourriture et des encouragemens ».

» On rapporte qu'il y a eu des armées qui pliaient, qui étoient en déroute, et que les femmes ont ralliées à force de prières, en présentant leur sein aux fuyards, en leur peignant les horreurs d'une captivité prochaine, qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel, que pour s'as-

surer plus efficacement de la fidélité d'un canton, on exige toujours dans le nombre des ôtages quelques femmes de distinction ».

» Il y a plus : ils supposent à ce sexe je ne sais quoi de religieux, et une sorte d'inspiration ; ils se gardent bien de rejeter leurs avis, ou de douter de leurs oracles. Nous avons vu sous Vespasien, Véléda regardée long-tems par la plus grande partie de la nation comme une divinité, sans compter anciennement Aurinia, et une foule d'autres, auxquelles ils rendaient un culte, et non point par adulation, comme nous à ces dieux que nous faisons nous-mêmes ».

» L'habillement des femmes n'est pas différent de celui des hommes, ajoute le même historien ; excepté qu'assez souvent elles sont couvertes d'un vêtement de lin bigarré de pourpre, et sans manches, ensorte qu'elles ont tout le bras entièrement nud. Il n'y a pas jusqu'au haut de leur poitrine qu'elles ne laissent aussi découvert. Cependant leurs mœurs sont sévères, et à cet égard sur-tout les Germains méritent les plus grands éloges. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, hormis un très-petit nombre qui, non par incontinence, mais à cause de leur noblesse, s'environnent d'un cortége d'épouses ».

» La femme n'apporte point de dot au mari ; c'est le mari qui en apporte à la femme. Le père et la mère, ainsi que les proches, assistent à l'entrevue, et reçoivent les présens. Ces présens ne sont point de ces superfluités qui flattent la vanité des nouvelles épouses, et qui servent à leur parure : ce sont des bœufs, avec un cheval enharnaché, un bouclier, une framée et un sabre ».

» Ce sont ces présens qui constituent le mariage, et de son côté la femme donne aussi au mari quelques armes. C'est-là leur lien le plus fort, c'est le symbole mystérieux de leur union : ce sont leurs dieux d'hyménée. De peur que la femme ne croie les idées de courage et les hasards de la guerre étrangers à son sexe, on l'avertit par ces cérémonies même qui consacrent son mariage, qu'elle vient partager des travaux et des périls, que c'est son sort dans la paix, son sort au combat, d'endurer et d'oser autant que son époux. Voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on lui donne : qu'il faut vivre, qu'il faut mourir comme lui ; qu'on lui confie à elle un dépôt sacré, pour le transmettre dignement à ses enfans, de qui le recevront ses brus, pour le transmettre à leur tour à ses petits-fils ».

» Ainsi tout chez elles fortifie la vertu ; point de ces spectacles dangereux, point de ces banquets enivrans qui allument les passions : hommes et femmes ignorent également le commerce mystérieux de lettres ».

» Dans une nation si nombreuse, rien de si rare que l'adultère ; on le punit sur-le-champ, et c'est le mari qui s'en charge. Rasée, dépouillée de ses habits en présence des parens, la femme est chassée de la maison par le mari, qui la poursuit dans toute la bourgade à coups de fouet. Et une fois déshonorée, c'est sans retour : il n'y a ni beauté, ni jeunesse, ni fortune qui puissent lui faire trouver un mari ; car on ne plaisante point là sur le vice, et l'on ne dit point de celles qui corrompent et se laissent corrompre, *c'est le siècle* ».

» Il y a des cités où l'on fait encore mieux, où l'on ne permet de se marier qu'à celles qui sont filles, où ce desir et ce vœu remplis une fois, c'est pour la vie. Ainsi elles n'ont qu'un mari, comme on n'a qu'un corps et qu'une ame ; ce mari borne toutes leurs pensées, borne tous leurs desirs : il n'est pas seulement un mari pour elles, il est le mariage tout entier ». TACITE, traduc-

tion par M. *Dureau de la Malle*, t. III, p. 319, 338 et suiv. (1)

Pour les Gaulois, nous ne savons presque rien de leur origine et de leurs mœurs dans les tems primitifs, et lorsqu'ils étaient encore barbares et sauvages comme ces peuplades que les voyageurs philosophes vont chercher au loin pour observer les premiers progrès de la civilisation ; nos connaissances sur ce sujet se bornent aux renseignemens fournis par quelques passages échappés, comme par hasard, à des historiens Latins ou Grecs.

Il paraît qu'en général ces peuples, bien différens des sauvages que les voyageurs modernes ont reconnus et observés, eurent, ainsi que les Germains, beaucoup d'égards pour les femmes. Ce sexe, dont toute la puissance est dans sa faiblesse et dans ses charmes, avait même l'administration du gouvernement chez les Gaulois, lorsque ces barbares passèrent en Italie et prirent la ville de Rome. Dans la suite, la superstition

---

(1) *Voyez*, pour plus de détails, les *Mém.* des Insc. et Belles-Lettres, t. V. hist., pag. 330 ; l'extrait du *Mémoire* de M. Chambort sur l'estime et la considération que les anciens Germains avaient pour les femmes.

détrôna l'Amour, et à l'empire des femmes succéda celui des Druides. Il y eut aussi des Druidesses, que l'on regardait comme les interprètes les plus fidelles de la Divinité, et dont les oracles inspiraient une grande confiance (1). Parmi ces prêtresses, les unes étaient de véritables vestales; d'autres étaient mariées, et une troisième classe était composée de femmes qui communiquaient une seule fois dans l'année avec leurs époux (2).

Livrés d'abord à une éducation toute militaire, et qui demandait un grand emploi de forces,

---

(1) Nous avons eu occasion d'indiquer, en traitant de l'organisation comparée des deux sexes, les motifs qui avaient porté les prêtres anciens à choisir des femmes plutôt que des hommes pour interprètes de la Divinité : du reste, cette idée d'une communication plus facile entre le ciel et les femmes a été très-répandue sur la terre. Les Germains, les Bretons et tous les peuples Scandinaves l'ont eue. On connait le respect des Romains pour leurs Sybiles, des Grecs pour leurs Pythies; aujourd'hui même, c'est encore à des femmes connues sous les noms de Bohémiennes, de sorcières, de magiciennes, de devineresses, que le peuple reconnait plus particulièrement la faculté de prévoir et d'annoncer les secrets de l'avenir.

(2) *Encycl. Méthodique*, *Dict. des Antiquités*, art. *Druidesses.*

les Gaulois se déshonoraient en se mariant avant l'époque de leur vingtième année (1). Chez les Bretons, il y avait une loi singulière qui permettait aux jeunes filles de se choisir un époux avant l'âge de sept ans. Chez la même nation, les femmes commandèrent quelquefois les armées (2). Dans les tems primitifs, et chez les Gaulois non mélangés avec les nations étrangères, les femmes n'apportaient point de dot : les maris avaient une grande autorité sur elles ; ils pouvaient les tuer sans encourir d'autres peines que celle d'être privés de leur caractère de soldat. Le mariage était indissoluble. Les enfans mâles étaient seuls admis au partage des terres : coutume qui subsistait encore dans quelques parties de la France avant l'époque de la révolution. Les peuples du Nord, c'est-à-dire, les Francs, les Germains et toutes les nombreuses familles de la variété Gothique, en renversant l'empire Romain, et en se répandant dans toute l'Europe, y portèrent leurs opinions avec leurs armes : de-là les mœurs chevaleresques, le culte de la beauté, le respect et l'amour, dont les femmes

(1) Aulugelle, liv. VI.

(2) Tacite, liv. IV.

devinrent l'objet au Nord et à l'Occident : tandis qu'à-peu-près dans le même tems, il s'éleva une religion et un peuple qui établit et consacra dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes (1). A mesure que la civilisation fit des progrès, ces institutions si favorables aux femmes se fortifièrent, et décidèrent sous ce rapport le caractère d'urbanité et de politesse qui distingue aujourd'hui toutes les nations policées de l'Europe. Le luxe et le goût firent néanmoins des progrès bien lents : et chez les peuples dont nous parlons ce ne fut guère qu'après avoir épuisé tout ce qu'une coquetterie peu éclairée fit inventer de ridicule, que les femmes parvinrent à adopter dans leur habillement et leur cosmétique, lentement civilisée, des modes moins défavorables à l'effet de la beauté. C'est ici qu'il faut rappeler les remarques judicieuses et philosophiques du Prof. Hallé sur l'habillement

(1) *Voy.* Thomas, ***Essai sur les Femmes.*** Ce furent, dit le même écrivain, des sauvages qui portèrent, avec les embrasemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui règne encore aujourd'hui en Europe ; et le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines. Ce système, qui a eu tant d'influence, nous est venu des bords de la mer Baltique et des forêts du Nord.

septentrional, comparé à celui des peuples de l'Orient et du Midi. « Celui-ci a toujours été fait de manière, qu'attaché et reposant sur les épaules, il tombait de-là flottant sur tout le reste du corps, retenu seulement par des ceintures, soit au-dessous du sein, soit au-dessus des hanches. L'habit septentrional, au contraire, a toujours été divisé en deux parties, l'une couvrant la moitié inférieure du corps jusqu'aux pieds et s'attachant au-dessus des hanches, formant ce que nous nommons la *juppe ;* l'autre s'attachant au-dessus des épaules, s'appliquant plus ou moins *juste au corps* jusqu'à la ceinture, et retombant ensuite plus ou moins bas par-dessus la juppe.

» La juppe, principalement, est le caractère distinctif de l'habillement septentrional et occidental. Et voici en quoi cette observation est importante ».

» Les femmes attachant leur juppe au-dessus de leurs hanches, ont dû la tenir un peu serrée pour l'empêcher de s'échapper et de tomber. Le froid les a contraintes d'en mettre plusieurs, et les hanches ont paru grossies, tant par le nombre des juppes, que par l'épaisseur que leurs plis, rassemblés vers la ceinture, leur ont donnée nécessairement en cet endroit ; le contraste de cette épaisseur avec l'effet du *juste* s'appliquant au corps jusqu'à la ceinture, a donné l'idée des avan-

tages et des prétendus agrémens d'une taille fine et élancée. Ces avantages devenant plus remarquables par l'opposition des hanches extraordinairement renflées, les femmes ont cherché à outrer ces contrastes pour faire valoir leur taille; elles n'ont pas seulement ridiculement surchargé et enflé leurs hanches, elles ont contraint et serré outre-mesure la partie du corps qui les joint; de-là les corps de toutes les espèces, c'est-à-dire ces moules étroits dans lesquels on s'est efforcé de modeler la poitrine et le ventre en comprimant les os du thorax, et en leur faisant prendre, au lieu de leur forme naturelle évasée par en bas, celle d'un cône renversé ».

Dans un tems qui n'est pas encore très-éloigné du nôtre, si l'on compte par les années, et qui s'en trouve séparé par un immense intervalle, si l'on compare les mœurs et les usages, à cette époque presque moderne, ce contraste entre une taille amincie par une douloureuse compression et les renflemens démesurés des hanches devint aussi dangereux que bizarre et ridicule (1). L'art de plaire

(1) On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
VOLTAIRE.

ne fut guère plus heureux dans tout ce qui tenait à la cosmétique, et les modes des Canadiens ou des Hottentots ne sont guère moins barbares sur ce point, que celles qui furent adoptées à cette époque où les dames croyaient ajouter à leurs charmes, en enveloppant leurs cheveux sous une couche épaisse de suif et d'amidon. Sous le règne de Charles VI, le mauvais goût fut jusqu'à hérisser la tête par des saillies et des prolongemens difformes, avec l'intention, sans doute, de se donner ainsi de la grace et de la dignité. Suivant Jean Juvénal des Ursins, qui vivait dans ces tems de barbarie, les dames et les demoiselles du tems portaient des cornes merveilleusement hautes et larges. Un Carme de la province de Bretagne, appelé *Thomas Conecte*, déclamait de toute sa force contre ces coëffures monstrueuses. « Par-tout où frère Thomas allait, dit Paradin, ces coëffures, qu'il nommait *des hennins*, n'osaient paraître, pour la haine qu'il leur avait vouée : chose qui profita pour quelque tems ; mais dès que le prêcheur fut parti des pays susnommés, les dames relevèrent leurs cornes, et firent comme le limaçon ; lequel, quand il entend du bruit, resserre et retire tout bellement les siennes ; mais le bruit passé, soudain il les retire plus grandes que devant. Ainsi firent les

dames, car les hennins ne furent jamais plus grands, plus pompeux et plus superbes qu'après le partement de frère Thomas ».

Ces hennins devinrent dans la suite plus élégans, plus légers, et reparurent, comme le remarque de Vertot (1), sous le nom de fontanges. « C'était primitivement, dit le même auteur, une espèce d'édifice à plusieurs étages fait de fil de fer, sur lequel on plaçait des morceaux de toile séparés par des rubans ornés de boucles de cheveux, et tout cela distingué par des noms si bizarres et si ridicules, que nos neveux auront besoin d'un glossaire pour expliquer les usages de ces différentes pièces, et l'endroit où on les plaçait. Sans ce secours, qui pourra savoir un jour, ce que c'était que *la Duchesse*, *le Solitaire*, *le Chou*, *le Mousquetaire*, *le Croissant*, *le Firmament*, *le dixième Ciel et la Souris?* Pourra-t-on croire qu'il fallait, pour ainsi dire, un serrurier pour coëffer les dames du 17e. siècle? etc. (2) » Il y eut plusieurs lois somptuaires dans ces tems reculés. La différence des habits suivant les conditions, existait sous le règne de Philippe Lebel,

(1) Voy. *Mém.* des Insc. et Belles-Lettres, t. VI, p. 736.
(2) *Ibid.*

qui l'ordonna de nouveau en 1294 (1). Un arrêt du Parlement, pris en 1420, défendit aux courtisanes de porter robes à colets renversés, queues, ceintures dorées, boutonnières, sous peine de confiscation et d'amende.

Les premiers Celtes paraissent, au moins dans plusieurs cantons, avoir adopté le tatouage. Rien ne prouve cependant que cette coutume barbare ait jamais passé à leurs femmes. Mais à l'époque d'une civilisation beaucoup plus avancée, et voisine des tems modernes, on produisit des effets non moins contraires à la beauté par les impressions et les stigmates des cuirasses baleinées, de leurs épaulettes, des jarretières, des cordons qui soutenaient les juppes, des foyers portatifs, dont les femmes du peuple font encore usage; enfin, par toute l'influence d'une cosmétique bizarre, et par les effets de ces habitudes vicieuses, que les progrès du goût et du luxe ont enfin détruites dans les classes de la société les plus civilisées.

Une histoire plus approfondie des mœurs dont

---

(1) « Nul bourgeois ou bourgeoise ne portera *vair*, ni gris; ni hermine. Il leur est aussi défendu de porter de l'or, des pierres précieuses, ni des couronnes d'or ou d'argent».

nous venons d'indiquer quelques traits, pourrait nous fournir, sur ce qui concerne les femmes, plusieurs particularités assez singulières.

Chez les anciens Gaulois, et avant leur mélange avec les Francs, les jeunes filles n'étaient point mariées contre leur gré, mais d'après leur choix. Lorsque l'une d'elles se trouvait en état de former un tendre engagement, on rassemblait tous les jeunes garçons du canton dans un festin; celui qui recevait alors le témoignage d'une douce préférence, était accepté, et l'hymen se célébrait sous les auspices de l'amour et du plaisir. La femme apportait une dot, usage contraire à celui qui fut ensuite introduit par les Francs, et suivant lequel le mari faisait des présens assez considérables pour obtenir une épouse, dont toute la richesse consistait dans ses vertus et sa beauté.

Sur le mont St.-Michel, que l'on nommait dans ces tems reculés le mont Bélen (1), il y avait un collége composé de neuf Druidesses. L'une de ces prêtresses rendait des oracles, et vendait aux marins des flèches, auxquelles on attribuait la vertu de calmer les tempêtes quand elles étaient

(1) De Bélénus, un des quatre grands Dieux des Gaulois.

lancées dans la mer par un jeune homme de 21 ans qui n'avait pas encore perdu sa virginité. Si l'orage se calmait, et si le vaisseau arrivait à bon port, on députait l'adolescent qui avait décoché les flèches miraculeuses aux Druidesses. Lorsque l'ambassadeur avait fait son offrande, l'une des prêtresses allait se baigner avec lui dans la mer, l'initiait ensuite aux mystères de l'amour, et le renvoyait le lendemain, portant sur les épaules un nombre de coquilles égal à celui des exploits qui avaient signalé son début dans la carrière du plaisir. Saint-Foix laisse entrevoir que l'on pourrait rapporter à cet antique usage, celui des pélerins qui font un voyage au mont St.-Michel pour en rapporter des coquilles (1).

Lorsque les Francs, et par suite le christianisme eurent conquis les Gaules, d'autres coutumes, d'autres usages s'établirent, et se modifièrent diversement dans les différentes parties de l'Europe et aux différentes époques de notre civilisation. Alors une grande révolution dans les mœurs et dans le caractère des femmes commença, et continua sous la double influence de la chevalerie et d'une religion, plus convenable peut-être sous les latitudes ardentes d'où

(1) Saint-Foix, *Essai sur Paris*, t. V.

elle fut apportée, que dans des lieux où la continence des peuples dérive nécessairement de la température modérée, et même un peu froide de leur climat.

Les changemens apportés dans les mariages par cette religion exotique, et si différente de la féerie aimable des Grecs et des Romains ; les effets des idées mystiques sur des imaginations naturellement mobiles et exaltées (1) ; les avantages, les abus de la confession, et les mystères du cloître révélés et présentés comme des faits d'histoire naturelle et de physiologie ; enfin, le mélange de la galanterie et de l'amour (2) ; l'esprit militaire inspiré par le fanatisme à un sexe plus aimable que terrible (3) ; et pour continuation de merveilleux, des femmes ne craignant point, à la renaissance des lettres en Europe,

(1) *Voy.* Thomas, *Essai sur les Femmes*, œuvres complètes, t. IV, p. 217.

(2) Il se retrouve dans les essais de nos troubadours, dans les romans espagnols et français du tems, etc. *Voy.* Thomas, *ibid*, p. 227.

(3) Dans ces tems de barbarie, des femmes se répandirent dans les armées ; on en vit dans les croisades, gagner des indulgences sur le champ de bataille, et mourir les armes à la main. *Voy.* Thomas, *ibid.*

d'ensevelir leurs graces sous l'enveloppe du pédantisme, soutenant thèses, prononçant des harangues latines devant des papes, ou remplissant des chaires de droit et de philosophie : tels sont les principaux objets que présente, relativement au sujet qui nous occupe, l'histoire naturelle des mœurs et des usages de l'Europe, pendant les siècles qui ont précédé et amené l'époque de civilisation à laquelle les nations modernes de l'Europe sont enfin arrivées.

Nous trouvons en outre, pendant toute la durée de cette longue période, un grand nombre de ces usages singuliers, dont l'exposition paraît appartenir plus directement à l'histoire naturelle de l'homme que celle des mœurs et des habitudes des nations policées.

Lorsque l'esprit de chevalerie n'était pas encore dans toute sa force, les Francs avaient bien quelques égards, et une sorte de considération pour les femmes. Ils étaient obligés de les respecter, au moins en public ; et dès le tems de Clovis, une loi portait que celui qui serrerait la main d'une femme libre, payerait 15 sous d'or, et 30 s'il lui serrait le bras. L'amende augmentait ensuite progressivement. Les mœurs n'en étaient pas plus respectées, du moins parmi les grands,

et à tel point, que sous les premiers rois de la troisième race, les chevaliers, encore bien éloignés de cette politesse dont ils devinrent les modèles, se livraient souvent à des excès et à un désordre dont nos anciens auteurs français mêlent naïvement le tableau à ce que la religion peut offrir de plus édifiant et de plus sacré. Cet amour désintéressé, ces sentimens qui se fortifient et se prolongent par la contrainte, le respect et les privations étaient si peu connus dans ces tems de barbarie, que nos anciens romanciers supposent les seigneurs qui faisaient le mieux les honneurs de leur maison, assez complaisans pour faire contribuer la beauté aux plaisirs des *preux* qui daignaient les visister.

Dans le 13e. siècle, sous St.-Louis et ses successeurs, les maris avaient encore un grand empire sur les femmes. Si l'on en croit Beaumanoir, l'usage les autorisait à les battre ; ils étaient seulement tenus *de ne les tuer, ni mutiler.* Grégoire de Tours và plus loin : il rapporte que dans un Concile de Màcon, on ne craignit pas de discuter la question de savoir si les femmes étaient des créatures humaines. On disputa avec chaleur, et il fut sérieusement décidé que les femmes faisaient partie du genre humain ; je

crois, ajoute Saint-Foix qui rapporte le fait; que l'on doit adopter cette décision, quoique ce Concile ne soit pas œcuménique. Le luxe et le goût faisaient des progrès non moins lents que la politesse et les mœurs. Les reines et les princesses du tems, n'allaient pas à la vérité, comme les femmes et les filles des héros d'Homère, puiser de l'eau ou laver leurs vêtemens à la fontaine; mais la reine Fredégonde ne craignait pas de dire: *On a vole dans nos celliers plusieurs jambons.* Nous avons déjà eu occasion de parler de la barbarie de tout ce qui tenait aux habillemens et à la cosmétique: les autres objets de luxe n'avaient pas acquis un plus grand degré de perfection. Les carosses ne furent en usage que sur la fin du 6e. siècle. Avant cette invention, les dames allaient en trousse derrière leurs écuyers. A la porte des maisons, il y avait assez ordinairement des siéges de pierre, dont les femmes se servaient pour s'établir plus aisément sur leur monture. On voit encore dans la rue St.-Jacques un de ces *montoirs*, que l'on dit avoir servi à la reine Blanche, mère de St.-Louis.

Les anciennes habitudes, le climat et l'influence de la religion chrétienne se réunirent pour s'opposer à la polygamie chez toutes les nations

d'origine Celtique. Cependant, les rois et les grands s'écartèrent quelquefois des usages reçus, et se permirent d'avoir plusieurs femmes (1).

Les jeunes princesses étaient ordinairement soumises, avant le mariage, à l'examen des matrones chargées de savoir si elles n'avaient pas quelques difformités secrètes, et capables de les empêcher d'avoir des enfans (2).

Lorsque la tyrannie féodale était au plus haut degré, les seigneurs, dans leurs domaines, pouvaient user du droit de *culage* (3), et exiger la première nuit des nouvelles mariées. L'état de prêtre ne faisait pas même renoncer

---

(1) L'histoire donne cinq femmes et quatre concubines à Charlemagne. *Ingonde*, femme de Clotaire Ier., dit un jour à son mari : « Cher prince, jai une sœur que j'aime ; elle s'appelle *Aregonde*. J'espère que vous voudrez bien vous charger de lui choisir un époux. Clotaire alla voir Aregonde à sa maison des champs : l'ayant trouvée jolie, il l'épousa, et revint dire à Indegonde, que désormais elle aurait sa sœur pour compagne ».

(2) Il est d'usage, dit Froissard, que quelque dame ou fille de haut-seigneur que ce soit, qu'il convient qu'elle soit regardée et avisée toute nue par les dames, pour savoir si elle est propre et formée pour avoir des enfans.

(3) Droit *de culage*, ou de *cueillage*.

à cette usurpation ; et des chanoines de la cathédrale de Lyon prétendirent aussi avoir le droit de coucher, la première nuit des noces, avec *les épousées de leurs serfs ou hommes de corps* (1).

On ne mariait point, et les œuvres même du mariage étaient illicites pendant tout le tems de l'interdiction d'un royaume. C'est ce qui arriva lorsque Philippe Auguste fut interdit pour avoir voulu répudier Ingelburge, afin d'épouser Agnès de Méranie. « Alors, dit Saint-Foix, il n'était permis à personne de coucher avec sa femme, parce que le roi ne voulait plus coucher avec la sienne, et la génération aurait dû manquer cette année-là ». Les mariages entre parens à un certain dégré n'étaient pas admis : dans la suite, l'église les toléra, et établit un tarif de dispenses pour épouser sa cousine et son cousin, sa tante ou sa nièce, son filleul et sa marraine, etc. Dans les premiers tems, le mari devait donner à sa nouvelle épouse un sol et un denier. L'illustre Gaulois qui alla épouser au nom de Clovis la

(1) Saint-Foix, *Essais sur Paris.* Le droit de culage, ou de cueilliage, fut, dit-on, introduit par Even, roi d'Ecosse. Du reste, tous les seigneurs n'en jouissaient pas.

princesse Clotilde, remplit au nom du roi son maître cette singulière formalité. On donnait trois sous d'or à une veuve. L'usage des *charivaris* dans le cas de seconde noce (1), remonte aux tems les plus anciens. C'est une de ces pratiques barbares qui se conservent pendant long-tems dans les sociétés policées, et dont le recueil formerait un chapitre très-piquant dans l'histoire des mœurs et des coutumes d'une nation.

Les courtisanes, que l'on nommait filles folles, filles amoureuses, filles paillardes, etc. etc., ne furent tolérées que sous St.-Louis, qui, après les avoir chassées de Paris, les y rappela, convaincu par l'expérience que leur retour était nécessaire à la tranquillité des familles. On leur assigna des quartiers particuliers, et on les força à porter des habits qui servaient à les faire distinguer. Du tems de Charlemagne, ces femmes recevaient une punition corporelle, lorsqu'on pouvait les surprendre : et les personnes qui leur avaient donné un asile étaient obligées de porter la coupable sur leurs épaules jusqu'à l'endroit de l'exécution.

---

(1) Cette coutume a encore lieu dans plusieurs départemens.

L'adultère fut puni de diverses manières, à mesure que la civilisation fit quelques progrès.

En Languedoc, dans le 13e., le 14e. et le 15e. siècle, lorsqu'un homme et une femme étaient convaincus de ce crime, on les condamnait, dit Saint-Foix, à courir tout nuds à l'heure de midi, d'un bout de la ville à l'autre bout.

La loi salique permettait le divorce. Dans la suite, les secondes noces, même après la mort de l'un des époux, furent à peine tolérées. Les difformités ou les maladies qui pouvaient autoriser une séparation, les cas divers de stérilité ou d'impuissance, donnèrent lieu à plusieurs lois et coutumes qui devraient faire partie d'une histoire naturelle et politique de la génération. Parmi ces différens usages, un des plus singuliers était le *congrès* (1), aboli dans le 17e. siècle, à l'occasion d'un marquis de Langeais, qui,

---

(1) Le congrès consistait dans une épreuve, dont le résultat devait démontrer aux juges du fait que le mari accusé avait complètement les attributs de son sexe. On avait le choix de procéder à l'expérience dans la couche nuptiale et dans l'ombre du mystère, ou en présence des témoins qui devaient juger

après avoir été déclaré impuissant par le parlement, n'en fit pas moins sept enfans à une demoiselle Diane de Navailles, qu'il épousa en secondes noces.

---

la question. Le président Bouhier prétend que ce combat en champ-clos fut imaginé en France au 14e. siècle. Voyez *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, au mot *impuissance*.

CHAPITRE VI.

DE LA NATURE DE LA FEMME.

QUELQUES VUES sur la nature des animaux en général. Cette nature, qui est pour les espèces et pour les genres ce que le tempérament est pour l'individu, doit être déterminée, comme l'a fait Buffon, en rapportant les goûts, les penchans, le moral aux différentes particularités d'organisation. On examine dans cet esprit les diverses circonstances qui paraissent déterminer plus particulièrement la quantité totale, la somme des qualités propres à la femme : 1°. *transitions variées*, *révolutions*, *crises* auxquelles l'organisation féminine est livrée pendant la durée de la vie : inductions et corollaires de ces particularités ; II°. *influence utérine ;* effets qui en résultent, qualités, manières d'être particulières de l'intelligence ou de la volition qui en dépendent ; III°. *faiblesse musculaire* ; ses rapports avec les autres caractères de la femme : comment elle détermine les goûts, les premiers penchans, la nature des métiers et des professions ; IV°. *mode de sensibilité*. Réflexions philosophiques à ce sujet ; V°. *éducation*, *rapports habituels*, *emploi particulier de la vie :* de quelle manière ces causes exercent en général une influence marquée sur la nature de la femme.

VUES sur la nature d'une espèce de femme toute particulière, extraites de l'article *femme morale* de l'Encyclopédie, par Desmahis.

SUIVANT la remarque de Buffon, dont les belles généralités sont autant de matériaux précieux pour une philosophie de l'histoire naturelle, lorsqu'on parle de la nature de l'homme et de celle des animaux en général, *ce mot signifie, ou plutôt indique et comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la nature a doué l'homme ou les animaux* (1).

Pour déterminer cette nature, qui est pour l'espèce ce que le tempérament est pour l'individu, on cherche à en saisir les attributs essentiels, on interroge l'organisation d'un animal pour démêler les traits principaux, les dispositions les plus importantes, et dont l'influence est aussi étendue que remarquable : on cherche surtout à faire apprécier les effets de certains organes, dont la conformation peu commune, la perfection ou l'énergie décident d'une manière

---

(1) *Voy.* Buffon, Discours sur la nature des oiseaux.

toute particulière, les goûts, les appétits, les penchans, enfin, l'ensemble des qualités d'où résulte la nature d'un animal quelconque (1). Il est évident que d'après ces vues, bien différentes de celles des naturalistes qui veulent tout expliquer par les causes finales, on ne rapporte point l'organisation aux habitudes et aux penchans; mais que le mode d'organisation étant bien connu, on en fait dériver les habitudes, les penchans, les appétits des différentes espèces d'animaux : ainsi, dans l'accord et l'harmonie des sens, la perfection du toucher, le développement du cerveau, la station perpendiculaire et l'instinct de la sociabilité, on trouve, en grande partie, les causes de la supériorité de l'homme sur les autres animaux. On voit également pourquoi le plus grand nombre des quadrupèdes, chez lesquels les organes du goût et de l'odorat sont très-actifs et très-developpés, ont des appétits véhémens et grossiers; tandis que l'oiseau, que les sens de la

(1) Telles sont les particularités qui s'observent dans l'appareil génital des femelles des Didelphes, chez lesquelles cette circonstance développe une tendresse maternelle si vive et si constante ; la trompe de l'Éléphant, la force des mâchoires chez les mammifères et les insectes éminemment carnassiers, etc. etc.

vue et de l'ouïe très-développés conduisent et caractérisent, doit avoir des sensations légères, précipitées comme son vol, et étendues comme la sphère où il se meut en parcourant les airs (1). La nature particulière des quadrupèdes carnassiers, herbi-

---

(1) « L'organisation de chaque animal présente une suite de relations admirables ; et ce que l'on appele le moral, est lié par une chaîne non interrompue de rapports avec la physique.

» Le Lion, inaccessible à la crainte, est fortement armé par la nature ; le Lièvre timide est le premier des animaux par la vélocité des pieds ; les oiseaux en général ont l'appareil du sens de la vue plus travaillé et meilleur ; chez les oiseaux de proie, nocturnes, l'œil est plus grand, plus sensible, et capable de percevoir l'impression de la faible lumière qui brille encore au milieu des ténèbres de la nuit ; enfin, dans chaque animal l'organe qui détermine les mœurs est plus développé, et les dispositions physiques sont constamment les causes impérieuses de la manière de vivre, des habitudes et de tout ce que nous croyons voir de moral dans l'histoire des animaux. Ainsi, les espèces exclusivement carnassières ne sont telles que par le mode d'organisation qui les distingue : leurs ongles ne sont point disposés pour creuser la terre ou pour favoriser le grimpement ; rétractiles et jamais appuyés, ils sont portés par la dernière phalange et habituellement renversés. Lorsque l'animal veut employer ces ongles terribles, des muscles flechisseurs entrent en contraction, et la dernière phalange se

vores, frugivores ou poliphages, celle des oiseaux de proie en général, des oiseaux de proie nocturnes, des oiseaux de rivage, etc., ne sont pas moins le résultat de la disposition de certains

---

trouvant au niveau des autres, les ongles font une saillie prononcée, et par le renversement de la phalange se replient ensuite pour ne pas s'émousser dans le contact avec le sol. Les membres antérieurs plus courts, disposent les principaux carnassiers aux grandes évolutions, aux bonds, aux élans sur la proie; les dents angulaires plus saillantes; les molaires terminées par des pointes, et plus propres au déchirement qu'à la mastication; l'énergie du suc gastrique qui supplée à cette dernière fonction : toutes ces dispositions ne déterminent-elles pas d'une manière impérieuse le desir et le besoin de se nourrir de chair? Ce goût, cette habitude, sont une conséquence de la disposition physique. Ne laissons donc plus dans l'histoire du Lion, du Tigre et des autres animaux carnassiers ces expressions de *cruels*, *de féroces* : dénominations insignifiantes lorsqu'on les applique à l'animal qui, loin de violer les lois de la nature, les accomplit en faisant usage des moyens qui le dédommagent d'organes internes trop faibles et incapables de tamiser la substance alimentaire dont s'engraisse et se nourrit la famille paisible des frugivores.

» Si nous voulions multiplier les exemples, nous verrions encore, dans la conformation particulière de l'appareil sexuel des femelles des animaux à bourse, la cause physique de leurs sentimens d'amour maternel que nous ad-

organes, que l'habitude et l'éducation développent ensuite davantage et perfectionnent.

C'est dans cet esprit, et en prenant le beau discours de Buffon sur la nature des oiseaux

---

mirons. Ces animaux, parmi lesquels on compte principalement les *Kanguroo* indigènes à la Nouvelle-Hollande, et les *Sarigues*, dont la patrie est l'une et l'autre Amérique, présentent, dans l'appareil sexuel, une particularité qui doit fixer l'attention : la matrice est tellement étroite, que les petits, qui ne peuvent s'y développer, naissent avant terme, et sont reçus dans une bourse, qui les maintient appliqués contre les mamelles. Par cette disposition, les mères, long-tems en rapport avec leurs petits, les chérissent, les protègent, et en font l'objet de la sollicitude la plus active et la plus tendre ; à l'aspect d'un danger, elles ne paraissent craindre que pour leur progéniture ; et si la frayeur redouble, un cri de rappel est émis ; l'asile maternel, ces bourses si singulières se r'ouvrent, et les petits qui s'y précipitent sont rapidement emportés loin du péril et des chasseurs ».

» L'espèce humaine reçoit sans doute une influence non moins distincte des particularités physiques qui la caractérisent. Ainsi le cerveau, regardé comme le siége de la pensée, est plus volumineux dans l'homme, qui doit à cette disposition, à celle de la main et à la flexibilité de tous ses organes, une partie de ses avantages, etc. etc.» *Considérations philosophiques sur l'histoire naturelle*, par J. L. Moreau (de la Sarthe). *Magasin Encyclop.*, IVe. Année.

pour modèle, que nous allons essayer de rassembler quelques observations sur la nature de la femme.

En cherchant à considérer, dans ce dessein, les circonstances d'organisation d'où dérivent principalement l'instinct, les qualités et les facultés naturelles des femmes, nous trouverons d'abord que leur constitution éprouve un plus grand nombre de changemens que celle de l'homme, et qu'en appliquant au cours de leur vie en particulier ce que plusieurs médecins ont pensé du cours de la vie en général, on peut le comparer avec plus de raison à une sorte de maladie qui a ses diverses phases et périodes, ses mouvemens variés, ses crises.

Les symptômes précurseurs, le début et les retours périodiques de la menstruation, les premiers mouvemens de l'amour, et le passage à un nouveau tempérament, la grossesse et ses diverses époques, l'accouchement et ses suites; enfin, la mort du sexe et les accidens de l'âge critique; telles sont les variations remarquables que subit sans cesse l'organisation des femmes: variations, changemens qui entretiennent des alternatives presque continuelles de souffrance et de maladie, des impressions vives, des ébranlemens nerveux, des spasmes et des agitations, dont l'in-

fluence et le résultat général méritent d'être pris en grande considération, lorsque l'on cherche à déterminer la nature des femmes, et le rôle ou les emplois qu'elles doivent remplir dans la société. Rousseau n'a point négligé ces données physiologiques dans ses observations sur un sexe dont, peut-être, il n'était réservé qu'à lui de parler en observateur exact, et en écrivain éloquent et passionné. « Une femme, dit ce philosophe, changera-t-elle brusquement et alternativement de manière de vivre, sans péril et sans risque? sera-t-elle aujourd'hui nourrice et demain guerrière? changera-t-elle de tempérament et de goût, comme un caméléon de couleurs? passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture et des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? sera-t-elle tantôt craintive, tantôt brave, tantôt délicate et tantôt robuste? » Les circonstances de grossesse, et les révolutions diverses que nous venons d'indiquer doivent nécessairement s'opposer à ces transitions. Chacun de ces états critiques produit souvent, en outre, plusieurs effets d'où doivent dériver, pour les femmes, des habitudes, des mœurs et des qualités particulières.

Ainsi, la première époque ou les retours périodiques de la menstruation entraînant quelquefois

à leur suite des anomalies nerveuses très-variées (1), déterminent chez plusieurs femmes des indispositions plus ou moins graves (2), des affections spasmodiques, des caprices très-singuliers, des bizarreries (3), ou même quelquefois des accès d'esprit et d'imagination. Ces divers symptômes sont, à la vérité, accidentels et propres à certaines constitutions; mais on peut affirmer qu'à l'époque dont nous parlons, toutes les femmes ont une sensibilité plus exquise; qu'elles sont plus disposées à l'amour; que leur physionomie est plus animée, et leur langage plus éloquent ; que plus susceptibles

(1) Ces anomalies prennent quelquefois un caractère bien remarquable, comme on le voit, chez plusieurs jeunes filles affectées de *chlorose*, vulgairement *pâles couleurs*. Voy. IIe. Partie de cet ouvrage.

(2) Principalement des coliques violentes, des migraines cruelles, ou même un état fébrile non équivoque. *Voy.* aussi la IIe. Partie de cet ouvrage.

(3) Ces caprices, ces bizarreries sont des goûts, des appétits extraordinaires ; tels que l'envie de manger des fruits acerbes ou même de la terre, des idées morbifiques et une aliénation locale ou passagère ; enfin, plusieurs de ces indispositions insolites, que le vulgaire, frappé de leur singularité, a souvent attribuées à la présence des puissances infernales.

d'émotions, elles s'abandonnent facilement aux chagrins non motivés, à l'inquiétude, aux sentimens d'une frayeur extrême; qu'elles sont plus sensibles au froid ; que leur estomac remplit mal ses fonctions, et qu'enfin leur organisation est généralement dans un trouble et une agitation plus ou moins marquée.

Le besoin quelquefois méconnu de l'amour ; l'état particulier du système nerveux pendant la durée de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement, ont des effets non moins remarquables ; toutes ces révolutions attachées aux fonctions du sexe, forment un ensemble de causes aussi faciles à reconnaître que les circonstances d'organisation dont la nature de plusieurs animaux paraît évidemment dépendre.

Le résultat général de cette agitation presque continuelle, de ces alternatives si fréquentes de maladie et d'indisposition, de bouleversement et d'orage, est nécessairement de laisser l'organisation de la femme dans un état de faiblesse, de mobilité nerveuse et de sensibilité, d'où dérivent une bienveillance et une pitié plus actives; des penchans plus éphémères, des caprices et des fantaisies très-variés, plus d'aptitude à l'émotion qu'à la pensée, et en général un éloi-

gnement pour toutes les opérations qui exigent une attention soutenue, un recueillement prolongé et une longue méditation. L'état de flexibilité et de faiblesse que produisent ces mêmes variations dans la constitution des femmes, s'oppose ordinairement à ce que leurs maladies se développent avec cette véhémence et cette régularité que l'on observe dans celles des hommes. Nous avons déjà eu l'occasion de faire cette remarque, et d'observer, en outre, que si les femmes étaient moins sujètes à la goutte et aux rhumatismes, il fallait peut-être l'attribuer aux révolutions dont leur vitalité est trop occupée pour pouvoir se prêter au développement de ces maladies (1).

Une seconde circonstance qui est intimement liée avec la première, et qui doit également contribuer pour beaucoup à la nature du sexe, c'est l'*influence uterine*, la réaction, l'empire de cet organe qui est propre à la femme, et d'où paraissent dériver les traits les plus saillans de son caractère physique et moral. Une grande partie des révolutions que nous venons d'indiquer, les affections nerveuses, les vapeurs cruelles, ces retours si

---

(1) *Voy.* page 180, Iere section de ce Ier. volume.

fréquens d'indisposition et de souffrance, ces inquiétudes sans objet, ces bizarreries et ces caprices extraordinaires, et dans quelques circonstances une grande exaltation de sensibilité d'imagination et d'esprit : tous ces phénomènes dépendent souvent de l'influence utérine ; et s'il est vrai de dire que le mâle n'est mâle qu'en certains instans, mais que la femelle est femelle pendant toute sa vie, c'est principalement à cette influence qu'il faut l'attribuer ; c'est elle qui rappele ainsi la femme à son sexe d'une manière continuelle, et donne à toutes ses manières d'être une physionomie si prononcée. Il n'est peut-être aucune particularité d'organisation qui concoure aussi puissamment à décider la nature d'une espèce ou d'un genre d'animaux, sans même en excepter la trompe de l'Eléphant, le mode de gestation des Didelphes, l'extrême sensiblité de l'œil des oiseaux de proie, nocturnes, ou les dispositions particulières de l'organe digestif des carnivores (1).

L'action de la matrice a d'ailleurs son éveil, ses repos, ses intermittences, ses accès et ses

---

(1) *Voy.* sur ces effets de l'influence utérine, t. I[er]. de cet Ouvrage, p. 206 et suiv.

redoublemens ; d'où une foule de mutations continuelles et de variétés dans la constitution des femmes, depuis l'indolence et l'apathie jusqu'à l'hystérisme le plus violent. Diderot a bien senti et bien exprimé les effets de ces réactions. Voici de quelle manière il s'exprime à ce sujet : « La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les tems lui sont présens. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. La femme hystérique dans sa jeunesse, se fait dévote dans l'âge avancé ; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets : rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. Lorsque la Prussienne *Carsh* lève son œil vers le ciel enflammé d'éclairs, elle voit Dieu dans le nuage ; elle le voit qui secoue d'un pan de sa robe noire des foudres qui vont chercher la tête de l'impie ; elle voit la tête de l'impie. Cependant,

la récluse dans sa cellule se sent élever dans les airs ; son ame se répand dans le sein de la Divinité ; son essence se mêle à l'essence divine ; elle se pâme, elle se meurt ; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité ; ses compagnes, attrouppées autour d'elle, coupent les lacets de son vêtement qui la serre. La nuit vient ; elle entend les cœurs célestes : sa voix s'unit à leurs concerts. Ensuite elle redescend sur la terre ; elle parle de joie ineffable. On l'écoute ; elle est convaincue ; elle persuade. La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. Quelquefois elle m'a fait frissonner ».

En continuant nos recherches sur les causes qui déterminent d'une manière constante et générale le caractère et la nature de la femme, nous trouverons dans *la délicatesse et la disposition de ses membres*, ainsi que dans *la faiblesse de ses muscles*, des circonstances d'organisation auxquelles le naturaliste éclairé par la physiologie peut rapporter un grand nombre d'attributs et de qualités remarquables.

De ces dispositions que nous avons signalées dans le parallèle des deux sexes, résultent évidemment plusieurs différences dans les facultés intellectuelles, les penchans, les goûts et les

affections. La même cause est aussi pour les femmes la source d'un grand nombre d'avantages dont elles connaissent bien le prix. « Loin de rougir de leur faiblesse, dit Rousseau, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux : elles auraient honte d'être fortes ». L'élégance, le charme des formes, les passions et les émotions les plus douces et les plus aimables sont des conséquences nécessaires de ce défaut d'énergie dans un système d'organes dont la force et le volume ne peuvent s'unir avec aucun des sentimens que les femmes doivent éprouver ou inspirer.

« On conçoit aisément, dit Roussel, que des bras, plus jolis que redoutables, ne sont pas faits pour s'allier avec des passions haineuses et violentes. On voit même que la douceur est si généralement propre aux femmes, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes de l'autre sexe dont les traits et la conformation extérieure ont quelque rapport avec la structure féminine ». D'une autre part, la conscience de leur faiblesse musculaire rend les femmes plus timides et plus sédentaires ; les déterminent dans le choix de leurs occupations ou de leurs plaisirs ; ou leur inspirant, sans doute, le besoin et le desir de

suppléer à la force par l'adresse, les fait coquettes par instinct, et devient la cause de leur dissimulation, de leur finesse, de leurs petits manéges, et en général de la tournure particulière de leur esprit.

Par sa nature, la femme est donc très-éloignée du tempérament athlétique, et de toutes les modifications physiques et morales qui en dépendent. Ses muscles, moins volumineux que ceux de l'homme, d'une texture plus faible et moins dense, jouissent d'une mobilité très-vive, et d'où résulte la constitution dont l'excès amène la disposition convulsive dans un grand nombre de circonstances.

Cette particularité organique devient le principe d'une nouvelle série d'attributs et de qualités. Les graces des femmes, leurs mouvemens faciles et légers, leur adresse, les goûts et les penchans qui en dérivent, peuvent se rapporter primitivement à cette cause. Les mêmes dispositions nous révèlent aussi la raison physiologique de l'irritabilité extrême et du penchant à l'imitation, que tous les observateurs ont regardés comme deux traits principaux de la constitution propre aux enfans et aux femmes. Celles-ci, en général, tiennent presque toutes de la constitution propre à la race Nègre, et au genre Singe. Douées d'une

flexibilité et d'une mobilité extrême, leurs traits, leurs membres, les fibres de leur cœur et de leurs artères ; en un mot, toute la partie contractile de leur organisation prend le ton et le rithme de ce qui les environne.

Ce penchant à l'imitation se manifeste surtout dans les émeutes populaires, dans ces mouvemens séditieux où le sexe le plus faible et le plus doux est subitement porté d'une manière contagieuse à tous les excès de la vengeance et de la cruauté (1).

On a remarqué que depuis la naissance du théâtre en France, il serait plu aisé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite supérieur. Cela doit être en effet, et ne s'explique pas seulement par les avantages que l'extrême sensibilité des femmes leur donne sous ce rapport. Leur penchant à l'imitation, la mobilité extrême de leurs muscles, la flexibilité de leurs organes, de la voix ; enfin, la faculté d'éprouver comme par contagion les sentimens les plus variés, doivent également contribuer à

(1) Les femmes, dit le philosophe Diderot, sont sujètes à une fureur épidémique. L'exemple d'une seule entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades.

ce genre de succès, ou même en être regardés comme la cause principale.

La sensibilité des femmes n'est pas moins grande que leur mobilité musculaire.

Les noms de *Psiché* et d'*Eve*, qui répondent à nos expressions ame et vie; ces noms donnés à la femme par excellence, désignent bien la plénitude, l'excès de cette faculté de sentir qui la caractérisent, et qui forment un des traits les plus remarquables de sa nature. Le développement, l'excès de cette propriété vitale se retrouvent dans tous les modes d'affection, d'émotion et de sentiment dont les femmes sont susceptibles, il donne à leurs maladies, à leur caractère moral, ou à la tournure de leur esprit, des traits et une physionomie dont la connaissance doit servir de base à la médecine et à l'éducation spéciale des femmes.

Ces différences ont vivement frappé les philosophes qui se sont occupé des rapports du sexe avec la sensibilité. « C'est sur-tout, comme le remarque un de nos plus célèbres philosophes, dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les excès de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent,

belles comme les séraphins de Clopstok, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvemens violens avec la douceur de leurs traits les rend hideuses ; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure, et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de Pithie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : *Je le sens, je le sens, le voilà, le dieu*, et d'en trouver le vrai discours ».

Cette sensibilité extrême est-elle primitive et inhérente au système nerveux, ou dépendante de l'état imprimé à ce système par l'influence utérine et par les révolutions auxquelles l'organisation de la femme est livrée ? Il serait difficile de répondre à cette question.

Quoiqu'il en soit, les effets de l'attribut féminin qui nous occupe en ce moment, marquent au coin du sexe tous les modes de sentir, toutes les espèces de passions et d'affections des femmes (1).

Nous avons déjà indiqué quelques-unes de ces différences, en cherchant à démêler l'influence du sexe sur l'action des sens et les fonctions intellectuelles : ainsi, nous avons remarqué comme des résultats de cette action dans les femmes, la vivacité extrême et la rapidité *des sensations* en général, la délicatesse de la vue et de l'ouïe, la supériorité du toucher et l'épanouissement des papiles nerveuses de la peau, l'exquise sensibilité et les douces sympathies de l'odorat. Nous avons vu d'une manière non moins évidente, que l'*esprit* avait également un sexe, et que l'on pouvait regarder comme autant de caractères féminins la promptitude et la facilité de ses opérations, son inconstance et sa pénétration, sa

(1) Ces différences, qui ont constamment fixé l'attention des médecins, doivent être également prises en grande considération par les moralistes et les philosophes. Leur observation doit décider le mode d'éducation des jeunes filles, vérité qui n'a point échappé à Fénélon, à Rousseau et à Marie Edgeworth. J. Jacques, sur-tout, appuie tous ses préceptes sur ces données, dans le *beau* livre de Sophie, où son esprit de système et ses habitudes du paradoxe paraissent entièrement l'abandonner.

mobilité, ses graces, sa légèreté, son adresse; qu'une éducation vicieuse transforme trop souvent en dissimulation et en fausseté. Rousseau, St.-Lambert, Roussel, Cabanis, en signalant ces différens caractères de l'esprit des femmes, ont bien senti leurs rapports avec la nature du sexe, et n'ont pas méconnu l'influence de la constitution physique sur ces différences. S'agit-il de comparer les talens et l'esprit dans les deux sexes, dit un autre écrivain (1), il faudrait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique qui gouverne; il faudrait voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes; si la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs graces, leur permettent cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées : attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un, et le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand

(1) Thomas, *Essai sur les mœurs et le caractère des femmes.*

nombre d'idées éparses, extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare, même parmi les hommes; je le sais : mais il y a eu plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connaître. Ils ont montré à l'ame la source de ses idée, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche. Ils ont créé les sciences, en créant des principes, et aggrandi l'esprit humain, en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature? »

» Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulût, par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Élizabeth et dans Christine, cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être, même, trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre, la méthode; mais y trouvait-il de même la base de l'esprit philosophique; le doute trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure

tous ses pas? Leur esprit, pénétrant et rapide, s'élance et se repose ; il a plus de saillie que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu dans un instant, ou il ne le voit pas, ou il désespère de le voir : il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent pas cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités ».

La direction, l'emploi des facultés intellectuelles, les sujets d'étude, de recherche et d'observation répondent, chez les femmes, au caractère de leur esprit. En général, leur curiosité active, mais bornée, ne va guère au-delà des objets de leurs relations habituelles. Nous connaissons mieux les hommes ; la femme connaît mieux les hommes de son cercle. Les secrets de la nature l'intéressent beaucoup moins que les petits mystères et les intrigues de sa société. Les femmes, sur-tout, ont cet esprit fin et délié, ce tact des convenances, cette pénétration qui fait saisir toutes les nuances, tous les détails sans peine, sans effort, et avec toutes les apparences de l'enjouement et de la distraction (1).

(1) « J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même desir de bien

Il faut en outre observer, que par un effet immédiat de leur constitution physique, les

---

recevoir leur monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines; il voudrait être toute attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvait intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison, en faisant la ronde, aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, et vous en offre; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table : chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau, mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne ».

« Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce

femmes, toujours à la sensation présente, ont beaucoup d'inconstance; que presque toutes sont

---

qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenait tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête et presque toujours conforme à la vérité »,

» Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse, car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuterait tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimerait cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, et ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens ».

un peu Caraïbes (1), et qu'elles agissent plutôt par instinct que par réflexion : elles ont, dans certaines circonstances, une présence d'esprit dont l'homme le plus adroit est incapable, et doivent aux sentimens et à la situation du moment, des déterminations plus heureuses et mieux combinées que celles qui résultent des calculs pénibles et des efforts laborieux de la méditation.

Deux circonstances, d'ailleurs, doivent être regardées comme les causes principales de la nature et du caractère de l'esprit des femmes : 1°. cet excès de sensibilité et de mobilité nerveuse que nous avons déjà si souvent présentées comme un de leurs principaux attributs ; 2°. l'influence impérieuse et presque toujours involontaire des émotions du cœur, et de ses affections sur les opérations intellectuelles.

Nous avons trop insisté sur les effets de cette première cause, pour en faire de nouveau le sujet de nos réflexions. Les effets de la seconde, qui elle-même est une suite de la première, ne sont pas moins remarquables : en

(1) Les Caraïbes, qui sont, comme on sait, des sauvages de l'Amérique, vendent le matin leur lit de coton, sans prévoir qu'ils pourront en avoir besoin pour la prochaine nuit.

effet, plus sensibles que fortes, moins souvent occupées par des pensées que par des émotions, les femmes séparent à peine leurs jugemens de leurs sentimens. C'est moins un raisonnement exact qu'une impression plus forte qui détermine leurs opinions.

M.me Deshoullieres préféra Pradon à Racine : Ninon de Lenclos, malgré tout son esprit, refusait du sens commun à Richelieu, parce qu'il lui avait préféré Marion de l'Orme ; et l'on sait d'ailleurs que Phryné s'était imaginée que Lycurgue et ses lois n'avaient fait que des sots, parce que des jeunes Lacédémoniens, qu'elle rencontra à Corinthe, ne parurent pas surpris de sa beauté.

D'une autre part, l'influence des mouvemens et des affections du cœur se manifeste, chez les femmes, en donnant à leurs facultés intellectuelles une exaltation et un éclat très-extraordinaires : on connaît ce qu'ont produit souvent, sous ce rapport, l'amour, la tendresse maternelle, le fanatisme religieux, etc. etc.

« La *Guyon*, comme le remarque Diderot, a dans son livre des terreurs, des lignes d'une éloquence dont il n'y a point de modèles. C'est Sainte-Thérèse qui a dit des démons : Qu'ils sont malheureux, ils n'aiment point ! . . . . . .

. . . .

» C'est une femme, qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main et une aiguière dans l'autre, et qui disait : Je veux brûler le ciel avec une torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même. Ce rôle ne va qu'à une femme » (1).

La simple réaction de la sensibilité physique, dans quelques circonstances d'ébranlemens nerveux, est souvent aussi puissante que ces effets de la passion la plus exaltée.

Ce n'est donc pas sans fondement qu'on a dit, en parlant des époques de la puberté et du mariage, qu'alors l'esprit vient aux filles : en effet, dans cette circonstance, l'organe intellectuel reçoit quelquefois de ceux de la génération, dont la sphère d'activité s'est tout-à-coup aggrandie, une action vive, un excitement, d'où résultent une fécondité d'idées et des effets admirables d'imagination. L'orgasme nerveux, qui accompagne ordinairement l'éruption des règles, produit quelquefois de semblables phénomènes. J'ai connu plusieurs femmes auxquelles la grossesse et l'accouchement donnaient

---

(1) Diderot. *Sur les Femmes*, t. XII des œuv. comp. éd. de Naigeon.

une élévation de pensée qui ressemblait à une véritable inspiration : et comme l'observe le C. Cabanis, rien n'est moins rare que de voir des femmes acquérir dans leurs accès de vapeurs, une pénétration d'idées et une éloquence qu'elles n'avaient pas naturellement.

Nous terminerons ces vues générales en faisant remarquer que, sous le rapport de l'esprit, il y a moins de différence d'une femme à une femme, que d'un homme à un homme. Le sexe le plus faible et le plus sensible doit plus à la nature, le sexe le plus fort doit davantage à la civilisation: et si la distance qui sépare un des principaux membres de nos sociétés policées d'un Hottentot ou d'un Canadien est immense, on est porté à rapprocher davantage de nos beautés les plus distinguées, les graces naïves de la Narina de le Vaillant, ou l'esprit naturel des jeunes Otaïtiennes dont parlent Cook, Bougainville, et les autres voyageurs qui ont visité ces aimables insulaires. L'extrême flexibilité qui caractérise la constitution des femmes, les rend également plus propres à passer des derniers rangs au plus élevés; elle nous explique pourquoi une jeune fille presque sans éducation devient si promptement une femme très-aimable lorsque la fortune la favorise; et comment, se pénétrant

sans effort des sentimens de sa moderne situation, une nouvelle parvenue a plus rarement cette tournure grotesque et ces manières inciviles qui distinguent les hommes que le hasard a placés dans la même position. Les professions diverses, les différens degrés de beauté, le mode d'éducation, les entours habituels, et plusieurs autres circonstances influent d'ailleurs sur le développement et le caractère de l'esprit des femmes. Il est plusieurs métiers qui rendent stupides; il en est d'autres qui ajoutent à la frivolité et à l'inconstance naturelle du sexe : et l'on peut aisément observer que dans un certain monde, au milieu de certains entours, la femme dont l'esprit est agréable et cultivé doit, au bout d'un certain tems, se flétrir et perdre son éclat, comme la fleur sur un sol aride et inhospitalier.

Les autres modes de sentir; c'est-à-dire, les émotions, les passions et les affections, présentent des caractères féminins que l'on doit faire ressortir dans un tableau de la nature de la femme (1).

(1) J'adopte, dans cette revue générale, des modifications du sentir considérées pour en saisir les rapports avec la nature de la femme, la division que j'ai exposée dans mes leçons au Lycée, sur l'hygiène spéciale des *sensations* proprement dites, *de l'esprit et des*

Les émotions, que l'on peut comprendre dans deux grandes divisions, savoir : 1°. les émotions fortuites et naturelles; 2°. les émotions provoquées à dessein ou factices, sont en général plus multipliées, plus vives chez les femmes, dont elles semblent former toute l'existence : celles de la pitié, de la timidité, de la crainte, de la pudeur, etc., dérivent naturellement de leur faiblesse, de leur mobilité, et de cette sensibilité aimable qui les caractérise.

L'organisation de la femme est, en quelque sorte, un instrument dont les touches multipliées, sensibles et agitées par tous les objets, sont dans un état continuel de frémissement et de vibration.

Le caprice, c'est-à-dire, cette mobilité et cette inconstance poussées à un tel point que plusieurs déterminations différentes sont alternativement prises et abandonnées, dérive de cette multiplicité d'impressions : et loin d'être le contre-poison de la beauté, comme le disait Labruyère, devient un nouvel attrait, quand il n'est pas exagéré par une frivole éducation.

---

sentimens. Je ferai également usage d'une nouvelle division des passions, parce qu'elle me paraît convenable pour exposer avec plus de méthode les considérations que je dois présenter.

La colère, la fureur, qui sont encore des émotions, ont ordinairement moins d'intensité, et sont moins dangereuses pour les femmes que pour les hommes. Chez ceux-ci, ces mouvemens orageux de la sensibilité ont souvent occasionné des maladies graves, des *jaunisses*, des fièvres bilieuses, la manie ou des obstructions. Quoique les femmes ne soient pas tout-à-fait exemptes de ces accidens, la faiblesse et la flexibilité de leurs organes les y exposent moins souvent. L'expression et les effets de cette émotion violente sont d'ailleurs très-défavorables pour les femmes qui s'y livrent ; et, dans le désordre qu'ils occasionnent, on voit combien la fureur et les emportemens sont contraires à la nature féminine, et préjudiciables à la beauté (1).

« En continuant d'analyser ainsi, dit Roussel, les affections particulières à chaque sexe, on verrait peut-être que celui qui semble fait pour avoir tous les goûts et pour en changer continuellement, a dû se plier avec moins de facilité

---

(1) *Voy*. Roussel, *Système physique et moral de la Femme*, p. 37 ; et Rousseau, éd. de Genève, *in*-4°. 5e. vol. p. 222.

que l'autre, à des institutions qui lui montrent un objet exclusif dans lequel il est obligé de concentrer tous ses sentimens, qui tendent à enchaîner une volonté toujours fugitive, et à fixer ce que tant de choses concourent à rendre si mobile. La nature, qui ne devait pas prévoir nos arrangemens civils, s'était contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Le même intérêt qui a voulu qu'il y eût une association constante entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des sentimens plus stables que ceux que la nature leur avait donnés. Quoiqu'il en soit, c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société; et il n'est pas douteux qu'on ne doive tenir compte aux femmes de la vertu ou de l'adresse avec laquelle elles le soutiennent ».

En ne considérant que ce qui paraît résulter immédiatement de la constitution physique, les femmes doivent donc éprouver, dans un tems donné, un plus grand nombre d'impressions et d'émotions que les hommes. De-là cet heureux caractère, cette précieuse sensibilité qui rend la bienveillance des femmes si active.

Les hommes ont de la philantropie; les femmes ont de la compassion, de la charité: leurs déter-

minations, bienfaisantes, sont promptes, instantanées : agissant par instinct, par impulsions, ces êtres si faciles à affecter paraissent sentir, en quelque sorte, avec l'enfant ou avec le malade, et se multiplient pour répondre à la voix du besoin ou à la plainte de la souffrance.

« La femme entend le moindre geste, le moindre mouvement du visage ou des yeux : elle accourt, elle vole, elle est par-tout, elle pense à tout, elle prévient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive ; et rien ne la rebute, ni le caractère dégoûtant des soins, ni leur multiplicité, ni leur durée » (1).

Ces différences, qui dérivent de la nature du sexe, deviennent bien remarquables, si l'on compare ce qui se passe dans les hôpitaux dont le service est confié à des hommes, avec les dispositions et la tenue des hospices où des sœurs de charité sont employées. Dans les premiers, les malades sont constamment traités avec négligence, insensibilité et rudesse. Dans les autres, on leur prodigue des preuves d'un zèle si vif, et d'une bienveillance si douce, qu'on les pren-

---

(1) Cabanis, *Mém. de l'Inst.* sc. moral., tom. II, pag. 196.

drait pour les témoignages d'une sollicitude fraternelle, ou d'une consolante amitié.

De cette même disposition à être émue, de cette mobilité nerveuse, et de cette affectibilité qui forme un trait si remarquable dans la nature de la femme, résulte aussi le besoin d'impressions vives et sans cesse renouvelées, ou même d'un tourment réel et d'une véritable agitation. J'ai connu des femmes qui, obéissant à leur insçu à ce besoin d'émotions, provoquaient de la part de leurs amans des scènes assez vives, des brouilleries, pour se ménager le plaisir des reproches et des pleurs : presque toutes les femmes ont, en général, quelques nuances de ce caractère ; et il est facile de remarquer que l'homme qu'elles aiment davantage et plus long-tems, est celui qui exerce le plus leur sensibilité par des impressions vives, des alternatives de colère et d'amour, ou même par des affections pénibles, des tourmens et des contrariétés. Quelques-unes, douées d'une ame ardente et d'une imagination mélancolique, vont jusqu'à trouver des délices secrètes dans leurs remords, leurs repentirs et leurs combats.

Lorsque d'ailleurs le naturel et les penchans primitifs n'ont pas été pervertis par des habitudes vicieuses et par une mauvaise éducation, on voit constamment les qualités les plus aimables

et les attraits les plus puissans résulter, chez les femmes, de l'effet moral et de l'expression habituelle de leurs nombreuses émotions (1).

Les PASSIONS ont aussi une grande influence sur le caractère et la physionomie des

(1) L'expression de ces mêmes qualités est un des charmes les plus puissans de la beauté, qui nous laisse souvent sans émotions, si elle n'est animée du feu du sentiment. « La nature, dit Ninon de Lenclos à Bernier, dans les Dialogues de St.-Lambert, a mis dans nos regards beaucoup de sensibilité, et souvent nous nous instruisons à leur en donner davantage. Le son de notre voix est tendre, nous le rendons touchant; nous lui donnons de l'accent; nous apprenons à répandre sur nos paroles une agréable énergie. . . . . . .
. . . .
Vous avez des graces, de l'esprit, lorsque vous avez des idées nettes, un peu d'imagination et des expressions justes. Cela ne nous suffit pas; il faut toujours que nous ayons moins l'air de penser que celui de sentir. Ecoutez parler Mme de ***, sa raison est victorieuse et aimable, vous ne voyez jamais en elle un docteur, mais une amie; en accompagnant la vérité d'images agréables, elle la rend sensible; elle vous amuse en vous montrant que vous avez tort. Vous lui devez souvent de nouvelles idées; mais qu'elle veuille vous persuader la vérité ou l'erreur, jamais elle ne vous laisse sans émotion ». ST.-LAMBERT, *Analyse de la Femme.*

femmes : comme les autres manières de sentir, elles ont leur type féminin, qu'il est difficile de méconnaître.

Ces différences sont principalement remarquables dans le sentiment de l'amour, dont une foule de nuances et de modifications peut aisément se rapporter à la nature du sexe. Cette passion est celle que les femmes éprouvent avec le plus d'énergie ; elle leur appartient d'une manière toute particulière : elle est leur ame, le charme, le bonheur et le tourment de leur vie. Chez l'homme, cette même passion est éphémère, en seconde ligne. Liée en quelque sorte à l'ardeur de la jeunesse et fugitive comme le printems de la vie, elle fait ordinairement place à des passions plus fortes et plus durables.

On peut ajouter à ces réflexions, que les femmes ont en amour mille nuances, mille délicatesses que notre sensibilité impétueuse ne connut jamais : que cette passion, qui tient tant de place dans leur existence, qui devient presque toujours l'affaire la plus sérieuse de leur vie, commence chez elles d'une manière plus prompte, moins motivée en apparence, et plus sympathique.

Rien n'égale, peut-être, la sensibilité profonde d'une femme véritablement pénétrée d'amour.

Une demoiselle de la Chaux, que Diderot a connue, et dont il a consacré le souvenir dans ses ouvrages, fut éperduement amoureuse d'un monsieur Gardeil, *petit homme bourru, taciturne et caustique, le visage sec, le teint basané, en tout une figure mince et chétive; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.* Après avoir perdu, par suite de son amour, son honneur, sa fortune et sa famille, Mlle. de la Chaux, pour soulager son amant dans ses travaux littéraires, apprit l'hébreu, le grec, l'anglais et l'italien, passa des nuits entières à transcrire ou à interpréter des lambeaux d'anciens auteurs; et en se consacrant ainsi à des occupations aussi pénibles, détruisit dans peu d'années ses charmes et sa santé.

Des exemples d'une exaltation de sensibilité aussi marquée, et d'un abandon aussi absolu de sa propre existence, ont souvent été donnés par des femmes qu'animait dans toute sa plénitude le sentiment de l'amour.

Les hommes n'aiment pas avec autant de continuité et de dévouement; ils sont plus impétueux, plus violens: les femmes sont plus tendres, plus profondément sensibles. Un amant qui perd sa maîtresse se tue au premier instant,

ou se console. Une femme ne se tue pas ; elle s'éteint, elle meurt d'un chagrin silencieux et prolongé (1).

L'amour et les autres passions, que les moralistes et les métaphysiciens confondent avec les émotions, doivent être considérées, si on veut les en distinguer, *comme des sentimens vifs, profonds et de quelque durée. Elles résultent du besoin non satisfait ou sans cesse renouvelé;*

(1) Ces différences n'ont pas échappé à l'observation des grands poëtes, ni aux écrivains qui ont considéré l'étude des mœurs dans leurs rapports avec les compositions littéraires. Louis Racine s'exprime ainsi à ce sujet : « Comme les femmes ne sont point distraites par les passions plus sérieuses qui occupent les hommes, elles se livrent entièrement à l'amour, qu'elles savent exprimer, avec cette vivacité et cette variété de sentimens qui font l'ornement des ouvrages poétiques. Virgile semble glacé quand il fait parler Énée; il a épuisé tout son feu pour faire parler Didon. Le poëte qui a la réputation d'avoir le mieux connu les ressorts du cœur humain, ne fait jamais mieux jouer ces ressorts que dans le cœur des femmes. Xipharès, Titus, Bajazet sont froids lorsqu'on les compare à Monime, Bérénice, Roxane et Attalide ; et auprès d'Hermione, Oreste lui-même paraît tranquille ». Voy. *Mémoires* des Inscr. et Belles-Lettres, t. XIII, p. 358. mém.

de quelques conditions réelles ou imaginaires de bonheur et de plaisir. Envisagées sous ce point de vue, les passions ne sont autre chose que des formes variées de la volition, des sentimens prolongés qu'il est facile de distinguer des impressions soudaines et éphémères de la faim et de la soif, qui sont des besoins physiques; ou de la colère, de la frayeur, de la joie, etc. qui sont des émotions.

L'amour est une passion.

Les autres sentimens, qui sont aussi des passions, peuvent être compris dans plusieurs classes, que nous allons successivement considérer dans leurs rapports avec la nature de la femme.

1ere. CLASSE.

LES PASSIONS *que constituent un excès ou une erreur dans les besoins physiques.* La gourmandise, l'ivrognerie, le libertinage, les irrégularités et les aberrations de l'amour.

LES femmes sont moins sujètes à ces différentes passions que les hommes. La gourmandise et l'ivrognerie leur sont trop préjudiciables pour qu'elles s'y livrent, au moins pendant tout le tems où une passion plus aimable les occupe d'une manière presqu'exclusive, et les engage à étouffer tous les

penchans qui pourraient diminuer l'empire de leurs graces ou de leur beauté. Par un effet immédiat des habitudes, du tempérament, et sur-tout de la conformation des organes sexuels (1), les exemples d'irrégularités et d'aberrations érotiques sont aussi plus rares, moins singuliers, moins bizarres chez les femmes que chez les hommes. Ils se bornent le plus ordinairement à des jouissances solitaires ou à des goûts saphiques, que la contrainte et la satiété tendent également à développer (2). Cependant l'organisation féminine n'est pas entièrement exempte de plusieurs anomalies très-extraordinaires, dont nous pourrions citer des exemples. Dans quelques circonstances, l'exaltation vitale de l'utérus donne lieu, en outre, à des fureurs et à des excès érotiques dont l'organisation de l'homme n'est pas susceptible.

---

(1) C'est principalement au spasme de ces organes, à leur tension, sans laquelle le mâle est inhabile au plaisir, que se rapportent les irrégularités érotiques, les fantaisies, les écarts; en un mot, les espèces de maladies morales que nous croyons devoir placer dans cette première classe de passions. Cette circonstance doit nécessairement établir, sous ce rapport, une grande différence entre les deux sexes.

(2) Les jeunes filles que l'on traite trop sévèrement, les religieuses et les courtisanes doivent être, et sont en effet plus sujètes aux penchans *lesbiens* que les autres femmes.

IIe. CLASSE.

LES PASSIONS *qui consistent dans un goût permanent et exclusif pour certains objets particuliers*; telles que la mélomanie, la bibliomanie, et tous ces goûts particuliers et souvent bizarres, d'où résultent différens caractères de maniaque, d'amateur, de curieux, etc. (1)

TOUTES ces passions paisibles, monotones et minutieuses, ne pouvant guère se concilier avec une organisation mobile et sans cesse livrée au besoin d'éprouver des sensations différentes et nouvelles, il est facile de voir qu'en général, elles sont contraires à la nature de la femme.

---

(1) Les passions que nous comprenons dans cette deuxième classe sont les plus éloignées des dispositions organiques auxquelles on peut rapporter les passions. On sait d'ailleurs que souvent elles sont susceptibles d'une grande énergie, et qu'elles portent quelquefois ceux qui les éprouvent à des sacrifices de fortune et de santé très-extraordinaires.

IIIe. CLASSE.

LES PASSIONS *ambitieuses et stimulantes* (1) ; telles que l'ambition proprement dite et ses formes variées, l'émulation, l'avarice, l'amour du jeu, l'orgueil, la vanité.

LES femmes, en général, éprouvent plus rarement, et avec moins d'énergie que les hommes, ces différentes passions (2). Un autre sentiment qui doit être compris dans la même classe, un sentiment non moins ambitieux et qui occupe davantage les femmes, dérive immédiatement de leur nature ; cette passion, c'est la coquetterie, ce desir si naturel à l'être faible de séduire, de subjuguer, de conquérir un être fort par le charme irrésistible de la grace et de la beauté. Rousseau a bien senti les rapports de cette passion avec la constitution physique de la femme : et loin de la blâmer, il la regarde comme une

(1) Toutes les passions sont stimulantes : mais cette circonstance d'exciter vivement, de former le mobile le plus universel des actions humaines, peut être regardée plus particulièrement comme le caractère principal des sentimens compris dans cette IIIe. classe.

(2) Il faut peut-être en excepter l'amour du jeu, auquel les femmes se livrent souvent avec autant d'énergie que les hommes.

de ces affections heureuses, qu'il faut diriger sans chercher à les combattre. Si les conseils de ce philosophe, que nous rappelerons en traitant de différentes parties du régime moral, ne sont pas exactement suivis, la coquetterie peut devenir une passion trop violente, et porter à des actions condamnables ou ridicules. « Qui n'a ouï parler à Paris, dit Montaigne, de celle qui se fit écorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemple du mépris de la douleur avons-nous en ce genre ! que ne peuvent-elles? que craignent-elles, pour peu qu'il y ait d'agacement à espérer en leur beauté?

Vallere queis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam.

« J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gêne ne souffrent-elles, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les côtes, jusques à la chair vive ! quelquefois à en mourir ».

Lorsque la coquetterie se combine avec la vanité et les petites passions qui naissent de la richesse et de l'oisiveté, elle prend alors tous les caractères de l'ambition la plus exclusive, et en pervertissant cette sensibilité vive et profonde qui forme le plus bel attribut de la femme, étouffe en elle le germe de ces passions affectueuses et de ces vertus aimables qui servent de base à la félicité domestique et au bonheur de la société.

Ive. CLASSE.

LES PASSIONS *comprimantes et concentrées ;* telles que la tristesse et ses formes variées, l'envie, la jalousie, la crainte, la haine, la défiance.

LE sentiment de ces passions qui d'ailleurs présentent une foule de nuances et de modifications, consiste dans une compression douloureuse, dans un resserrement plus ou moins *angoisseux*, et tel, que les forces de la vie paraissent abandonner la surface pour se diriger de la circonférence vers le centre (1). D'après les données

(1) Dans ces passions, le pouls est petit, concentré, profond, irrégulier : il a en partie les caractères de celui qui décèle ordinairement les maladies lentes et organiques des viscères du ventre.

physiologiques qui ont été précédemment exposées, il est évident que l'éducation, la condition sociale, le tempérament et la nature de la femme sont autant de causes prédisposantes des affections que nous comprenons dans cette 4e. classe: sans la mobilité nerveuse et l'inconstance de la constitution féminine, la vie entière du sexe, qui est à-la-fois le plus faible et le plus affectible, serait entièrement occupée par ces passions oppressives. Soit par éducation, soit par tempérament, deux de ces passions, surt-tout, savoir, la défiance et la crainte, sont plus inhérentes au caractère de la femme. Racine, qui avait fait une si profonde étude du cœur humain, nous montre Britannicus confiant au point de ne pas même soupçonner Néron et Narcisse; tandis que Junie, également jeune et sans expérience, est livrée aux alarmes, et aux plus noirs pressentimens.

« La confiance du jeune prince, dit Louis Racine, est aussi conforme à la nature que la méfiance de la jeune princesse » (1).

La dissimulation, qui n'est pas une passion, mais une habitude de concentrer et de cacher ses sentimens, quelque soit d'ailleurs leur nature,

---

(1) *Sur l'imitation des mœurs dans la Poésie*, par Racine, Insc. et Belles-Lettres, vol. XIII, p. 348.

agit comme les passions comprimantes. Ainsi que la crainte ou la défiance, elle doit être, et se trouve en effet plus inhérente à la nature de la femme et à celle des animaux paisibles et faibles en général, qu'à la nature de l'homme et à celle des autres animaux dont la franchise est le résultat du courage et de la force physique.

Cette différence est une circonstance notable, et fait que souvent des passions expansives et agréables deviennent, pour les femmes, des sentimens concentrés et pénibles, par la nécessité d'en dissimuler l'expression.

Ve. CLASSE.

LES PASSIONS *expansives ;* l'amour, la tendresse maternelle, la piété filiale, l'amitié et toutes ces passions affectueuses qui sont le charme et le lien de la société. On comprend aussi dans cette classe plusieurs affections moins circonscrites dans leur objet : telles que la religion, la philantropie, le patriotisme, la bienfaisance, etc. etc.

CHACUNE de ces passions devrait être successivement considérée dans ses rapports avec la nature de la femme.

L'amour a déjà été envisagé sous ce point de vue.

La tendresse des parens, qui prend le nom d'amour maternel chez les femmes, se manifeste ordinairement avec une force, une expression et une profondeur dont les sentimens de l'homme ne paraissent pas se rapprocher : cette différence tient évidemment à la manière dont la mère contribue à la reproduction et au développement de son produit. La piété filiale et les autres vertus domestiques, quoique moins liées avec la nature du sexe, sont plus souvent et mieux éprouvées par les femmes que par les hommes. Il n'en est pas ainsi de l'amitié : « leur ame, dit Montaigne, ne semble pas assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable: et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance libre ou volontaire, où non-seulement les ames eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble; mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encore pu arriver, et par les écoles anciennes en est rejetté ».

En effet, sans adopter entièrement cette opinion un peu trop rigoureuse du célèbre auteur des

Essais, on ne peut dissimuler que plusieurs circonstances s'opposent à ce que les femmes éprouvent aussi bien que les hommes le sentiment de l'amitié. Leur mobilité extrême, leur imagination ardente ou inconstante, et sur-tout cette concurrence cruelle et continue, cette uniformité dans l'objet des desirs et des prétentions, sont autant de circonstances qui permettent difficilement aux femmes de se livrer à une véritable amitié, et qui rendent peut-être ce sentiment contraire à leur nature. Du reste, quand cette passion généreuse et consolante est éprouvée par une femme, elle est plus délicate, plus tendre, plus caressante et plus aimable.

« Avec des instrumens plus fins, a dit Thomas, les femmes manient plus aisément un cœur malade; elles le reposent; elles savent donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas : enfin, il faudrait peut-être desirer un homme pour ami dans les grandes occasions; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut desirer l'amitié d'une femme ». Suivant les remarques vraiment philosophiques du même écrivain, la religion, la bienfaisance, le patriotisme et la philantropie ont aussi des rapports intimes avec la nature du sexe.

La religion des femmes est moins sombre,

plus tolérante, plus sentimentale. Elle est toute en action et en pratique, et devient superstition si elle s'exalte ; tandis que les excès du même genre, dans l'homme, conduisent plutôt au fanatisme (1).

La bienfaisance des femmes est beaucoup plus active, plus prompte que celle des hommes ; mais le patriotisme et la philantropie, ne dérivent, en aucune manière, de leur constitution physique : la philantropie, sur-tout, tient trop à la pensée et à l'abstraction. « Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées, que le philosophe parvient à franchir tant de barrières ; qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du tems où il vit aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent point ainsi leur ame au loin : elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Des mesures si vastes leur paraissent hors de la nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent plus que vingt siècles où elles ne seront pas » (2).

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des Femmes.*

(*Ibid.*

Si les circonstances d'organisation que nous venons de considérer contribuent principalement à déterminer la nature de la femme, les rapports avec les objets extérieurs, les habitudes, l'éducation qui résulte de cette nature modifient, et contribuent souvent à en déterminer le caractère avec plus de plénitude et d'expression. « Une cause, dit Buffon, qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite, et qu'il peut parcourir sans toucher la terre, etc.

L'élément habité par la femme, l'atmosphère domestique, les professions paisibles et sédentaires, la grossesse, l'allaitement; en un mot sa condition sociale, n'ont pas moins d'influence sur son instinct, la nature de son esprit, de ses habitudes et de ses affections, qu'elles rendent nécessairement plus douces. C'est donc sans raison et avec injustice qu'Aristote avance, en parlant des femmes, qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes: en effet, tout s'élève contre cette opinion; et les conditions physiques et morales d'un caractère aimant, d'un caractère éloigné des habitudes sanguinaires sont réunies dans toutes les particularités d'un sexe qui est non-seulement le beau sexe, mais le sexe bon et sensible, le sexe que son heureuse organisation et les fonctions qui en dérivent dispose à la pratique des vertus douces,

aimables (1). Vous voyez, dit Voltaire, cent frères ennemis contre une Clytemnestre. Sur mille victimes de la justice; sur mille assassins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes. Je ne crois pas même qu'en Asie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un supplice public : cette différence doit sans doute être attribuée à l'organisation, au tempérament des femmes, et d'une autre part, à leur condition, à la nature de leurs fonctions, qui les empêchent d'exercer les métiers de soldat, de boucher, d'archer, de geolier, de bourreau, et plusieurs autres professions qui, en pervertissant le cœur

(1) « Le beau sexe, disent nos gens de plaisir. Ils ne connaissent pas les femmes sous un autre nom : mais il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux. Il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur, qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance ; il est le sexe pieux qui le porte aux autels tout petit, et qui lui inspire, avec le lait, l'amour d'une religion que la cruelle politique des hommes lui rendrait trop souvent odieuse. Il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables, le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser. Bernardin-de-St.-Pierre, *Études de la Nature*, t. II, *in*-12, p. 241 et suiv.

humain, font naître une foule de penchans cruels et féroces.

Ces considérations sur la nature de la femme embrassent l'universalité du sexe. On pourra aisément en déduire toutes les inductions et les corollaires applicables à l'examen des différentes questions dont son éducation, son bonheur, ses vertus particulières, sa condition, ses devoirs et ses droits sont sans cesse l'objet.

Les fragmens suivans, que nous empruntons au *Dictionnaire Encyclopédique*, feront connaître la nature d'une petite variété de la femme, LA FEMME des cercles et des boudoirs, cette variété à laquelle presque tous les moralistes et les philosophes paraissent avoir restreint leurs observations. L'auteur de cet article, l'aimable Desmahis, paraît l'avoir beaucoup étudiée : et nous avons regardé ces réflexions fines et délicates, comme un complément nécessaire de la première Partie de cet ouvrage.

FRAGMENT

De l'article FEMME (MORALE) *de l'ancienne Encyclopédie* (1).

FEMME (morale) : ce nom seul touche l'ame, mais il ne l'élève pas toujours ; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent, un moment après, de sensations inquiètes ou de sentimens tendres, et le philosophe, qui croit contempler, n'est bientot qu'un homme qui desire ou qu'un amant qui rêve.

Une femme se faisait peindre ; ce qui lui manquait pour être belle, était précisément ce qui la rendait jolie. Elle voulait qu'on ajoutât à sa beauté, sans rien ôter à ses grâces : elle voulait tout-à-la-fois, et que le peintre fut infidèle, et que le portrait fut ressemblant : voilà ce qu'elles seront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée physiquement à l'autre, lui est supérieure en agrémens, inférieure en forces. La rondeur des

(1) Cet article est de Desmahis.

formes, la finesse des traits, l'éclat du teint, voilà ses attributs distinctifs.

Les femmes ne diffèrent pas moins des hommes par le cœur et par l'esprit, que par la taille et par la figure; mais l'éducation a modifié leurs dispositions naturelles en tant de manières, la dissimulation qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame si secrète, les exceptions sont en si grand nombre, si confondues avec les généralités, que plus on fait d'observations, moins on trouve de résultats.

Il en est de l'ame des femmes comme de leur beauté; il semble qu'elles ne la fasse appercevoir que pour laisser imaginer. Il en est des caractères en général comme des couleurs; il y en a de primitives; il y en a de changeantes; il y a des nuances à l'infini; pour passer de l'une à l'autre, les femmes n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement et n'en conserve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente, est quelquefois

la plus sensible ; la plus indiscrète passe souvent pour la plus fausse : toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons ; l'esprit le plus libre, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant résoudre des problêmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses, disait un bel-esprit, que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre, la peinture, la musique et les femmes.

Si cette même délicatesse d'organe qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vite, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-tems.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paraissent intrépides dans le vice.

La jeunesse des femmes est plus courte et plus brillante que celle des hommes ; leur vieillesse est plus fâcheuse et plus longue.

Les femmes sont vindicatives. La vengeance, qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de faiblesse. Les plus faibles et les plus timides doivent être cruelles : c'est la loi générale de la nature, qui, dans tous les êtres sensibles, proportionne le ressentiment au danger.

Comment les femmes seraient-elles discrètes ? elles sont curieuses ; et comment ne seraient-elles pas curieuses ? on leur fait mystère de tout ; elles ne sont appelées ni au conseil ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force et la majesté, le courage et la raison ; de l'autre, les graces et la beauté, la finesse et le sentiment. Ces avantages ne sont pas toujours incompatibles ; ce sont quelquefois des attributs différens qui se servent de contre-poids ; ce sont quelquefois les mêmes qualités ; mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devraient en mettre dans l'éducation ; c'est la main du statuaire qui pouvait donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes, qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils sont destinés décide l'éducation et la différencie. Pour les femmes, l'éducation est d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus générale, et d'autant plus négligée, qu'elle est plus utile. On doit être surpris que des ames si incultes puissent produire

tant de vertus, et qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connaître, sont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'est de-là que souvent une fille est menée devant un autel pour s'imposer, par serment, des devoirs qu'elle ne connaît point, et s'unir pour toujours à un homme qu'elle n'a jamais vu. Plus souvent, elle est rappelée dans sa famille pour y recevoir une seconde éducation qui renverse toutes les idées de la première, et qui, portant plus sur les manières que sur les mœurs, échange continuellement des diamans mal taillés ou mal assortis, contre des pierres de composition.

C'est après avoir passé les trois quarts du jour devant un miroir et devant un clavecin, que Chloé entre avec sa mère dans le labyrinthe du monde : là, son esprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut sortir qu'avec le fil de l'expérience : là, toujours droite et silencieuse, sans aucune connaissance de ce qui est digne d'estime ou de mépris, elle ne sait que penser : elle craint de sentir ; elle n'ose ni voir ni entendre ; ou plutôt, observant tout avec autant de curiosité que d'ignorance, elle en voit souvent plus qu'il n'en faut voir, entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, sourit à contre-sens ; et

sûre d'être également reprise de ce qu'elle a paru savoir et de ce qu'elle ignore, attend avec impatience, dans la contrainte et dans l'ennui, qu'un changement de nom la mène à l'indépendance et au plaisir.

On ne l'entretient que de sa beauté, qui est un moyen simple et naturel de plaire quand on en est point occupé ; et de la parure, qui est un système de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, et qui, le plus souvent, ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une femme, est presque toujours une preuve de laideur ; il semble que le sentiment et la raison ne soient que le supplément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour, on a soin de lui en défendre l'usage.

La nature semble avoir conféré aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages.

Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les lois qu'ils ont dictées ; les femmes ont augmenté le prix de leur possession par la difficulté de l'obtenir. Il ne serait pas difficile de dire de quel côté est la servitude. Quoiqu'il en soit, l'autorité est le but où tendent les

femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit; celui qu'elles prennent les en éloigne; tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir ou de cacher du moins celui qu'elles sentent : voilà toute leur politique et toute leur morale.

Cet art de plaire, ce desir de plaire à tous; cette envie de plaire plus qu'une autre, ce silence du cœur, ce déréglement de l'esprit, ce mensonge continuel appelé coquetterie, semble être dans les femmes un caractère primitif, qui, né de leur condition naturellement subordonnée, injustement servile, étendu et fortifié par l'éducation, ne peut être affaibli que par un effort de raison, et détruit que par une grande chaleur de sentiment : on a même comparé ce caractère au feu sacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé sur la scène du monde; celui qui vient de lui donner le droit d'aller seule, trop aimable pour aimer sa femme, ou trop disgracié de la nature pour en être aimé, semble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine et légère, moins empressée de voir que de se montrer, Chloé vole à tous les spectacles, à toutes les fêtes : à peine y paraît-elle, qu'elle est entourée de ces hommes qui, confians et dédaigneux, sans vertus et sans talens, séduisent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les

déshonorer, se font un plaisir de leur désespoir; et qui, par les indiscrétions, les infidélités et les ruptures, semblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes; espèce d'oiseleurs, qui font crier les oiseaux qu'ils ont pris pour en appeler d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empressée; c'est la coquette venue de l'île de Crète au temple de Gnide : elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, soutient son bras sur un troisième, fait signe à deux autres de les suivre. L'un d'eux lui parle-t-il de son amour, c'est Armide; elle le quitte en ce moment, elle le rejoint un moment après, et puis le quitte encore; sont-ils jaloux les uns des autres? c'est la Climène du Misantrope, elle les rassure tour-à-tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux; ainsi, mêlant artificieusement les dédains et les préférences, elle réprime la témérité par un regard sévère, elle ranime l'espérance avec un souris tendre : c'est la femme trompeuse d'Archiloque, qui tient l'eau d'une main et le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire desirer, espérer, et poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder, plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession.

L'art d'inspirer des desirs qu'on ne veut point satisfaire, a tout au plus produit l'art de feindre des sentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut se cacher qu'après avoir été vue. Damis sait l'arrêter en feignant de ne la point voir : l'un et l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, se retrouvent enfin où la nature les avait placés.

Il y a dans tous les cœurs un principe secret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long-tems, s'allume à notre insçu, s'étend d'autant plus, qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre, et qui ensuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où sont renfermés la crainte et l'espérance, la peine et le plaisir, le mystère et l'indiscrétion ; qui contient les querelles et les raccommodemens, les plaintes et les ris, les larmes douces et amères : répandu par-tout, il est plus ou moins prompt à se développer, selon les secours qu'on lui prête et les obstacles qu'on lui oppose.

Comme un faible enfant qu'elle protège, Chloé prend l'amour sur ses genoux, badine avec son arc, se joue avec ses traits, coupe l'extrémité de ses ailes, lui lie les mains avec des fleurs, et déjà prise elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, se croit encore en liberté. Tandis qu'elle

l'approche de son sein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui sourit, qu'elle s'amuse également de ceux qui s'en plaignent, et de celles qui en ont peur; un charme involontaire la fait tout-à-coup le presser dans ses bras, et déjà l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avouer qu'elle aime; elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous ces amans qu'elle traîne en triomphe à sa suite, elle sent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de plaisir à les attirer. Il en est un sur qui ses yeux se portent sans cesse, dont ils se détournent toujours. On dirait quelquefois qu'elle s'apperçoit à peine de sa présence, mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vu. S'il parle, elle ne paraît point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu : lui parle-t-elle, au contraire? sa voix devient plus timide, ses expressions sont plus animées. Va-t-elle au spectacle, est-il moins en vue? il est pourtant le premier qu'elle y voit; son nom est toujours le dernier qu'elle prononce. Si le sentiment de son cœur est encore ignoré, ce n'est plus que d'elle seule; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher; il s'est irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre : elle est triste, mais sa tristesse est un des charmes de l'amour; elle cesse enfin d'être coquette à

mesure qu'elle devient sensible, et semble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

J'ai lu que de toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicatesse et de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur ame semble n'avoir été faite que pour sentir; elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette passion, qui leur est si naturelle, on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'honneur; mais on dit, et il n'est que trop vrai que l'honneur semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à sa liberté, qu'elle fait de son amant l'objet de toutes ses vues et de toutes ses actions, l'arbitre de sa vie. Elle ne connaissait que l'amusement et l'ennui; elle ignorait la peine et le plaisir. Tous ses jours sont pleins, toutes ses heures sont vivantes, plus d'intervalles languissans; le tems, toujours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à son insçu; tous ces noms si vains, si chers, ce doux commerce de regards et de sourires, ce silence plus éloquent que la

parole, mille souvenirs, mille projets, mille idées, mille sentimens viennent à tous les instans renouveler son ame et étendre son existence; mais la dernière preuve de sa sensibilité est la première époque de l'inconstance de son amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais se resserrer d'un côté, qu'ils ne se relâchent de l'autre?

S'il est parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affaibli par les plaisirs, semble emprunter d'eux de nouvelles forces pour la plupart, c'est une fausse jouissance qui, précédée d'un desir incertain, est immédiatement suivie d'un dégoût marqué qu'accompagne encore trop souvent la haine ou le mépris. Ou dit qu'il croît sur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare qui, dès qu'on y touche, tombent en poussière; c'est l'image de cet amour éphémère, vaine saillie de l'imagination, si fragile ouvrage des sens, faible tribut qu'on paie à la beauté. Quand la source des plaisirs est dans le cœur, elle ne tarit point; l'amour fondé sur l'estime est inaltérable; il est le charme de la vie, et le prix de la vertu.

Uniquement occupée de son amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'il est moins tendre, elle soupçonne bientôt qu'il est infidèle; elle se plaint,

il la rassure ; il continue d'avoir des torts, elle recommence à se plaindre ; les infidélités se succèdent d'un côté, les reproches se multiplient de l'autre ; les querelles sont vives et fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids ; les rendez-vous s'éloignent, les tête à tête s'abrègent, toutes les larmes sont amères. Chloé demande justice à l'Amour. Qu'est devenue, dit-elle, la foi des sermens ? Mais c'en est fait, Chloé est quittée ; elle est quittée pour une autre, elle est quittée avec éclat (1).

---

(1) Dans l'esquisse placée à la tête de cet ouvrage, dont elle offre le plan, nous avions annoncé, comme complément du chapitre sur la nature de la femme, quelques observations sur l'éducation et le bonheur des femmes, et un examen de la question de savoir si les fonctions et le mode de vitalité propres à leur sexe peuvent se concilier avec les travaux littéraires. Nous croyons maintenant plus convenable de renvoyer ces objets à l'Hygiène, où nous les considérerons dans leurs rapports avec le bonheur et la santé de la femme, aux différentes époques de la vie.

FIN DE LA II[eme]. SECTION ET DU TOME I[er].



NOTICE

Sur les planches du tome premier.

PREMIERE PLANCHE (page première).

Cette planche représente la Vénus de Médicis, c'est-à-dire, le modèle de toutes les graces et de tous les genres de beauté dont l'organisation de la femme est susceptible. Un tel sujet devait nécessairement former le frontispice de cet ouvrage.

Voyez, pour la description, tome premier, première section, page 265 et suivantes.

DEUXIÈME PLANCHE (page 94).

Cette planche a été faite sur un dessein dans lequel l'artiste a eu pour objet de faire ressortir avec beaucoup d'expression les différences générales et particulières qui caractérisent le squelette féminin. La figure 2e. représente le bassin d'un singe, et sert à mieux faire apprécier les dispositions particulières du bassin dans la femme : dispositions qui rendent l'accouchement si douloureux et si difficile. (Voyez pour la description de cette planche, tome premier, page 97 et suivantes, et pour l'examen détaillé du bassin, tome deuxième, page 74.

TROISIÈME et QUATRIÈME PLANCHE (page 229.)

La planche trois représente l'extérieur d'une conformation monstrueuse des organes de la génération,

qui offrait les apparence de l'hermaphrodisme, D, répond au pénis et au scrotum C, au meat urinaire, B, à la vulve, A, indique l'anus.

La planche quatre représente les objets ci-dessus indiqués, les dispositions intérieures de la même conformation et les rapports des organes de la génération avec les parties environnantes. A, indique le rectum, B, le testicule, l'épididime et le cordon spermatique, C, les vessicules spermatiques, D, la vessie, E, les uretères, F, le ligament suspenseur de la vessie (ouraque), G, le scrotum. H, la vulve, I, le pénis, K, les corps ovoïdes ouverts et offrant les apparences d'une double matrice.

CINQUIÈME PLANCHE (page 466.)

Le sujet de cette planche est une jeune danseuse d'O Taïti, dans la conformation de laquelle on remarque ce développement et cette beauté des formes qui excitèrent l'admiration des Européens.

SIXIÈME PLANCHE (page 528.)

Cette planche représente, 1°. un pied chinois, d'après les dessins de MACARTENEI; 2°. une Hottentote, chez laquelle on voit ce tablier naturel, sur lequel les voyageurs ont eu des opinions si différentes, et qui n'est autre chose qu'un prolongement des grandes lèvres, qui acquièrt quelquefois huit et neuf pouces de longueur, suivant l'âge de la personne et les soins quelle emploie pour opérer cette extension. Voyez pour la description des sujets de ces deux planches, le tome premier de cet ouvrage, deuxième section, page 452 et 529.

TABLE

Des Matières du Ier. *tome.*

Fautes à corriger dans le premier tome.

ERRATA.	CORRIGÉ.
Posé, page 3, ligne 5.	proposé.
Elle résulte principalement, page 44, ligne première.	Elles résultent principalement.
Les dangers, page 5, ligne 8.	Le danger.
Peuvent mériter, pag. 63 lign. 3.	Peut mérit r.
Premier article, le titre qui se trouve à la page 71.	Deuxième article.
Deuxième article, à la page 88.	Troisième article.
Après lesquelles, page 95, ligne 25.	D'après lesquelles.
Quid quiddam, page 104, ligne 12.	Quiddam.
Quandam fœmininam, page 104, ligne 18.	Quamdam fœmininam.
Sub commiseura, page 105, ligne 15.	*Sub commissurâ.*
Vont quelquefois, page 111, ligne 1.	Va quelque fois.
N'avaient fait aucunes, page 120, ligne 4.	N'avaient fait aucune.
L'instinct, la voix, de la nature, page 125, ligne 6.	L'instinct, la voix de la nature ;
Quant à la distinction de ce monde, page 131, ligne 5 de la note.	Quant à la distinction entre ce monde.
D'avec celui, page 9, note *idem*, ligne 6.	Et celui.
Du professeur Damas, page 137, ligne 27.	Du professeur Dumas.
La chaleur ou le froid extrêmes, page 177, ligne 6.	La chaleur ou le froid extrême.
Les traits irréguliers, page 246, ligne .	Ces traits irréguliers.

ERRATA.	CORRIGÉ.
Furieux de la conscience ; page 254, ligne 25.	Heureux de la conscience.
Des grosses levres, page 296, ligne 3.	De grosses levres.
Sapredominance d'action fissent, page 332, ligne 2.	Sa prédominance d'action fit.
De la renne, page 337, ligne 21.	Du renne.
L'isle Chia, page 344, ligne 4.	L'isle de Chio.
Où un nombre égal, page 636, ligne 13.	D'où un nombre égal.
Les appareils de l'odorat et de la mastification, page 370, ligne 1.	Les appareils de l'odorat et de la mastication.
Et semblent déjà marqués, page 354, ligne 7.	Et semblent déjà marquées.
Sans elles, page 384, ligne 9.	Sans elle.
La révolution menstruelle s'établit avec difficulté, page 388, ligne 7.	La révolution menstruelle s'établit quelquefois avec difficulté.
Quand des infirmités prématurés, page 402, ligne 4.	Quand des infirmités prématurées.
La fleur des deux premières saisons s'éfeu lle et se flétrit partiellement les charmes, etc. page 444, ligne 10 et 11.	La fleur des deux premi res saisons se feuille et se fletries partiellement. Les charmes, etc.
Nouvelle do trine des tempéramens, par le C. Husson tome Ier ; page 425, lig. 10 de la no e.	Nouvelle doctrine des tempéramens par le C. Husson.
La Physiologie de Dumas, page 425, ligne 10 et suivantes de la note.	La physiologie de Dumas, tome Ier.
Des affectations tristes, page 434, ligne 12.	Des affections tristes.
Leur énumération, page 436, ligne 2.	Énumération de ces variétés.
Les Voyages de Waillis, page 489, ligne 9.	Les voyages de Wailis.
Dans le développement et la perfectibilité, page 596, ligne 11.	Le développement de la perfectibilité.
A leur sensibilité, page 599, ligne 3.	A la sensibilité.

ERRATA.	CORRIGE.
Aussi aucune peine corporelle, page 621, ligne 18 et 19.	Ainsi aucune, etc.
Et deux tuniques, page 632, ligne 2.	Et de deux tuniques.
Il n'y avait que les femmes, page 2 ligne 11.	Il n'y avait que les courtisannes.
Lento flagris pletebat, page 444, ligne 17.	Lento flagris plectebat.
D'où résultent différens caractères page 711 ligne 4.	D'où résultent les différens caractères.
Pour peu qu'il y ait d'agacement, page 713, ligne 15.	Pour peu qu'il y ait d'agencement.



